5.9.26.

6.10.28

VOYAGES
D'ITALIE
ET DE HOLLANDE,

Par M. l'Abbé COYER, *des Académies de Nancy, de Rome & de Londres.*

TOME PREMIER.

A PARIS,

Chez la Veuve DUCHESNE, Libraire, rue Saint Jacques, au Temple du Goût.

M. DCC. LXXV.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

AVANT-PROPOS.

Après tant de voyages d'Italie, anciennement ou nouvellement publiés, encore un voyage d'Italie! quoi de plus fastidieux? Cela se pourrait. Mais en réfléchissant qu'après tant d'Elémens de Géographie, d'Arithmétique, de Physique, de Mathématiques, & tant de Dictionnaires portatifs dans le même genre, la Presse en enfante chaque jour de nouveaux, on a pensé que les Voyageurs partageaient le privilége de traiter des matières déjà traitées. D'ailleurs, ne sait-on pas qu'ils ont

la plus vive démangeaiſon de raconter? Ceux à qui ces deux raiſons ne ſuffiront pas, ſe contenteront peut-être de celles qui ſuivent.

Le voyage d'Italie eſt le plus intéreſſant de tous les voyages poſſibles. La Babylonie ne conſerve plus rien de toutes les merveilles qui lui donnèrent tant de célébrité: on cherche même la place où était Babylone.

L'Egypte n'a plus que ſes Pyramides, étonnantes, ſans doute, par leur maſſe; plus étonantes encore par leur inutilité, qui coûta tant de travaux & de dépenſes. Quoi encore? ſes canaux, peut-être, où la vaſe du Nil venait ſe dépoſer, pour rendre la contrée ſi fertile, & la Nation ſi mal ſaine. La Grèce même, où les Arts, le goût & l'a-

mour du bien public avaient fait tant de choſes dignes de tous les ſiècles ; la Grèce a tout perdu, à peu de choſes près. Les Savans qui en entreprennent le voyage, vont plutôt pour conjecturer, que pour voir.

On ſait aſſez que dans ces trois Régions, non-ſeulement les monumens des Arts ont péris ; mais les Arts eux-mêmes, avec le génie, ſous le deſpotiſme oriental.

L'Italie ſeule conſerve une infinité de monumens d'un Peuple qui a été le premier Peuple du Monde. Tous les Arts des autres Peuples s'y ſont naturaliſés pour y refleurir.

Outre ces conſidérations, l'Italie, du côté de l'ordre politique, offre des ſingularités qui doivent néceſſairement multiplier les obſervations des

Voyageurs. Un pays, moins grand que l'Allemagne, renferme deux Royaumes, pluſieurs Duchés ſouverains, pluſieurs Républiques, deux Doges-Rois, & un Pontif-Roi. Un tel pays eſt en quelque ſorte inépuiſable. L'Artiſte, le Lettré, le Politique, l'Homme frivole même, tous y trouvent de quoi exercer leur goût & leur génie.

Mais dans une ſi grande multitude d'objets ſi variés, il eſt extrêmement difficile qu'un ſeul Voyageur ait tout ſaiſi, & même qu'il l'ait voulu. L'un a traité une partie, l'autre une autre. Il y a plus: comme chacun a ſa façon de voir, il ſe peut bien que le même objet n'ait pas été obſervé ſous toutes les faces.

Si donc il paraiſſait un voyage qui réunît, je ne dis pas tous les détails, mais les traits les plus intéreſſans de la totalité, cet Ouvrage n'aurait-il pas encore ſon utilité? On n'aſſurera pas qu'on y a réuſſi, mais qu'on l'a voulu.

Enfin, attendu l'importance du voyage, qui ſera toujours le premier pour les gens éclairés, il peut réſulter que la publication de celui-ci venant à l'appui des autres, & fourniſſant ſa part d'obſervations, on aura des matériaux ſuffiſans pour élever l'édifice; ce qui menacerait d'un voyage ſubſéquent au mien, où l'on exécutera ce que j'ai oſé tenter.

Au reſte, ſi le Voyageur qui raconte, diſait qu'il n'a fait que raſſembler les Lettres qu'il écrivait,

à meſure qu'il voyait, à une Dame qui a beaucoup de connoiſſances & de goût ; le croirait-on, ne le croirait-on pas ? Mais qu'importe ! Cette forme épiſtolaire lui a paru plus commode, & le Lecteur n'y perdra rien.

VOYAGE D'ITALIE,

En 1763 & 1764.

LETTRE PREMIERE.

De Paris le 24 Août 1763.

QUAND vous recevrez cette Lettre, respectable Aſpaſie, j'aurai déjà fait quelques lieues vers la patrie des Céſars & des Papes. Me pardonnerez-vous de vous avoir trompée ? Vous vous attendiez à un adieu : A vous ! Laiſſons ce mot aux ſimples connaiſſances ; l'amitié en ſouffre trop. Suis-je juſtifié ?

Je pars donc, en détournant mes regards de la campagne où je vous ai

laiſſée, il y a huit jours ; & je pars ſeul. Des trois curieux avec leſquels je devais chercher de l'inſtruction, l'un a pris des engagemens pour jouer des Proverbes pendant l'hiver prochain ; l'autre, avec l'envie la plus décidée & une fortune conſidérable, a été retenu par la difficulté de garnir ſa bourſe : on eſt donc pauvre avec un équipage & des Terres ! le troiſieme a eu le malheur de voir tomber ſon ami dans l'infortune. L'argent qu'il s'était ménagé, avec beaucoup d'économie, pour le voyage, il l'a verſé dans le ſein de l'amitié. C'eſt ce dernier que je regrette, j'aurais voyagé avec la vertu ; il me fallait ou lui, ou vous.

Si je diſais à quelqu'un : Aſpaſie aime les Arts, les Monumens, les Lettres, & toutes les belles connaiſſances. Elle eſt libre. Elle eut un mari qui n'était pas digne d'elle : le Ciel l'en a délivrée. Elle fut mere, elle ne l'eſt plus. Elle a de la ſanté, de la jeuneſſe, du courage. L'inſtruction eſt ſa paſſion dominante ; & c'eſt avec le regret le plus vif qu'elle m'y voit courir ſans elle ; tandis que d'autres femmes, avec moins de facilité,

lui ont donné l'exemple des voyages. Ce quelqu'un me répondrait ſans doute : Avec tout cela, comment ne l'avez-vous pas déterminée ? Eſt-ce à moi, que vous affligez, à vous juſtifier ? Je me rappelle notre dernier entretien. Cette Terre, me diſiez-vous, que je tiens de mes ayeux, ils ne me l'ont pas tranſmiſe pour y être ſeule heureuſe : ces Cultivateurs, ſans qui rien n'exiſte, doivent être l'objet de mes ſoins. Qui eſt-ce qui leur donnerait, pendant mon abſence, à l'un des inſtrumens d'agriculture ; à l'autre, du blé, en attendant qu'il en faſſe croître ; à la veuve, à l'orphelin, au malade, des ſecours proportionnés à leur ſituation ? Qui eſt-ce qui les conſolerait tous de la rigueur du fiſc ?... Vous êtes déſolante avec la bonté de vos raiſons. Moi qui n'ai d'autre Terre que toute la Terre, je veux en connaître ce que je pourrai, avant que de la quitter. Souvenez-vous de ce mot, qui nous frappa en liſant *Pope* : Réveille-toi, Mylord ; nous n'avons que le tems de regarder autour de nous, & de mourir. Je n'ai pas encore le tems de mourir, & je ſaiſis celui de voir. J'ou-

vrirai mes yeux de toute leur grandeur, & je vous rendrai compte de tout, en entrant dans tous les détails qui pourront vous intéreſſer. Je vous laiſſe à penſer ſi vous ſerez jamais abſente de ma mémoire. Ma voiture eſt prête : j'y monte.

LETTRE II.

D'Orléans le 28 Août 1763.

LA ſituation d'Orléans eſt très-avantageuſe, ſur une belle & grande riviere, qui lui donne un commerce aſſez étendu. J'ai admiré ſon nouveau pont, mais ſans ſa Pucelle. Les habitans ſe flattent qu'on la replacera. Ce n'eſt pas leur affaire à eux ſeuls : c'eſt celle de toute la France ; puiſqu'enfin cette fille (ſoit miracle, ſoit ſtratagême politique,) a tant contribué à ſauver le Royaume. Les Nations policées ont perpétué la mémoire de cent évènemens bien moins importans que celui-là. L'ancienne Pucelle exiſte encore dans un réduit, à l'Hôtel de Ville. Il faut l'y laiſſer, & en créer une autre.

digne de notre ſiècle, & du beau pont où elle prêchera l'amour du Roi & de la patrie. Je ne ſais ſi les ponts que je verrai dans mon voyage me frapperont plus que celui-ci. Quelle légereté, ſans nuire à la ſolidité ! Quelle beauté ! Quelle hardieſſe ! Quand on arrive à un pont, on s'attend à monter & à deſcendre : on va de plain-pied à celui-ci. La rue qui y mène, bien alignée, & bordée de maiſons à façades ſymmétriques, ferait honneur à une grande Capitale. C'eſt dommage qu'elle n'ait que la largeur du pont ; l'œil n'eſt pas content.

Si vous étiez une Savante, comme Madame *Dacier*, je vous dirais qu'Orléans fut la patrie du ſavant Jéſuite *Petau*, qui redreſſa *Scaliger*, qui étonna *Saumaiſe*, qui n'ignora aucune des Langues ſavantes, qui traduiſit les Pſeaumes en vers Grecs, pour ſe délaſſer. Mais vous aimez mieux une vue philoſophique en bonne morale, en ſaine politique, ou un Ouvrage de goût, que des commentaires & des critiques. Je ne vous fais point de compliment, à vous qui voulez des ſentimens. Vous les réitérer dans chaque Lettre, ce ſerait ſuppoſer que vous en doutez.

LETTRE III.

De Bourges le 4 Septembre 1763.

VOUS ſavez les raiſons qui m'ont décidé à paſſer par le Berri. En quittant le territoire d'Orléans, pour prendre cette route, tout change de face. Les vignes, les champs, les prairies, les villages, les hameaux, les animaux, les hommes diſparaiſſent; & cela dans l'eſpace de quatorze à quinze lieues. Des bruyères, des brandes, des bois qui cherchent à croître, quelques nourritures vagues pour les troupeaux : point, ou preſque point pour les hommes. Il y en aurait, s'il y avait des bras pour cultiver. Ennuyé & penſif, j'avançais dans ce triſte pays. *La Ferté-Lovendal* m'a tiré de ma rêverie à l'heure du dîner, (car rêver n'eſt pas dîner :) j'y ai vu de la culture, parce que le Maréchal de Lovendal, qui voulait des gerbes de blé, après avoir moiſſonné des lauriers, y avait attiré des hommes. Le Propriétaire qui lui a ſuccédé, eſt un Armateur qui a fait ſa fortune aux

dépens de l'ennemi, en ſervant l'Etat. Aimeriez-vous mieux cette Seigneurie dans les mains d'un Publicain, qui ſe ſerait engraiſſé du ſang de la Nation ſans ſortir de ſon cabinet ?

Suivez-moi, ſans quitter le vôtre. Je m'enfonce dans le Berri. J'apperçois, autant que ma vue peut s'étendre, une terre vigoureuſe, qui voudrait tout produire, & qui produit peu. Il y a quatre ans qu'un riche Citoyen de Lyon, Membre de la ſociété d'Agriculture de cette Ville, (que feront toutes ces ſociétés, ſi la main du Gouvernement n'agit pas ?) il y a quatre ans que cet homme, qui mérite d'avoir des vaſſaux, puiſqu'il veut les faire vivre, s'eſt fait Seigneur de pluſieurs Paroiſſes, aux portes de Bourges. Quand je dis Seigneur, j'entends Seigneur Propriétaire des fonds : c'eſt une terre de trois lieues de circonférence. Il y a jeté cent Cultivateurs, non des gens du pays, qui ſont en trop petit nombre, & voués à la pareſſe ; mais des familles du Lyonnois, qui ont abandonné leurs champs pour fuire les vexations arbitraires du fiſc. J'ai eu du plaiſir à voir naître des prairies artificielles, des

parcs pour les moutons, & les inſtrumens de la nouvelle agriculture en action. Déjà les deux tiers de la terre ſont en valeur. Le reſte viendra ; & peut-être le Berri ouvrira les yeux. On m'aſſure) & je prends de bonnes informations) que près de la moitié de la Province eſt en friche. Ces gens-ci ont trouvé le ſecret de vivre dans la diſette ſur une terre qui promet de la fécondité. Voulez-vous un arpent de bonne terre à dix écus dans le Berri ? En voulez-vous un à quatre francs dans la Sologne ? Choiſiſſez.

Que dites-vous de cette déſolation, ſage Aſpaſie, vous qui apportez tant de ſoins pour que rien ne reſte inculte dans votre Terre ? La Terre d'un Roi, c'eſt tout le Royaume. Je n'ai pas le tems aujourd'hui de vous promener dans Bourges : à demain; j'aurai tout vu.

Bourges. Je reprends la plume. Je viens de parcourir la patrie de Bourdaloue, & de la Chapelle. On montre encore la maiſon où Louis XI eſt né : on ne la voit pas avec cet attendriſſement que l'on reſſent à l'aſpect du berceau de Henri IV, à Pau. La maiſon de Jacques *Cœur*, aujourd'hui l'Hôtel-de-Ville, eſt un

édifice au-deſſus de la fortune d'un Particulier, dans le mauvais goût de ce tems-là. La Ville, le Préſidial, & toutes les autres Juriſdictions Royales y ont leur ſalle, ſans occuper la totalité. Vous ſavez qu'il était *Argentier*, c'eſt-à-dire, Surintendant des Finances de Charles VII; & qu'en même-tems trois ou quatre cents Facteurs conduiſaient ſon commerce en Italie, en Turquie, en Perſe, en Afrique. L'envie de le dépouiller lui ſuppoſa des crimes; & après ſa condamnation, refugié dans l'Iſle de Chypre, ce fut le commerce qui rétablit ſa fortune. C'eſt ainſi qu'il juſtifia la deviſe qui ſe lit ſur les anciens vitraux de ſa maiſon : *A vaillant cœur, rien impoſſible.*

Si jamais vous faites votre tour de France, prenez avec vous *Piganiol de la Force*, puiſqu'enfin nous n'avons pas de meilleurs guides : mais défiez-vous de lui. J'ai demandé le Palais dont il fait une deſcription comme d'un monument ſubſiſtant; deſcription ſi détaillée, qu'on dirait qu'il ne fait qu'en ſortir : mais à peine ſon biſayeul l'aurait-il vu. Il y a 150 ans qu'il eſt détruit. Oh! Monſieur Piganiol, vous rece-

viez de mauvaiſes inſtructions. Veut-on un bon ouvrage dans ce genre ? Que le Gouvernement emploie un homme qui aura vu, & bien vu tout ce qu'il écrit. J'ai regretté cette ſalle, où fut ébauchée la Pragmatique-Sanction. Jamais peut-être l'Aſſemblée du Clergé de France ne fut mieux inſpirée. Le tems de Charles VII était fécond en évènemens fort extraordinaires.

Je ne veux pas vous faire grâce de la Cathédrale, vaſte bâtiment gothique, où la nef eſt accompagnée de quatre aîles, ſans compter les Chapelles. Tout cela eſt d'une grande perfection, & très-hardi : mais le frontiſpice eſt miſérable, excepté une tour, qui diſputerait avec celles de Notre-Dame de Paris : l'autre eſt à moitié ruinée, ſans qu'on penſe à la réparer. Comment faiſaient nos peres ? Sans avoir tout l'argent que nous avons, ils entreprenaient de grandes choſes, & les finiſſaient. Une ſimple réparation ſemble paſſer nos forces.

En conſidérant, du haut de la tour, l'étendue de la Ville, je l'aurais cru peuplée de quarante à cinquante mille âmes. Ce

nombre y fut, il y a deux ſiècles ; on y en compte à préſent quinze mille. J'ai queſtionné ſur les cauſes de cette dépopulation : les uns l'attribuent à la révocation de l'Édit de Nantes ; les autres, à l'annobliſſement par l'Échevinage : ces nouveaux Nobles qui éclosent tous les ans pour ne plus vivre que noblement, redoutent les nombreuſes familles. D'autres enfin donnent pour cauſe du dépériſſement de leur Ville, l'oppreſſion de l'agriculture, & la diminution du commerce. Il eſt probable qu'en réuniſſant toutes ces cauſes, on touche à la vérité. On compte trente-cinq Abbayes dans le Berri, & fort peu de manufactures, avec tant de matières premières ; car, ſans parler de la laine, le chanvre y croît en abondance, & de bonne qualité, & perſonne ne connaît les toiles du Berri.

Quand je trouverai des Villes bien bâties & bien décorées, je me ferai un plaiſir d'amuſer votre imagination. Ici, vilaines rues, maiſons de bois, encore plus hideuſes. Il y a pourtant de belles carrières aux portes de la Ville. Je n'ai à vous préſenter ni places, ni fontaines, ni ſtatues. Je vous

offre, en dédommagement, les portraits *d'Alciat*, de *Rebuffe*, de *Doneau*, de *Cujas*, de *Bourdaloue*, de *la Chapelle*, & généralement de tous les hommes célèbres qui ont honoré Bourges. Les honnêtes Officiers municipaux qui me les montraient dans l'Hôtel-de-Ville, avec cettte joie patriotique qui marque du goût, voudraient bien leur ériger des monumens plus publics, & plus durables ; mais il faudrait de la dépenſe, & la Ville eſt pauvre. Je pars demain pour la Charité. Le tems s'eſt mis à la pluie. On me fait peur de cette traverſée, qui me rejettera dans la route de Lyon : je m'en tirerai comme je pourrai.

LETTRE IV.

De Nevers le 7 Septembre 1763.

AH ! le maudit chemin ! On jure ſouvent à tort & à travers contre les Intendans ; mais pour le coup on a raiſon. La pluie n'a pourtant pas été conſidérable. Que ſerait-ce en hiver ? On ne s'en tirerait pas. Que faudrait-il pour ouvrir un commerce entre Bourges & Lyon ? (la traverſe, pour gagner la grande route, n'eſt que de quinze lieues :) un travail de quinze mois, ſi on le voulait fortement & de la bonne façon ; car je ne voudrais pas qu'on arrachât nos Cultivateurs aux terres, pour avoir des chemins. Ces anciennes Nations policées qui faiſaient de ſi grands ouvrages, en employant les troupes ; ces Soldats ornés de couronnes murales, civiques & navales, qu'on voyait conſtruire les voies Romaines d'un bout de l'Empire à l'autre ; ces Nations avaient-elles tort, ou nous ? Qu'on ne donne pas la queſtion à décider à nos Militaires, qui veulent de jolis Soldats.

Nevers. La Ville d'où je vous écris n'a rien de remarquable, qu'une porte moderne qui a de la nobleſſe, & même de la grandeur. Mais la rue qu'elle annonce, n'en paraît que plus dégoûtante. On lit ſur cette porte des inſcriptions en vers Français. Elles m'auraient plu, fuſſent-elles médiocres. Il eſt tems d'honorer notre Langue, que nous vantons tant. Les Grecs & les Romains gravaient la leur ſur leurs monumens.

Nevers, quoiqu'aſſez ancien, ne s'eſt pas diſtingué dans les beaux Arts. Le Menuiſier Poëte, Maître Adam, eſt le ſeul Auteur connu qu'elle ait produit; car il n'y a pas moyen de placer au Parnaſſe le Chanſonnier Marigny, qui, au tems de la fronde, recueillit tant d'applaudiſſemens par ſes traits ſatyriques, & de tems en tems quelques volées des coups de bâton : récompenſe aſſez ordinaire de ce genre de talent.

Vous connaiſſez la fayence, la verrerie, & les ouvrages en émail qui s'y fabriquent. Mais ſi vous voyiez les cachots obſcurs, étouffés, enfumés, infectes, où les Emailleurs n'ont d'autre lumiere, de jour comme de nuit, que celle de leur lampe, vous plaindriez

les hommes que la néceſſité condamne aux métiers deſtructeurs. Ces malheureux, mal-ſains pour la plupart, ne vivent pas long-tems.

Avant que de quitter la plume, jai une queſtion à vous faire : me trouvez-vous aſſez docile à vos ordres ? Je ne voulais, vous le ſavez, m'engager à vous écrire que ſur l'Italie. Vous ne m'avez fait grâce de rien. Vous exigez un compte de tous mes pas : France, Savoie, Italie, tout vous eſt bon. Il faut vous ſatisfaire,

LETTRE V.

De Lyon ce 14 Septembre 1763.

Lyon.

UNE Ville, au confluent de la Saône & du Rhône ; le Rhône pour porter ſes richeſſes à la Mer, la Saône pour la nourrir ; une Ville environnée de côteaux bien cultivés, & qui offrent des points de vue, auſſi variés qu'étendus, ſur des campagnes fertiles ; une Ville qui rend toute l'Europe tributaire de ſe manufactures ; une Ville peuplée de deux cent mille âmes, ou peu s'en

faut : voilà une légère eſquiſſe de Lyon. Elle doit ſa fortune & ſa grandeur au commerce ; mais le commerce crie : Aboliſſez vos Reglemens, vos inſpecteurs, vos Douanes ; laiſſez-moi libre, & l'Etat y gagnera auſſi bien que mes Agens. Je ſupprimerais ce cri, ſi je ne voulais que vous amuſer ; mais je ſais que votre âme s'élance vers le bien public.

On a voulu décorer cette Ville, & on a manqué la principale décoration. Je parle de la Place de Louis-le-Grand. Voulez-vous que j'en conſtruiſe une Place de la plus grande beauté ? J'abbats les allées d'arbres à l'Orient ; & les vilaines maiſons qui les regardent. Puis, d'un coup de baguette, je tranſporte les magnifiques bâtimens des deux autres faces, dans les côtés vuides ; & du milieu, je vous fais voir la Saône & le Rhône, avec le mouvement du commerce. Vous n'avez à Paris aucune fontaine qu'on puiſſe comparer à celle qu'on admire ſur cette Place.

On vous a vanté plus d'une fois la Salle de la Comédie, ou de l'Opéra, c'eſt-à-dire, des deux enſemble. On a eu

eu raiſon pour le dedans. On a peut-être épargné l'argent au célèbre Architecte, dont les grandes idées ſont aſſez connues. Le dehors eſt meſquin. Mais telle qu'elle eſt, elle eſt bien préférable aux trois jeux de Paume, où Paris voit ſes Spectacles (*a*).

L'Hôtel-de-Ville, qui eſt en face, pourrait ſervir de modèle à celui qu'on ſe contente de projetter depuis ſi long-tems dans la capitale du Royaume : l'eſcalier, comme tout le reſte, en eſt ſublime. Connaiſſez-vous parmi les Peintres Thomas *Blanchet ?* Il y a peint de la plus grande maniere l'embrâſement de la ville ſous l'empire de Néron. Le mot de Sénèque ſur ce terrible évènement ſe lit au bas de ce grand tableau : *Inter magnam urbem & nullam, nox una interfuit.* Je ne m'accoutume point à vous parler latin ; quoique vous le ſachiez comme un homme, ſans que les femmes ſe doutent de votre ſavoir.

Vous avez vu (ce n'eſt pas l'Hôtel-Dieu de Paris) de beaux Hôpitaux : celui de Lyon les efface tous. On le

(*a*) La nouvelle Salle de l'Opéra n'exiſtait pas alors.

prendrait pour le palais d'un Roi, par la beauté de l'architecture, par ſon étendue, & par ſa ſituation ſur un beau Quai. Cette magnificence eſt peut-être un luxe répréhenſible. Que faut-il pour des malades ? Simplicité, commodité, propreté, ſalubrité. Ces trois derniers avantages y ſont raſſemblés. On n'y voit point dans un même lit, comme dans la capitale du Royaume, cinq à ſix malades, qui s'infectent les uns les autres de vapeurs mortelles. Dans des cas de néceſſité, qui ſont très-rares, jamais le même lit n'en reçoit plus de deux.

La ville a mis la même propreté, la même ſalubrité dans ſes deux boucheries, grands bâtimens, où, après la tuerie, deux fontaines, lâchées des deux extrémités, ſur un pavé en pente, entraînent le ſang & les ordures dans des puiſards qui dégorgent, l'un dans le Rhône, l'autre dans la Saône. Les étaux, tous égaux, où la viande s'expoſe, ſont placés ſur deux lignes, les uns vis-à-vis des autres. On n'y voit point, ou preſque point de mouches.

Vous allez peut-être croire que Lyon avec ſes deux rivieres, eſt traverſé de Quais. Point du tout. On a négligé

cette décoration utile, pour s'attacher à des objets qui n'étaient pas ſi preſſés.

Voulez-vous de l'antique ? Vous trouverez à l'Hôtel-de-Ville, ſur une table d'airain, la harangue que l'Empereur Claude, n'étant encore que Cenſeur, fit au Sénat de Rome en faveur des Lyonnais. Vous y verrez le *Taurobole*, c'eſt-à-dire, un autel antique, haut de quatre pieds, pour conſerver la mémoire d'un ſacrifice de taureau, à la Déeſſe Cybèle. Montez avec moi ſur la montagne de Saint-Juſt. Entrons chez les Minimes ; voilà les reſtes du théâtre, où le peuple s'aſſemblait. Ces beaux reſtes ſeraient en plus grande maſſe, ſi les bons Peres n'en avaient pas employé une partie à ſe bâtir. A quelques pas de-là, les aquéducs qui abreuvaient la ville, en lui amenant de l'eau d'une riviere du Forêt dans l'eſpace de ſept à huit lieues ; exemple perdu pour la poſtérité. Les ruines en ſont encore reſpectables. Depuis ce tems-là, Lyon s'abreuve d'eau de puits, tandis que la Saône & le Rhône offrent les leurs qui ſont fort ſaines, à ce qu'on m'aſſure ; celles du Rhône ſur-tout.

Vous avez lu quelque part que ſoi-

xante peuples des Gaules firent bâtir un Temple en l'honneur de la ville de Rome, & d'Auguſte. C'était à Lyon. Vous avez lu auſſi que Caligula (car les tyrans les plus déteſtables font quelquefois de bonnes choſes) établit cette fameuſe Académie qui s'aſſemblait devant l'autel d'Auguſte, où les Orateurs allaient diſputer le prix de l'éloquence. Ce lieu ſe nommait *Athenæum*, aujourd'hui l'Abbaye d'*Ainay*. Voilà comme nos barbares ancêtres ont défiguré les noms, en détruiſant les choſes. Nul veſtige ni du Temple, ni de l'Académie. On ſent pourtant une ſorte de plaiſir à ſe trouver ſur le terrein.

J'ai vu aux Carmelites une deſcente de croix de *le Brun*, dont les connaiſſeurs font grand cas. La Chapelle des Pénitens a un morceau de *Rubens* digne de ſes autres ouvrages. Les Chartreux vous montrent une Réſurrection & une Aſſomption de *Trémoliere*. Que n'eût-il pas fait, s'il eût vécu âge d'homme? Quelques particuliers ont des cabinets en hiſtoire naturelle, & en méchanique. On voit ailleurs de plus grandes collections; mais on n'y trouve pas plus d'honnêteté. Il faut vous dire un mot d'une

École unique dans le Royaume. C'eſt l'École Vétérinaire. Trente ou quarante éleves, Français en grande partie, Pruſſiens, Danois, Suédois, y apprennent tout ce qui eſt néceſſaire pour la conſervation de l'animal le plus utile à la guerre, & du plus grand uſage en tems de paix. Les leçons de la Faculté de Médecine & celles de Saint Côme, ne ſe donnent pas avec plus d'ordre & de profit (*a*).

Je ne vous parlerai pas de la belle & nombreuſe Bibliothèque des Jéſuites dont le ſcellé m'a fermé la porte. Tous ceux qui s'intéreſſent aux Lettres en redoutent la vente. Si elle ſe vend, on dira d'elle, ainſi que de la Société, *Troja fuit.*

J'ai employé bien des heures à courir les Manufactures. Quand on les ſuit avec attention, on admire encore plus l'art, que les belles étoffes qui en ſont le produit. Je vous fais grâce de beaucoup

(*a*) Cette Ecole, qui s'eſt encore perfectionnée ſous les yeux de ſon fondateur, & qui a étendu ſes ſuccès ſur les animaux de labour, a été transférée dans la capitale, d'où elle envoie des ſecours dans les provinces.

d'autres choſes qu'on va voir, parce qu'on veut tout voir. Vous n'aimez pas qu'on s'appeſantiſſe; & on eſt ſûr de bien faire, quand on vous plaît. Conſervez, je vous prie, mes Lettres dont il me reſterait trop peu de ſouvenir. J'aurai peut-être, un jour, quelque plaiſir à me relire.

Si vous ſaviez ce que je projette: vous le dirai-je? c'eſt d'affronter les Alpes, & les Apennins, pour arriver à Rome avec le ſeul cheval que vous me connaiſſez, qui traîne le cabriolet, le maître, le domeſtique, & une groſſe malle. Pourquoi non? les grands font de petites choſes avec de grands moyens; c'eſt aux petits à faire de grandes choſes avec des petits moyens. Né d'une mere Flamande, le *Belge*, je le ſais, ne reſſemble en rien aux chevaux immortels d'Achile. Loin de devancer les vents, il eſt paſſablement lourd; mais il eſt ſolide. Il ne connaît pas les nourritures céleſtes; mais avec du foin, de l'avoine, & un appétit ſoutenu, s'il trouve une difficulté à la fin de la journée, il redouble de force. Voilà ce que j'ai éprouvé de Paris juſqu'ici; motif de confiance. Après cela, traitez-moi de téméraire, d'inſenſé, ſi vous le voulez. Adieu, Aſpaſie. Je quitte Lyon.

LETTRE VI.

De Chambéry le 22 Septembre 1763.

LE Pont de Beauvoiſin n'a-t-il jamais frappé vos oreilles ? prenez votre carte. C'eſt un village coupé par une riviere qui nous ſépare de la Savoie. Je m'attendais en mettant le pied ſur cette terre étrangere, à être fouillé juſques dans l'âme : point du tout.... *Monſieur, n'avez-vous rien de prohibé, rien de ſujet aux droits ?* Rien, Meſſieurs. *Paſſez, nous vous ſouhaitons un bon voyage.* Sont-ce là des commis ? nos fermiers-généraux devraient bien envoyer les leurs à cette école ; & ſur-tout ceux qui vous arrêtent aux barrieres de Paris, n'arrivât-on que d'une promenade au bois de Boulogne. Vous rappellez-vous, Madame, combien j'étais piqué, lorſqu'un jour arrivant de la Flandre, je fus arrêté pour du tabac ; c'était le reſte d'une livre, petite proviſion de voyage, que j'avois acheté à Bruxelles. Tabac confiſqué, procès-verbal, deux louis conſignés ſous peine de me ſéparer de ma

voiture. Ces ſatellites du Fiſc, qui excèdent ſans doute les ordres de leurs commettans, déshonorent les fermes générales & l'adminiſtration publique. J'eus cependant obligation aux Juges qui prononcerent ſur cette grande affaire. Je ne fus condamné qu'à douze livres tournois.

Adieu le plat-pays. Quel chemin, juſte Dieu ! pauvre *Belge !* maudites *Echelles !* eſt-ce pour eſcalader le ciel avec les Titans ? mais, en même tems, quels travaux ? Revivez, Romains, & voyez une maſſe énorme de rochers, effrayante par ſa hauteur, percée vers ſon milieu dans la longueur d'une demi-lieue. Imaginez les terraſſes qu'il a fallu faire pour s'élever juſqu'à l'entrée de l'ouverture ; & quels murs pour les ſoutenir. Après avoir franchi ces Thermopyles, on tourne les rochers ſur une eſpèce de galerie en l'air où l'on a beſoin de ſa tête. L'entrepriſe d'un tel chemin aurait effrayé le plus grand Potentat de l'Europe. Un Duc de Savoie dans le dernier ſiècle oſa la commencer, & l'achever. Tant il eſt vrai que la vertu économique dans un chef de nation, ſuffit aux plus grandes choſes. Voici

l'inſcription : elle eſt un peu fiere, mais la fierté s'allie aſſez avec la grandeur.

CAROL. EMANUEL II. SABAUDIÆ DUX.
PEDEM. PRINCEPS. CYPRI REX. PUBLICA.
FELICITATE. PARTA. SINGULORUM. COMMODIS.
INTENTUS. BREVIOREM. SECURIOREM. QUE.
VIAM. REGIAM. NATURA. OCCLUSAM.
ROMANIS. INTENTATAM. CÆTERIS. DESPERATAM.
DEJECTIS. SCOPULORUM. REPACULIS. ÆQUATA.
MONTIUM. INIQUITATE. QUÆ. CERVICIBUS.
IMMINEBANT. PRÆCIPITIA. PEDIBUS.
SUBSTERNENS. ÆTERNIS. POPULORUM.
COMMERCIIS.
PATEFECIT. AN. M. DCLXX.

Traduiſez-la en faveur de ce beau Chevalier, qui a paſſé dix ans dans un Collége pour ne pas entendre une langue que vous avez appriſe en dix-huit mois.

Des Echelles juſqu'à Chambéry la route eſt ſupportable. Cette capitale de la Savoie, peuplée de ſept à huit mille âmes, décorée d'un Sénat, n'a rien de remarquable, ni dans ſes rues, ni dans ſes places, ni dans ſes édifices. Mais elle a une choſe plus belle, que les plus beaux monumens. Les places de Séna- Chambéry.

teurs ſe donnent au mérite : auſſi les plus anciennes familles les ambitionnent-elles. On n'y achète pas non plus la permiſſion de combattre pour ſa patrie.

J'avois ſouvent entendu dire que les États du Roi de Sardaigne, en-deçà des Alpes, abondaient en familles nobles, dont l'origine ſe perdait dans l'obſcurité des ſiècles; & que le Duc Charles-Emmanuel I, par ſon traité avec Henri IV fait à Lyon en 1601, avait cédé à ce Prince plus de gentilshommes, par l'échange de la Breſſe, du Bugey, & du pays de Gex, contre le Marquiſat de Saluces, qu'il n'en avait reçu de ſujets.

Curieux de vérifier cette anecdote, je me ſuis adreſſé à un homme très-inſtruit. Il m'a aſſuré, comme je l'avais lu dans les meilleurs Auteurs de l'hiſtoire de Savoie, que ces provinces fourmilliaient de familles nobles; & que pluſieurs de celles qui ſe ſont perpétuées juſqu'à nos jours, exiſtaient avant que Bérold de Saxe, chef de la Royale Maiſon de Savoie, né ſelon Pingon (*a*) en 980, chaſsât les brigands de cette partie des Alpes, & y établît ſa famille qui y

(*a*) Ecrivain des antiquités de Savoie.

règne depuis huit siècles, par une filiation qui n'a été qu'une seule fois interrompue, lorsque la couronne passa de l'oncle au neveu.

Dans le nombre de ces familles illustres, dont les titres se sont le mieux conservés, on trouve les *Menthons*, les *Compoix* & les *Viry*. Les gens du pays disent que les Menthons portaient le titre de Baron avant l'Ére chrétienne, *Baro anté christum*; que les Compoix remontent encore plus haut. Le fabuleux en généalogie se mêle toujours à une ancienneté qui se perd dans la nuit des siècles. Mais du moins, les Viry remontent par des titres authentiques jusqu'à l'an 980: époque où le chef de cette famille se trouva à la bataille navale, que Bérold de Saxe donna contre les Génois pour la défense de Bozon, Rois d'Arles. L'Épitaphe d'Hugues de Viry son fils, & d'Antoinette, fille du Comte souverain de Genève son épouse, se lit encore dans l'Église de Bonlieu.

HIC JACET HUGO DOMINUS A VIRIACO MILES DEFUNCTUS DIE 18ª. MARTIS, ANNO 1047. ET ANTONIA

DE GEBENNA, EJUS UXOR, QUORUM ANIMÆ REQUIESCANT IN PACE (*a*).

Le chef de cette famille, actuellement Miniſtre du Roi de Sardaigne en Angleterre, vient de travailler avec ſuccès à ramener la paix entre les Cours de Verſailles & de Londres, par le traité ſigné à Paris le 10 Février de la préſente année 1763 (*b*). Parmi ſes ancêtres il en compte pluſieurs qui, comme lui, ſe ſont illuſtrés par la guerre & les Ambaſſades.

Quoique j'aie mis dans mes projets de me détourner à droite ou à gauche, pour des objets de curioſité, hors de ma route, je ſacrifie pour cette fois, ſans conſéquence, l'Abbaye de Haute-Combe, à quatre lieues de Chambéry, chemin de traverſe, dans un pays où la grande route eſt déjà ſi ſcabreuſe.

J'aurais vu dans cette Abbaye le tom-

(*a*) Cronica reale di Savoia. T. 2. p. 121.
Paradin, chap. 9. pag. 252.
Guichenon, dans pluſieurs articles.

(*b*) Mort depuis à Turin, étant Miniſtre des Affaires Etrangeres.

beau d'Amé ou Amédée V, Duc de Savoie, dit le grand, à cauſe de ſa ſageſſe, de ſa bonté & de ſes hauts faits de guerre. Les chroniques rapportent qu'il fit trente-deux ſiéges, où il fut toujours vainqueur. Parmi ſes actions mémorables, on vante beaucoup la victoire qu'il remporta en 1315 contre les Infideles, en allant au ſecours des Chevaliers de Saint-Jean de Jéruſalem, qui s'étaient emparés de l'Iſle de Rhodes, & menacés alors d'en être expulſés.

L'Abbé de Vertot, dans ſon hiſtoire de Malte, ſoutient qu'Amédée n'eut aucune part à cette victoire; parce qu'en la plaçant ſous l'année 1310, ſur la foi de Guichenon qui s'eſt trompé lui-même, il ſe trouve qu'Amédée ne pouvoit être devant Rhodes, étant alors en Italie, avec l'Empereur Henri VII qui allait ſe faire couronner à Rome. S'il eût conſulté Nicéphore-Grégoras & Chalcondyle, tous deux Hiſtoriens de l'Empire Grec, qui rapportent la victoire d'Amédée à l'année 1315, il eût évité cette erreur.

Un monument de cette victoire, c'eſt la Croix de l'Ordre dans l'Ecu de la

Maiſon de Savoye, avec cette deviſe F. E. R. T. qu'on explique par ces quatre mots latins :

Fortitudo ejus Rhodum tenuit.

Il y eut auſſi une médaille frappée avec ces quatre autres lettres T. S. H. I. ſéparées par les branches de la Croix, & qui s'expliquent par ces quatre mots latins :

Terret ſignum hoc infideles.

D'ailleurs, avant le doute que l'hiſtorien de Malte a voulu élever ſur cette victoire, pour en faire honneur à l'Ordre ſeul, aucun autre hiſtorien ne l'avait conteſtée, pas même le *Boſio*, attaché à l'Ordre. Elle était ſi généralement reconnue, qu'on la voyait ſur des tapiſſeries qui ornaient l'appartement du Grand-Maître d'Aubuſſon, & qui périrent dans l'incendie de ſon palais.

Au reſte, la Royale Maiſon de Savoie, ſi féconde en héros, n'a pas beſoin de ce triomphe, pour aſſurer ſa gloire : mais la juſtice qu'on doit à la vérité, réclame contre les nuages dont on voudrait l'envelopper.

Un point va vous étonner. Chambéry, capitale de la Savoie, eſt du Diocèſe de Grenoble (*a*). Il eſt près de minuit. Je vais dormir, pour prendre la route du Mont-Cenis à la pointe du jour.

LETTRE VII.

De Laſnebourg, au pied du Mont-Cenis, le 25 Septembre 1763.

CE n'eſt pas ſans peine, & ſans quelques petits friſſonnemens qu'on y arrive. Combien de fois n'ai-je pas dit : pauvre *Belge* ! il s'en eſt tiré. Une gorge, ou plutôt une profondeur infernale, fort ſerrée entre deux chaînes de montagnes, qui laiſſent les nuées au-deſſous d'elles ; quelques-unes toujours couronnées de neige : un torrent groſſi par mille autres, qui ſe précipitent des cîmes, & dont le mugiſſement répond à l'horreur du lieu : le voyageur obligé alternativement de monter aux nues, &

(*a*) Depuis peu il s'eſt fait un arrangement qui remédie à cette diſſonnance.

de deſcendre dans les abîmes, forcé ſans ceſſe à paſſer & repaſſer le torrent, ſur des ponts tels quels, qui font peur aux voitures les plus légeres, & qu'on paſſe pourtant ſans accident; tels ſont les trois jours de route de Chambéry juſqu'au pied du Mont-Cenis. C'eſt-là qu'il faut voir la nature informe, brute & ſévere. C'eſt-là qu'elle compoſe les fleuves qui vont enrichir & embellir les provinces: que d'horreurs mêlées de beautés! L'art s'épuiſe dans le luxe de nos villes pour former des caſcades maigres, chétives, indigentes. Ici, la nature verſe à grands flots du hauts des rochers. Ce ſont des rivieres en l'air.

Je ne finirais pas, ſi je voulais vous rendre tous les différens aſpects que la nature préſente, toutes les couches qu'elle expoſe, en laiſſant voir ſes entrailles, tous les contraſtes du chaud & du froid, du printems & de l'automne, de l'été & de l'hiver, toutes les ſaiſons dans la même ſaiſon; effets de la hauteur du ſoleil, & de l'accumulation des montagnes. C'eſt ici que les Poëtes & les Peintres doivent montrer leur imagination, s'ils veulent être des *Milton* ou des *Michel-Ange*. Vos agréables plaines,

vos jardins peignés autour de Paris, & ailleurs, ont une monotonie qui endort. Ici les ſens ſont toujours éveillés, toujours frappés, toujours étonnés. Je ne voudrais pourtant pas y fixer ma demeure. On voit ſur les habitans l'empreinte de la dureté du climat : une pâleur livide, des goîtres, le décharnement & la langueur.

Montmélian. Montmélian s'eſt préſenté à moi, ſur la route. Cette place extrêmement forte, lorſque Louis XIII fut obligé d'en lever le ſiége, après treize mois d'attaque, ne put tenir contre Louis XIV, qui en fit raſer les fortifications. Mais dans la guerre de 1740, les Eſpagnols s'étant emparés de la Savoie, les rétablirent en partie ; & à la paix, il a été ſtipulé, que ce qui était rétabli reſterait.

A quelques milles de Saint Jean de Maurienne, on trouve le village de Briord, où Charles le chauve tomba malade en revenant d'Italie, & fut empoiſonné par ſon médecin. Vous m'avez ſouvent grondé ſur mon peu de foi à la médecine. Ce n'eſt pas que je craigne le poiſon, n'ayant pas l'honneur d'être Prince ; mais les Grecs n'avaient

que la même expreſſion pour ſignifier poiſon & remede : *pharmacon.*

Mais il eſt queſtion du Mont-Cenis, qui a ſi mauvaiſe réputation dans toute l'Europe. Je le meſure des yeux, c'eſt tant que la vue peut porter ; & il faut grimper à ſa cîme. Si ce n'était que ma perſonne : mais ma voiture ! Il faut auſſi que vous ayez bien du pouvoir ſur moi, pour m'engager à prendre la plume dans un moment ſi critique. J'entends de ma chambre, ſi c'en eſt une, les muletiers qui diſputent ſur le poids de mon cabriolet ; en combien de morceaux il faudra le mettre pour le porter à dos de mulets : voilà un ſerrurier qui n'a nullement l'air de s'entendre en voiture, qui commence à dépecer ; & chaque coup de marteau me frappe au cœur.

Mais quel ſera le prix d'un tranſport ſi laborieux pendant l'eſpace de ſix grandes lieues, à travers des précipices ? Vous ſavez qu'un Abbé qui voyage ſans Abbaye, doit être économe. On m'annonce qu'il me faut ſix mulets pour mon équipage, & un ſeptième pour moi ; plus, deux porteurs pour la deſcente ; car on ne ramaſſe que ſur la neige, il n'y en a pas encore. Eh bien ! Meſſieurs,

combien tout cela coûtera-t-il?.... quinze francs. Je trouvai ces paroles bien douces. Le Roi de Sardaigne ne livre pas les étrangers à l'avidité de ſes ſujets. Il y a un Syndic qui peſe, qui arrange, qui ordonne & qui taxe. Il y a auſſi un prix réglé dans les auberges. Cette police bienfaiſante, cette attention d'un Souverain dans les petites choſes qui font tant de bien, le peignent en grand. Vous ſaurez par ma premiere Lettre, comment je me ſerai tiré de ce mauvais pas.

LETTRE VIII.

De Turin le 30 Septembre 1763.

JE me ſuis tiré du Mont-Cenis bien au-delà de mes eſpérances. Approchons des objets, ſi nous voulons nous raſſurer. La hauteur eſt prodigieuſe, en comparaiſon de tout ce que vous connaiſſez: mais point de danger. Quand on eſt au ſommet, on trouve une plaine de deux lieues: couverte d'excellens pâturages, ſemée de grueries, de beſ-

tiaux & de paſteurs ſous un beau ciel, & un air pur. La vie y eſt longue, les mœurs innocentes. Les vapeurs nuiſibles de la terre, & la corruption morale des villes, ne s'élèvent pas à cette hauteur. Au centre du plateau eſt un lac, dont les truites ſont délicieuſes. Plus loin un hôpital pour recevoir les Pélerins.

Virgile nous dit : *facilis deſcenſus Averni.* Cela peut être pour l'enfer : mais la deſcente du Mont-Cenis eſt très-laborieuſe. Pour en donner une idée, il ſuffit de dire qu'on deſcend en trois lieues environ, ce qu'on a monté pendant plus de vingt lieues. Le chemin eſt un zig-zag continuel à angles aigus, bordé de précipices. On a employé tout l'art poſſible, pour parer aux dangers. Je n'ai pas voulu me faire porter, afin d'obſerver plus à volonté. On enjambe d'une difficulté à l'autre. On ſaute plus qu'on ne marche. J'admirai les mulets de ſomme, qui mettent éternellement les pieds dans les mêmes pas. Au ſommet de la deſcente, je prophétiſais ſur ma voiture, que je croyais voir en canelle : ces animaux en ſavent plus que les hommes. C'eſt à ce

ſommet, dans la petite plaine de Saint Nicolas, que la Savoie finit, & l'Italie commence. La petite Doire, que l'on cotoye, roule en caſcades perpétuelles, diſtribuée par paliers de quarante à cinquante pieds d'élévation perpendiculaire, toujours fouettée, toujours écumante & tranſparante. Je ne faiſais point d'attention à la fatigue : je la ſens vivement à préſent. Voici le ſecond jour que je garde ma chambre.

Ce chemin devait être tout autrement hériſſé d'obſtacles, lorſqu'Annibal y arriva avec ſon armée ; & il fallait qu'il eût une quantité prodigieuſe d'excellent vinaigre, en y joignant la force du feu, pour amollir, calciner & diſſoudre le rocher, afin de ſe frayer un paſſage, ſelon le rapport de Tite-Live. Vous riez. Vous ne méritez pas qu'on vous le prouve.

Au bas de la deſcente, on trouve la Novaleſe, premier Bourg & premier Bureau du Piémont. De ce Bourg, en allant à Suze, on paſſe à cinq ou ſix lieues du Col de l'Aſſiette, poſte que le Chevalier de Belle-Iſle tenta de forcer en 1747. Ce nouveau Titan voulait eſcalader le ciel, croyant qu'il était

beau même d'en tomber. On s'attendrit ſur tant de braves gens qui périrent avec lui. Boucherie ſans apparence de ſuccès.

Suze.

Suze eſt la clé de la plaine du Piémont : elle occupe le centre du débouché qui ouvre cette plaine. Elle n'eſt plus que l'ombre de ce qu'elle fut autrefois ; ruinée, ſaccagée, brûlée par les Gaulois, les Carthaginois, les Goths, les Vandales, les Sarrazins, les Empereurs d'Allemagne, les Rois de France. Tant il eſt malheureux de jouer un rôle ſur le chemin des conquérans !

A un mille de Suze, ſur un tertre, le Roi de Sardaigne vient de fortifier une citadelle appellée la *Brunette*. L'art y a épuiſé tout ce qu'on peut oppoſer à l'ennemi. Toutes les pièces de fortification ſont tirées du rocher. Tout eſt à l'épreuve de la bombe par le rocher même. Le maréchal de Catinat, objet de terreur & d'admiration pour la Savoie, avait fait ſur cet emplacement une ſimple redoute, qui donna bien de la peine à l'ennemi. C'eſt ce qui a fait naître l'idée de la Brunette.

Encore quelques milles, Rivoli ſe préſente. C'eſt le Château où fut enfermé Victor Amédée : exemple qui doit apprendre aux Souverains, combien il eſt dangereux d'abdiquer une couronne, ſur-tout lorſqu'on eſt capable de la porter. Rivoli.

On arrive à Turin par une belle avenue de trois lieues. C'eſt une place très-bien fortifiée, peuplée d'environ quatre-vingt mille âmes. Le vieux Turin reſſemble à toutes les Villes gothiques : le nouveau a toutes ſes rues tirées au cordeau ; & à chaque extrémité, on a le rempart ou les portes de la Ville en perſpective. Quantité d'hôtels, que vous prendriez pour des édifices publics. La principale rue qui mène au Palais du Roi, eſt ſingulierement frappante par ſa longueur, par ſa largeur, par la ſymmétrie des maiſons, par ſes portiques de la grande manière, qui forment une belle décoration, & mettent à couvert du ſoleil & de la pluie. Si toute la Ville était conſtruite dans ce goût, elle ſerait la plus belle & la plus commode de l'Europe. Il n'en eſt pas de plus propre. On lâche une écluſe toutes les nuits, qui lave Turin.

tous les endroits qui en ont beſoin, & qui porte de l'eau où le feu prend.

Le Palais du Roi ne répond pas à la beauté de la Ville. Il eſt annoncé par une place qui eſt encore à faire, maſquée, à moitié, par une eſpèce de vieux jubé de Cathédrale. La Cour eſt médiocre. L'édifice n'a rien de royal : mais les appartemens ſont délicieux, richement décorés & de bon goût. Il n'eſt aucun Souverain qui ne s'y trouvât agréablement logé. Il y a une profuſion de marbres, de glaces, de ſtatues antiques, & ſur-tout de tableaux précieux. Si vous voulez une idée des tableaux, je vous renvoie au voyage de M. Cochin ; & je vous y renverrai ſouvent : il vous inſtruira mieux que moi.

L'opéra tient à ce Palais. Point d'architecture extérieure : mais il n'y a rien à deſirer pour l'intérieur. Le Théâtre eſt d'une grandeur dont les nôtres n'approchent pas. La ſalle eſt de la forme d'un œuf tronqué. Cette forme m'a paru très-favorable, en ce qu'elle rapproche tous les ſpectateurs du Théâtre. Le parterre eſt aſſis. Nous ſavons qu'aux ſpectacles de l'ancienne Rome, il y avait

avait des ſiéges pour cent mille ſpectateurs. Il n'y a que des barbares avides d'argent, qui aient pu imaginer de torturer le public pendant trois heures en l'amuſant. Le grand opéra ne joue que dans le carnaval ; & on y voit le Souverain ſe réjouir avec ſes ſujets. Il a fallu me contenter de l'opéra-comique, de ſes bouffons, ou leurs ſemblables, qui ont donné tant de plaiſir & d'humeur à notre bonne Ville de Paris. On a bien crié des *fuora* à Mademoiſelle *Guadagni*, charmante Actrice. *Pugnant*, que vous avez admiré à Paris, plaiſait à ſon ordinaire. On ne voit point de Gardes aux ſpectacles d'Italie. Ces gens-ci veulent approuver ou ſiffler, ſelon ce qu'ils ſentent ; veulent être libres pour leur argent.

Le Palais du Duc de Savoie, occupé aujourd'hui par le Prince de Piémont, ſe fait admirer par une façade dans le goût du périſtile du Louvre. Les autres façades attendent la main de l'Architecte.

Turin a beaucoup de places : mais aucune n'eſt finie, aucune régulierement belle, pas même la plus belle,

celle de Saint-Charles, qui eſt fort vaſte, ſans aucune décoration au milieu. Un objet y choque la vue : c'eſt une vilaine Égliſe de Moines : mais les rues dédommagent des places, par la richeſſe des bâtimens, par les ornemens des fenêtres à chambranles ſaillans, couronnés de frontons. L'entrée des maiſons eſt un veſtibule avec des colonnes & des pilaſtres. Le fond de la cour, qui ſe voit de la rue, a toujours quelque décoration.

Ordinairememt les portes des Villes fortifiées ne ſont conſtruites que pour la force : celles de Turin ſont décorées au-dedans & au-dehors.

Le Roi de Sardaigne a des maiſons de plaiſance, toutes bâties ſur un grand plan, dans des ſituations riantes ; *Montcallier*, *Rivoli*, *la Venerie*, *le Valentin*, *Stupinigi*. Une autre qu'on appellait *Mille-Fiori*, à cauſe de la beauté de ſes parterres, a été convertie en une plantation de tabac ; & une autre encore, *il Parco*, a été ſacrifiée pour le manufacturer. C'eſt ainſi que le Prince a préféré l'intérêt de l'État à ſon plaiſir. Le tabac, qu'on y conſomme à bon

marché, n'enrichit plus l'étranger, & il occupe les ſujets.

Il y a un beau monument ſur une montagne extrêmement élevée, à deux milles de la Ville. C'eſt un vœu de Victor Amédée, lorſqu'en 1706 la France aſſiégeait Turin. On pourrait dire ce qui fut dit de Philippe II, Roi d'Eſpagne, à l'occaſion de l'Eſcurial : il fallait qu'il eût grand'peur ; car la *Superga* (c'eſt le nom de cette belle Égliſe) a dû coûter des ſommes immenſes, non-ſeulement pour ſa beauté & ſa richeſſe, mais encore à cauſe de la difficulté de porter des matériaux dans les nues. On voit, dans une Chapelle, un autel de marbre de Carrare, où la déroute des Français eſt fortement exprimée en bas reliefs : je n'ai pas voulu l'admirer. On lit ſur la porte du Temple :

VICTOR AMEDÆUS SARDINIÆ REX
BELLO GALLICO VOVIT, ET PULSIS
HOSTIBUS FECIT DEDICAVIT QUE.

Son corps eſt en dépôt dans une Chapelle, en attendant qu'il deſcende dans l'égliſe ſouterraine ; & ce monu-

ment ſera déſormais le tombeau de ſes ſucceſſeurs. Des mémoires ont dit, que Louis XIV ne voulut pas bâtir à Saint-Germain, parce que de ſon château il aurait vu Saint-Denys. Le Roi de Sardaigne, de ſon Palais, & de toutes ſes Maiſons de plaiſir, voit ſon tombeau, ſans en être plus triſte.

Dans le tems que le Roi Victor, le Prince Eugène, l'Électeur de Baviere, & le Prince de Bade, tous quatre du ſang de Savoie, de père ou de mère, ſe défendaient contre Louis XIV, avec quatre corps d'armée, l'Abbé Teſauro fit ce quatrain, que Turin admire encore.

Mars tonat. Ad Rhodanum Bavarus, Bodenus ad Iſtrun,
Ad Rhenum Eugenius, Victor ad Eridanum.
Hos genitos de patre, illos de matre Sabaudâ
Europa heroas, ſufficit illa domus.

Pour le rendre énergiquement en Français, il faudrait le traduire en vers; je n'en ai ni le tems, ni le talent. En voici du moins la chûte : *Cette maiſon, pour ſe ſoutenir, n'a beſoin que d'elle-même.*

La mémoire du Roi Victor ſe perpétuera d'âge en âge. C'eſt lui qui a rebâti près de la moitié de cette Capitale, ſur un plan régulier. Ses portes, la meilleure partie des fortifications, l'Hôpital, le Collége des Provinces, l'Univerſité, ſont des ouvrages de ſon règne.

L'Univerſité, édifice d'un grand goût, poſſede un tréſor de plus haute antiquité. C'eſt une table iſiaque : on y voit la Déeſſe Iſis & ſes myſtères, les ſaiſons & le tems des ſemailles, quantité d'hiéroglyphes Egyptiens, & cent autres choſes que les yeux des Antiquaires y découvrent ou créent. La bibliothèque eſt de la plus grande publicité. Elle s'ouvre tous les jours, excepté les fêtes, depuis le ſoleil levant juſqu'au ſoleil couchant; ce qui donne une entière facilité à la Jeuneſſe ſtudieuſe.

Turin a des Juifs & une Synagogue. Ils ſont renfermés dans un quartier peu étendu ; & on y remarque une population abondante, quoiqu'ils ſe ſoient interdit la polygamie. A quoi attribuez-vous cette grande population qui leur eſt propre dans tous les pays ? Serez-vous de mon avis ? Ces circoncis, odieux

par-tout, & craignant de ſe mêler avec les incirconcis, ne voient que leurs femmes. D'ailleurs, livrés tous au commerce, ils ſouffrent peu ou point de la miſere : l'aiſance peuple. Je trouverai des Juifs dans toutes les grandes Villes de l'Italie, qui eſt le centre de la Religion, & la France n'en a pas voulu pour féconder ſes Landes.

La ſoie crûe eſt le fonds du commerce de Turin. Les étoffes qu'on y fabrique ne ſe répandent guères que pour des meubles. Les bas qu'on y fait, ſont d'une qualité ſupérieure à ceux de Paris & du Languedoc. Le Roi règnant a établi des manufactures de laine, en mettant des droits exorbitans ſur celles de France ; ce qui a fait beaucoup de tort aux fabriques du Dauphiné, qui fourniſſaient auparavant le Piémont.

Je me ſuis informé des impôts : au moment que la dette publique contractée par deux guerres a été éteinte, les impôts extraordinaires ont diſparu. Il n'y en a plus, ni ſur les grains, ni ſur la viande, ni ſur le bois à brûler. C'eſt ſans doute contre le premier mouvement de ſon cœur qu'il en a laiſſé

un ſur le ſel, ce don de la nature ſi précieux, ſi néceſſaire aux hommes, au bétail, & même à certains terroirs pour les féconder. Mais enfin, cet impôt paſſerait ailleurs pour modique, puiſqu'il n'a pas porté le ſel au-delà de quatre ſols deux deniers la livre ; & en général, le peuple ſe loue beaucoup de la répartition des impôts. Le peuple ſe loue auſſi de la réſidence des Nobles dans leurs terres ; effet d'une politique ſage, qui leur a fait entendre que c'était la meilleure manière de faire ſa cour. Par la même raiſon d'intérêt public, les Intendans, les Commandans, les Gouverneurs, les Evêques ne viennent point dans la Capitale & à la Cour dépenſer l'argent qu'ils tirent des Provinces. Il faut une permiſſion expreſſe du Souverain, qui ne l'accorde qu'à la néceſſité.

Je n'ai pas eu le tems de connaître les mœurs de cette Capitale. Je les crois fort ſaintes ; car toutes les rues ſont ſemées d'Égliſes, & étiquetées de noms de Saints. Dans les auberges même vous êtes à la chambre *San-Pietro*, *San-Paolo* ; & dans la cour,

on voit une *Madona* devant laquelle on chante des Litanies, pour ſanctifier les voyageurs, qui paient bien cette ſanctification, quand on vient à compter. Si du moins on vous faiſait bonne chere ! C'eſt le cuiſinier du repas de Boileau, qui apprête tout ; & Dieu vous garde du pain que l'on mange à l'aune.

Je ne laiſſerai pas de regretter Turin. J'ai trouvé des attentions flateuſes. S'il eſt un Français qui ne ſe loue pas de notre Ambaſſadeur, M. de Chauvelin, qu'il s'en plaigne à lui-même. Il m'a fait l'honneur de me préſenter au Roi & au Duc de Savoie, qui ont reçu mes hommages, ſans me faire ſentir la majeſté. Avec les Dieux de la terre, nous autres ſimples mortels, nous nous contentons de peu, & ce peu leur gagne les cœurs. Un Roi qui reçoit des adorations, ſans parler, vous repouſſe. Les Piémontais ſe louent beaucoup du leur. Il connaît, & manie tous les reſſorts du Gouvernement. Aucun détail politique ou économique ne lui eſt étranger. Il regle lui-même la dépenſe de ſa maiſon, & le Prince

qui doit ſuccéder à ſa Couronne, élevé dans une telle école, ſuccédera ſans doute à ſes vertus.

Les dehors de Turin ſont d'autant plus rians, qu'ils contraſtent avec la ſévérité des Alpes. Le Pô, qui n'a déja plus cette rapidité qu'on remarque quelques milles plus haut, coule aſſez paiſiblement. M'étant égaré un ſoir ſur ſes rives (je ne ſais ſi je veillais ou ſi je dormais) j'ai cru voir errer l'ombre de Phaéton, juſtement à l'endroit où il fut précipité, tout brûlant dans le fleuve.

Quem procul à patriâ diverſo maximus orbe
Excipit Eridanus, fumantiaque abluit ora.

Le lendemain, en plein midi, j'ai été chercher ſes ſœurs; mais je n'ai point trouvé de *peupliers*. Sans doute que la métamorphoſe ſe ſera opérée plus bas, où cette eſpece abonde. C'eſt le peuplier qui marie les filles dans les cantons où il ſe plaît le plus. Un pere de famille, à la naiſſance d'une fille, plante mille peupliers; & quand elle a atteint l'âge de ſeize ans, le peuplier du même âge valant ſeize livres,

fournit une dot de ſeize milles livres. Dans la diſette & la cherté des mariages, en France, que de peupliers ne faudrait-il pas ! Mais j'ai autre choſe à penſer, qu'à marier des filles. Prendrai-je ma route par Milan, que je ne comptais voir qu'au retour, ou par Alexandrie, qui abrégerait de pluſieurs milles ? Mais s'il venait à pleuvoir, je m'enfoncerais dans des bourbiers, où je périrais du ſupplice des lâches. Vous m'entendez, vous qui avez lu Tacite. La nuit porte conſeil.

LETTRE IX.

De Milan le 11 Octobre.

DE Turin à Milan, il n'y a que trois journées ; & j'ai vu trois Places fortes dont vous avez trouvé plus d'une fois les noms dans nos malheureuſes guerres d'Italie : Civaſco, Verceil & Novare, ſituées dans de vaſtes plaines. Ces plaines ſeraient belles à voir, ſi elles étaient viſibles. La route eſt tracée entre deux haies fort épaiſſes, bordées de hameaux & de caſſines, ſans qu'on s'en doute, extrêmement couverte. Les voleurs, les aſſaſſins y auraient beau jeu ; un poteau me l'a dit. Ce poteau porte trois têtes dans une grille de fer, avec cette inſcription :

QUESTE SONO LE TESTE DI TRÊ MALFATTORI CHE ASSALIRONO I COMTI MARAZZANI IN QUESTO LOCO.

Ces monumens de ſcélérateſſe, qui ſe repréſentent plus d'une fois, nous

ciſſent l'imagination. J'en ai chaſſé l'idée : mais pour l'ennui, il m'a ſuivi plus que dans les plaines de Beauce : j'ai bien regretté nos grandes routes, où les arbres qui les décorent n'offuſquent point la vûe. J'ai même regretté les Alpes, où la Nature, toute rude qu'elle eſt, vous parle fortement. Ce qui a un peu ſoulagé mon ennui, c'eſt un grand nombre de Chapelles, où la peinture ſe joue ; c'eſt ſur-tout un cimetiere qu'on trouve en ſortant de Bufalora. Il eſt de forme circulaire, relevé par l'Architecture : j'ai cru voir un beau manège découvert. Ce ſerait là où les ombres des Héros devraient faire leurs courſes de chevaux, ſi l'Éliſée de Virgile exiſtait.

Je ſuis fort heureux d'avoir prévenu les pluies ; j'ai paſſé plus de vingt rivières ou torrens qui coulent des Alpes, & qui m'auraient arrêté tout court. Le Téſin, que les Italiens appellent *Ticino*, & que nous devrions au moins nommer *Ticin*, mais nos Géographes, auſſi bien que nos Hiſtoriens, corrompent tous les noms ; le Téſin s'eſt préſenté à moi avec toute ſa célébrité. J'admire comment les grands-hommes

agrandiſſent tout ce qu'ils touchent. Ce Téſin, où Annibal battit les Romains, pour la premiere fois, ne vaut pas la Marne. Je laiſſe Annibal pour vous parler du Milanez & de Milan.

Le Milanez eſt très-fertile en bled, en vin, en riz. Les rizieres ſont abreuvées par une multitude de canaux qu'on a tirés du Téſin, du Pô, de l'Adda & de la Secchia. Il n'y a que trop de rizieres, comme dans le Piémont. Mais du moins dans le Piémont, le Roi de Sardaigne ne permet d'en planter qu'à la diſtance d'une demi-lieue des villages & des grands chemins. C'eſt diminuer le mal. Cette plante ne croît que dans des champs abſolument inondés, où l'eau monte avec la plante. Ces eaux ſtagnantes répandent dans les villages des maladies épidémiques, & les payſans, occupés à cette culture, meurent preſque tous hydropiques, avant leur quarantième année. Quelques Géorgiphiles Français ont propoſé la culture du riz: ſi c'eſt le riz rouge qui croît à ſec ſur les montagnes de la Chine, à la bonne heure.

Je ne m'étonne pas qu'on ſe ſoit tant battu pour s'aſſurer la poſſeſſion d'un ſi bon pays, & d'une Ville telle

que Milan. Cependant l'exemple de Charles VIII, de Louis XII, & de François I, doit nous faire ſentir que les Alpes nous défendent d'y jamais penſer.

Milan. Milan comptait encore, dans le ſiecle dernier, près de trois-cent-mille âmes; elle eſt réduite à cent-vingt-mille. On eſt étonné de ce petit nombre en voyant ſon enceinte. Ce ne ſont pas ici les belles rues, ni les beaux édifices de Turin. On y admire ſept à huit Palais, mais point de ſuite. Ce qui décore la Ville, ce ſont les Égliſes & les Couvens. Preſque pas une rue, quelque petite qu'elle ſoit, qui ne vous montre au moins une Chapelle. J'ai vu cette Métropole ſi vantée, qu'on bâtit depuis quatre ſiecles, & qui ne ſera jamais qu'un monument gothique, avec des dépenſes immenſes, ſi on la finit. La cage eſt de briques. Elle doit être revétue de marbre au-dehors & au-dedans, depuis les fondations juſqu'au comble. L'ouvrage eſt à peine à moitié, & le Duc de Milan, qui laiſſa un revenu de deux-cent-mille francs pour cette bonne œuvre, prit juſtement le moyen d'en éterniſer la

conſtruction : il eſt de l'intérêt des Chanoines de la faire durer le plus qu'on pourra. Ce que j'y ai le plus admiré, ce ſont cinq à ſix cents ſtatues du plus beau marbre, & bonnes pour la plupart. Il y a, entr'autres, un Saint Barthélemi écorché, portant ſa peau en écharpe : cela fait frémir, & pourrait ſervir de leçon dans une École d'Anatomie. On a gravé ces mots ſur le piédeſtal :

Non me Praxiteles : ſed Marcus finxit Agrati.

La Chapelle ſouterraine où repoſe le corps de Saint Charles Borromée, eſt toute revétue de lames de vermeil. La Châſſe de ſix pieds de longueur eſt encore plus riche. Les pierres précieuſes y ſont prodiguées. Ce Saint a bien mérité les honneurs qu'on lui rend. Il était Saint, & quelque choſe encore ; c'était un grand-homme. Il a fondé le grand Hôpital, le Séminaire, le Collége Helvétique, le Lazaret, bâtiment immenſe hors de la Ville, pour les peſtiférés ; & dans tous ces monumens de bienfaiſance, on voit l'empreinte d'une grande âme & d'un homme de goût.

N'attendez pas que je vous promène dans toutes les Égliſes, je n'ai viſité que les plus belles. Il y en a d'une excellente Architecture, beaucoup d'une décoration théâtrale, & la plupart ſont des galeries de tableaux : mais en verité il y a une profuſion de Madones, qui va juſqu'à la ſatiété. Dans une Religion auſtère, une Vierge jeune & belle, ſon enfant qui lui ſourit; ce ſujet a ſéduit tous les Peintres.

J'ai vu le Temple dont Saint Ambroiſe refuſa l'entrée à l'Empereur Théodoſe, à cauſe du maſſacre de Theſſalonique ; peine bien légère pour un Prince qui avait trempé ſes mains dans le ſang de ſes ſujets : mais il fut aſſez chrétien & aſſez grand, pour en faire une pénitence publique.

Une inſcription d'Égliſe m'a paru aſſez ſinguliere. Nous croyons en France, avec toute la Catholicité, que les prières peuvent tirer des âmes du purgatoire. Mais le livre de vie étant fermé pour nous, nous ignorons le tems. Les Italiens le fixent. Voici ce qu'on lit ſur un beau cartouche de marbre à Saint-Bernardino.

ALTARE PRIVILEGIATO
IN PERPETUO,
OVE SI LIBERA
UN' ANIMA DEL PURGATORIO
AD OGNI MESSA.

Et en général dans les Égliſes d'Italie, on voit fréquemment cette annonce:

OGGI SI CAVA UN' ANIMA DEL PURGATORIO.

Je vous ai parlé du joyeux cimetière de Bufalora, il eſt effacé : celui du grand Hôpital de Milan, à quelques cent pas de la Ville, eſt un immenſe rétragone en portiques, autour d'un beau gazon; & au centre une Égliſe en Croix Grecque. Ne croyez pas qu'on gâte ſe gazon d'un beau verd, en y mettant les morts; on les place dans des caveaux, ſous les portiques mêmes, qui donnent une promenade fort riante; & à chaque entrecolonnement, répondent des fenêtres qui offrent des points de vûe richement variés ſur la campagne. Vous ne ſauriez croire combien cela donne envie de mourir.

On va voir la Bibliothèque Ambroſienne, plus encore pour les tableaux & des plâtres d'antiques, que pour les livres. Il y en a pourtant un, que l'on n'oublie jamais de montrer aux voyageurs, non tous les volumes de l'ouvrage, mais un ſeul, le reſte étant bien fermé. Ce livre eſt de *Léonard de Vinci*, rival de Michel-Ange, qui vint mourir en France dans les bras de François I : c'eſt un manuſcrit qui traite des Antiquités, des Arts & de l'Hiſtoire naturelle. On lit au-deſſus du coffre qui renferme ce tréſor, que Jacques I, Roi d'Angleterre, en offrit en vain trois-mille piſtoles d'Eſpagne. Quoi qu'il en ſoit, ce tréſor eſt bien enfoui, puiſqu'il n'exiſte pas pour le public.

On a pris une bonne précaution pour conſerver toutes les raretés qui ſont dans la Bibliothèque. Il y a une excommunication *ipſo facto*, lancée & affichée contre quiconque oſerait diſtraire quelque choſe, & on a grand ſoin de vous la faire lire. Je dis au Bibliothécaire de prendre garde à des Anglais qui voyaient avec moi.

A propos de livres, il faut ſe récon-

cilier avec l'Inquiſition. Un livre qui ſerait prohibé dans des pays où elle eſt en horreur, entrerait dans Milan, & s'y vendrait publiquement avec la permiſſion de l'Inquiſiteur, dont le public qui aime à lire, ſe loue beaucoup.

A meſure que j'avance, les Théâtres s'agrandiſſent. Celui de Milan eſt plus grand que celui de Turin : mais la forme de la ſalle en quarré long, eſt peu favorable aux ſpectateurs. Les loges appartiennent en propre à tel, ou tel. Chacun éclaire la ſienne, la tapiſſe à ſon gré, y met des glaces, en fait un cabinet d'aſſemblée : mais en l'abſence du propriétaire, elle reſte fermée du côté des ſpectateurs. Cela eſt-il mieux que de voir l'intérieur d'une loge vuide ? C'eſt un problême que je vous donne à réſoudre.

J'ai entendu la célèbre *Paganina*, que Londres & Berlin ont admirée. On a bien crié des *fuora*. Ces fréquens *bis* pour des Ariettes aſſez longues, allongent beaucoup les ſpectacles. Les Italiens animent les Acteurs, plus vivement que nous ne le faiſons. Ils ne ſe contentent pas de battre des mains ; ils crient en nommant, *brava Paganina*,

bravo Grazioli, che viva *Ceſpi*. Les Auteurs partagent les acclamations. Parmi les ſpectateurs on voit autant d'Eccléſiaſtiques que de Laïques. L'Italie n'y apperçoit aucun ſujet de ſcandale.

La Citadelle de Milan a grand beſoin de réparations, & au dire des connaiſſeurs, elle tiendrait long-tems. Le Maréchal de Villars la prit à bon marché dans la guerre de 1733, d'autant plus qu'elle n'était pas défendue. On lit ſur la porte :

PHILIPPUS II, CATHOLICUS, MAXIMUS, DEFENSOR FIDEI, POTENS, JUSTUS ET CLEMENS.

Que dites-vous, Aſpaſie, du *juſtus* & *clemens* ? vous vous rappellez la banqueroute qu'il fit à ſes ſujets, ſon invaſion dans le Portugal, l'effroyable ligue qu'il ſuſcita en France, tout le ſang qu'il fit couler dans les Pays-Bas, la mort de ſon fils & de ſa femme; *juſte* & *clément* ! Rome aſſervie éleva plus d'une fois des ſtatues aux tyrans. Mais elle abbatit les ſtatues, dès qu'ils ne furent plus. On doit ce reſpect à la vérité & à la poſtérité.

Je finis par une ſingularité. Les grandes Villes ſe ſont formées ordinairement ſur de grands fleuves. Milan, au milieu d'une plaine, n'a ni fleuve, ni rivière qui puiſſe ſervir à la nourrir, & à ſon commerce. Ce n'eſt que bien tard qu'on s'eſt aviſé de tirer deux canaux navigables, l'un de l'Adda, l'autre du Téſin, qui la lient à ces deux rivières. Celui de l'Adda a été imaginé & exécuté par Léonard de Vinci.

Dans votre première lettre que j'ai reçue à Lyon, vous me plaignez de voyager ſeul. Vous croyez voir l'ennui voltiger autour de moi : je le craignais comme vous ; mais l'expérience m'a tellement déſabuſé, que je refuſerais des compagnons de voyage, s'il s'en préſentait. Je me mets en chemin à l'heure que je veux. Je m'arrête quand il me plaît. Y a-t-il quelque objet de curioſité à droite ou à gauche de ma route ? je compte pour des gains les détours, je me fais un cabinet de ma voiture. J'y ſuis environné des livres néceſſaires à un voyage utile. J'ai toujours le crayon à la main, pour tenir compte de tout ce qui me frappe. Arrivé dans une Ville, j'y reſte

tant que l'inſtruction & le plaiſir durent. Je n'ai ni volonté contraire à combattre, ni complaiſance forcée à exercer, ni humeur à ménager. Je ſuis libre comme l'air. Mais ſi on tombait malade, dites-vous, des compagnons de voyage ne ſeraient-ils pas d'une grande reſſource ? En ce cas, je n'en voudrais qu'un, mais bien choiſi. Raſſurez-vous ſur ma ſanté, elle ne fut jamais plus ferme. La vie ſédentaire du cabinet uſe plus l'homme que le mouvement. Portez-vous auſſi bien que moi.

LETTRE X.

De Plaiſance le 14 Octobre 1763.

A Dix milles de millans, je me ſuis trouvé ſur le champ de bataille où François I défit les Suiſſes, & donna la loi à l'Italie. Puiſqu'il eſt décidé chez les Souverains que le genre humain doit s'entr'égorger pour eux, c'eſt un plaiſir touchant pour un voyageur, de voir briller la gloire de ſa Nation ſur une terre ennemie. C'eſt ce que j'ai éprouvé à Marignan. De-là aux limites du Milanez, il n'y a pas loin, & on n'y arrive que trop tôt pour y eſſuyer des avanies fiſcales.

J'ai laiſſé la *Trebie* à ma droite, petite rivière près de laquelle Annibal battit le Conſul Sempronius & les Romains pour la ſeconde fois. Mettons-nous en leur place. Que devaient-ils penſer d'un jeune barbare qui venait de ſi loin, qui franchiſſait les Pyrénées & les Alpes, pour donner des leçons ſi terribles à de vieux Capitaines ?

J'ai retrouvé le Pô à Plaiſance, *flu-*

viorum rex Eridanus. Ce n'eſt qu'un roiteler à Turin, où je l'ai ſalué familièrement. Mais ici il impoſe par ſa majeſté. *Plaiſance ;* ſi ce nom lui vient de l'agrément de ſa ſituation, on a eu raiſon. Les étymologies de noms de Villes ne ſe ſont conſervées que chez les Peuples éclairés. Le nom de la plupart des Villes Grecques marque quelque qualité phyſique, ou morale, ou quelqu'évènement. On compte à peine vingt mille âmes à Plaiſance. Son étendue montre aſſez qu'elle a beaucoup perdu. Je trouve preſque par-tout des traces de dépopulation. Je prophétiſe, ſans être Saint Bernard, que le monde va finir. Donnez-moi vos biens, & partez pour Jéruſalem.

Plaiſance.

En m'avançant vers Rome, je commence à rencontrer des pélerins : en voilà un beau couple mâle & femelle, de bonne mine, un air d'éducation qui ſent ſon bien, un uniforme moitié pénitent, moitié galant. Sont-ils mari & femme ? on ne peut me le dire : mais qu'importe ! c'eſt la dévotion qui les aura aſſociés. Il eſt deux façons d'aller aux pieds des Saints Apôtres, ou de ſon propre mouvement, ou par ordre

ordre d'un Confeſſeur, pour racheter ſes péchés. Ces pélerinages ſe font à pied. Il y a encore loin d'ici à la Cité Sainte. Les pluies peuvent gâter les chemins. Je ne ſais ce que peut avoir fait cette jeune & jolie femme, pour une pénitence ſi laborieuſe.

J'aime à me promener ſur le rempart de cette Ville. C'eſt un cours délicieux, planté de beaux arbres qui en forme l'enceinte. L'intérieur plaît auſſi par l'alignement & la largeur des rues, par l'architecture des édifices publics & par la beauté des Places. La principale eſt décorée de deux ſtatues équeſtres.

Le goût, l'expreſſion, le mouvement, le feu ont animé le bronze. L'une repréſente le fameux Alexandre *Farnèſe*. On lit ſur la baſe ſon expédition en France, pour le ſervice de la ligue. Il était aſſez grand Capitaine pour réuſſir : mais il avait en tête Henri IV. L'autre ſtatue eſt celle de Ranucio, ſon fils.

De cette Place j'ai tourné mes pas vers les *Rochettini*, connus ſous le nom de Chanoines de Saint-Jean-de-Latran. C'eſt ici qu'ils ont leur princi-

pale Maiſon. Je ne me doutais pas que leur Ordre remontât juſqu'aux Apôtres. La généalogie en eſt tracée dans la Sacriſtie, & on lit au bas : *Apoſtoli erant primi Canonici regulares Lateranenſes ſub Abbate Chriſto.*

Dans une autre partie de la Ville, un vaſte édifice a fixé mes regards ; c'eſt un Collége que le célèbre *Albéroni* a fondé pour ſa patrie, fils d'un Jardinier, Clerc-ſonneur à la Cathédrale de Plaiſance, attaché par un hazard à Monſieur de Vendôme, qui commandait en Italie, employé dans la ſuite à négocier le mariage de la Princeſſe de Parme avec le Roi d'Eſpagne. Devenu enfin Cardinal & premier Miniſtre, il donna, comme Richelieu, des ſecouſſes à l'Europe, & ſe rendit aſſez redoutable pour inquiéter la France & l'Angleterre, qui ne voulurent ſigner la paix avec l'Eſpagne, qu'à condition du renvoi d'Albéroni. Il vint finir ſes jours à Plaiſance.

Avez-vous du reſpect pour les anciennes Villes ? proſternez-vous devant celle-ci, fondée par les anciens Gaulois nos ayeux : elle était colonie Romaine au temps qu'Amilcar, amenant du ſecours à ſon frère Annibal, la prit &

la brûla. Sortie de ſes cendres, elle a paſſé de ſiecle en ſiecle ſous différentes dominations, juſqu'à ce qu'elle tomba dans le patrimoine de Saint Pierre : mais le Pape Paul III crut pouvoir l'en tirer, pour en faire préſent à Pierre-Louis Farnèſe, ſon fils, en y joignant la Ville de Parme, Souveraineté qui a fait l'ambition de plus d'un Potentat. Avouez que le Saint-Pere était un bon Pere. Il s'en repentit amèrement, lorſqu'il s'apperçut qu'il avait donné un tyran à ce nouvel État, & qu'on lui annonça le jour de la vengeance.

Ce n'eſt pas à Plaiſance que les amateurs de la peinture trouvent l'abondance qui étonne ailleurs. On admire dans la Cathédrale la coupole à freſque du Guercino (du Guerchin); mais on regrette un tableau de Raphaël du premier mérite; il pourriſſait dans un dortoir de Moines qui étaient fort endettés, ſans penſer à la reſſource qu'ils pouvaient trouver dans ce chef-d'œuvre. Le Cardinal Valentin Gonzaga, leur protecteur, en procura la vente, qui fut faite au Roi de Pologne, Auguſte II, pour la ſomme de ſoixante-

ſix mille livres. C'eſt une Vierge tenant l'Enfant Jéſus, une Sainte & un Pape à genoux. On en conſerve une aſſez belle copie dans l'Egliſe de Saint Sixte.

A propos de peinture, êtes-vous toujours de mauvaiſe humeur contre notre ſallon ? Il s'ouvrait, lorſque je vous ai quittée. L'affluence des portraits vous donne la migraine. Vous n'y voudriez que de l'hiſtoire. Vous êtes d'un goût trop ſévère. Paſſez-lui les portraits des perſonnages qui peuvent intéreſſer le public par de grandes vertus, ou de grands talens. Si les vertus qui ne font point de bruit avaient droit au ſallon, votre portrait, bonne Aſpaſie, devrait y figurer.

LETTRE XI.

De Parme le 19 Octobre 1763.

EN allant de Plaiſance à Parme, on paſſe la riviere du Taro ; c'eſt ſur ſes bords, ſous Fornovo, que Charles VIII, Roi de France, remporta la victoire mémorable qui le tira, lui & ſon armée, des mains des Italiens. Le Taro deſcend de l'Apennin, roulant des pierres & des quartiers de rochers, dont il couvre une vaſte plaine, en divaguant tantôt d'un côté, tantôt de l'autre. Des peuples induſtrieux & laborieux, tels que les Hollandais, l'auraient bientôt réduit dans un lit certain.

Il faut que la Maiſon Farneſe, qui s'eſt illuſtrée dans la guerre, ſe ſoit d'ailleurs peu ſouciée de faire la fortune de ſes ſujets. Si j'écrivais à cette jolie femme qui vous ennuie quelquefois, parce qu'elle ne ſait qu'être jolie, je ſupprimerais une partie de ce que je vais

vous dire : mais vous avez voulu penſer & plaire. Écoutez donc.

Parme. Lorſque l'Infant Dom Philippe eſt venu règner à Parme, ſi on avait beſoin d'une aſſiéte, d'une paire de gants, de bas, d'étoffe de ſoie, ou d'une aune de toile ; ſi le payſan voulait ſe donner un habit, il fallait tout tirer de l'étranger, ſans lui rien vendre.

C'était un mal, ſur-tout pour un petit État où il n'y a guères d'argent. Des fabriques s'élèvent de toute part. Ici on paſſe les peaux à l'huile, pour les employer à tous les beſoins. Là, on imite les toiles de Dantzic, de Siléſie & de Moravie, après avoir perfectionné la culture du chanvre. La laine a trouvé des mains pour en faire de gros draps à l'uſage du peuple ; commerce plus utile que celui des choſes de luxe, qu'on n'a pourtant pas négligées. J'ai vu de la fayence qui peut diſputer avec celle de Strasbourg. Un bâtiment s'achève, où l'on formera des cryſtaux à l'imitation de ceux de Bohême. Les toiles peintes commencent à ſe naturaliſer dans le pays. Bologne a eu beau défendre à ſes ouvriers, ſous les peines les plus

ſévères, de porter ailleurs ſa fabrique de gaze, on a eu le ſecret d'attirer l'ouvrier & l'ouvrage. Vous imaginez bien qu'on n'aura pas oublié la ſoie. Les plantations de mûriers ſont au moins triplées. Des Experts enſeignent aux Payſans à les mieux cultiver. La filature à la Piémontaiſe eſt établie. Les étoffes, damas, taffetas, velours, ſe perfectionnent de jour en jour.

On s'occupe, en même tems, des embelliſſemens de la Ville. Déjà un jardin public & un cours, offrent des promenades riantes. On a conſtruit un caſin, dont l'objet eſt d'aſſembler la Nobleſſe, ainſi que les étrangers, qui ſentiraient le poids du tems, lorſqu'il n'y a pas de ſpectacles.

Les lettres & les beaux Arts ne ſont pas oubliés. Ce ſavant Théatin que vous avez pu voir à Paris, appellé par le Souverain, forme une bibliothèque publique, qui, avec le tems, fera naître le ſavoir & le goût. Une Académie de peinture, de ſculpture & d'architecture, diſtribue des prix pour développer les talens. Ces trois Arts concourent auſſi à embellir la Ville.

Je me ſuis un peu étendu ſur ces différens objets, parce que j'aime à voir l'homme ſe remuer, s'agiter dans le néant pour créer. Il était difficile que l'Infant, avec tant & de ſi bons projets, jetât les yeux ſur un Miniſtre plus habile & plus actif. Réjouiſſez-vous avec moi, c'eſt un Français, *M. du Tillot*, (*a*) qui regarde de tout côté avec les yeux de l'intelligence & de l'économie, pour ne rien laiſſer à faire. Il va ſoutenir la reſpectable vieilleſſe de ce grand Théâtre, qui fait encore tant de bruit dans l'Europe, quoique ſa grandeur, trop vaſte pour les ſpectacles ordinaires, l'ait fait abandonner. Quand il ſera reſtauré, on s'en ſervira dans les grands évènemens. On a bien raiſon de le vanter, comme le plus grand & le plus beau monument

(*a*) Connu depuis ſous le nom du Marquis de Félino, Marquiſat dont il n'avait pas beſoin, pour avoir de la conſidération. Il eſt mort à Paris en 1774, bien digne d'un rang diſtingué dans l'hiſtoire des Miniſtres.

en ce genre. La ſalle eſt un demi-ovale diſtribué en quatorze rangs de gradins à l'antique, au-deſſus deſquels ſont aſſiſes les loges. Je dirai, un jour, à M. Cochin, qu'il était diſtrait, lorſqu'il n'a vu qu'un rang de loges. Il y en a deux bien comptés, qui forment deux galeries, ornées de colonnes, & couronnées d'une corniche. Le paradis eſt au-deſſus. Cette diſtribution en gradins gagne beaucoup de places; & les ſpectateurs ſe ſervent plus avantageuſement de ſpectacle les uns aux autres. Quinze mille ſpectateurs peuvent s'y aſſeoir, voir & entendre. J'ai fait déclamer une ſcène de Racine, en me portant dans les différents points les plus éloignés. Je n'ai rien perdu; & le déclamateur ne forçait point de voix : effet admirable de l'architecture. Ce monument eſt de Jean-Baptiſte *Aléati*, ſous le pontificat de Clément VII.

On voit à côté un petit théâtre de très-bon goût, conſtruit par le Cavalier Bernin, cet homme célèbre qui fut appellé à Paris pour la colonnade du Louvre; & qui fut aſſez courageux pour avouer, qu'il ne pouvait pas ſurpaſſer le plan du Médecin Perrault.

De toutes les Villes que j'ai vues en-deça des Alpes, Parme eſt preſque la ſeule où le nombre des habitans ſe ſoit accrû ſenſiblement. On compte pluſieurs mille âmes d'augmentation, depuis que l'Infant a appelé le commerce qui vivifie l'agriculture. Ici l'on regarde la vie des hommes comme très-précieuſe. Il eſt rare que l'on condamne un malfaiteur à mort. J'ai vu des galères de terre. Ces forçats, chaſſés de la ſociété, enchaînés deux à deux, & ne s'y montrant plus que pour ſervir d'exemple, ſervent encore l'État dans des travaux publics.

Vous me gronderiez, ſi je ne vous citais pas quelque tableau de diſtinction dans la patrie du *Corregio*, qu'il nous plaît de nommer Corrège, ſelon notre bonne coutume de défigurer tous les noms propres. On voyait ci-devant dans une Égliſe de Religieuſes, la *Sainte Famille*, avec laquelle il a groupé une Magdelaine, baiſant les pieds de l'Enfant Jéſus, & un Saint Jérôme. L'Enfant Jéſus joue avec les cheveux de la Magdelaine, dont le ſourire contraſte merveilleuſement avec l'auſtérité du Saint. Que fait là Saint Jérôme,

me direz-vous, qui n'était nullement contemporain ? Eh ! ne ſavez-vous pas que les Peintres & les Poëtes ſe donnent de grandes licences ? Le Roi de Pologne avait marchandé ce tableau, qu'il voulait payer en Roi. L'Infant, pour le conſerver à la Ville, l'a fait tranſporter dans une galerie de ſon Palais, abandonnée aux Arts.

La Vierge *alla ſcudella* réunit tous les ſuffrages des connaiſſeurs chez les *Rochettini* : mais on ne ſe laſſe point d'admirer la fameuſe coupole de la Cathédrale : ouvrage immortel, qui lui coûta la vie. Les Chanoines n'eurent pas aſſez de goût pour ſentir tout le mérite de ce chef-d'œuvre. Ils rabatirent du prix convenu, quoique modique. Ils payerent en monnoye de cuivre, que le malheureux Corregio porta ſur ſon dos à quelques lieues de Parme, où était ſon attelier. La fatigue, & encore plus le dépit, lui occaſionnèrent une maladie, dont il mourut quelques jours après.

M. Cochin a oublié de voir aux Capucins un excellent morceau d'Annibal Caraccio (*Carache*) : c'eſt un Chriſt en croix.

Pour finir joyeuſement cette lettre, je vais vous parler tombeaux. Je viens de conſidérer, à la Cathédrale, ceux d'Auguſtin *Carracio* & de *Spada*, deux Peintres de réputation. Celui de *Pétrarque* ſe fait encore plus remarquer. Le Poëte Lauréat y eſt couronné de lauriers. Chanoine de cette Egliſe, s'il n'avait été que cela, on l'eût oublié le lendemain de ſes obſéques. Vous avez lu ſes poéſies, qui triomphent du tems, ſes ſoupirs brûlans pour la belle Laure; ce qui eſt un peu contre le *Coſtume* des Chanoines. Sa mémoire n'en eſt pas moins honorée. Dès ce tems-là, les Italiens pardonnaient les faibleſſes du cœur, & les erreurs de l'eſprit, aux grands talens. C'eſt ici, c'eſt en Angleterre qu'ils devraient choiſir leur ſépulture; & peut-être bientôt en France, puiſqu'on y projette un tombeau pour le tragique Crébillon.

Je quitterais cette Cour avec bien du regret, ſi je ne devais pas y revenir. Deux Philoſophes, occupés à former un jeune Prince qui promet beaucoup, m'y ont comblé d'attentions. Un Miniſtre, qui fait auſſi-bien les honneurs, que les affaires de ſon maître,

me laiſſe un ſouvenir qui m'eſt cher. Je reviendrai avec d'autant plus de plaiſir, que le Souverain lui-même a daigné me le faire promettre. Je n'ai eu que le moment de lui être préſenté. Il partait pour une maiſon de chaſſe, où il devait reſter pluſieurs ſemaines. Il a voulu me dédommager, en exigeant mes hommages une ſeconde fois.

Je reprendrai demain la *via Æmilia*, ſur laquelle j'ai l'honneur de marcher depuis Plaiſance. Je ne ſais comment elle était du tems d'*Æmilius*; car il n'en reſte plus de veſtiges. Mais, avec ſon air moderne, je la trouve fort bonne. D'ailleurs, je ne ſuis plus étouffé, offuſqué entre deux hayes. La campagne s'ouvre; les objets paraiſſent dans le lointain; tout s'éclaircit.

LETTRE XII.

De Boulogne le 27 Octobre 1763.

J'Ai apperçu, à quelques milles de Reggio-Canoſſa, le château où ſe ſauva Grégoire VII, pourſuivi par l'Empereur Éric VI, & où mourut ſa fameuſe pénitente, la Comteſſe *Malthide*. Je crois, Aſpaſie, que, ſi vous abandonniez votre conſcience à un Pape, vous voudriez qu'il reſſemblât à Léon X ou à Benoît XIV.

Reggio. Reggio eſt une jolie petite Ville de dix-huit milles âmes, régulièrement fortifiée, dans l'État de Modène. Le *Guerchin* s'eſt ſignalé à la *Madona della giara* dans un grand tableau d'autel. C'eſt un Chriſt en croix, au pied duquel eſt la Vierge, accablée de douleur, & ſoutenue par deux Saintes Femmes. Le Peintre y a mis toute ſa force.

Une Chapelle de la même Égliſe expoſe un autre tableau, qui, ſans être de la même force, eſt très-piquant.

C'eſt une Madone ſur des nuages, qui a remis l'Enfant Jéſus à un Moine pour le careſſer. Mais, comme le Moine le garde trop long-tems, la Madone en montre de l'impatience, & preſque de l'humeur.

Modène avait bien d'autres richeſſes en tableaux : mais tout, ou preſque tout a été vendu à l'étranger. C'eſt comme une annonce de la fin prochaine de la maiſon d'Eſt. Le Duc règnant, comme vous le ſavez, gouverne Milan. Le Prince héréditaire, ſon fils, n'a qu'une fille, qui portera la Souveraineté dans la maiſon d'Autriche ; maiſon qui s'eſt agrendie par les mariages, autant que par les conquêtes. *Tu, felix Auſtria, nube.*

Le territoire de Modène, ainſi que celui de Reggio, arroſé par le Pô, le Panaro, la Secchia, eſt une plaine fertile, toute plantée en quinconce. De grands ormes qui ſe marient avec de groſſes guirlandes de vignes, en bordent les chemins. C'eſt du haut de ces trétaux bachiques, que les vendangeurs ſont en poſſeſſion de vomir aux paſſans les injures & les ordures des lieux de débauche. Toute l'Italie vante beaucoup les ſtances de *Luigi*

Tranſillo, intitulées, *Il Vindemiatore*. Le Poëte y a raſſemblé (quel abus du talent) toutes ces obſcénités, qui ne ſont que dégoûtantes dans la bouche des vendangeurs. Nos vendangeurs en France ne reſſemblent pas à ces rieurs impudens : mais auſſi ne deviennent-ils point trop ſérieux & trop triſtes, auſſi bien que le moiſſonneur en liant ſes gerbes. C'eſt au Gouvernement à peſer cette réflexion.

Modène.

Je ne croyais pas Modène auſſi beau que je l'ai trouvé. Des fortifications bien conſervées, des rues larges, preſque alignées, décorées de portiques & de belles maiſons : en tout, un air de propreté & d'agrément.

Le Palais du Duc eſt noble & grand. Architecture Grecque, l'eſcalier magnifique, les appartemens meublés avec goût. On y voit encore le célèbre Saint Roch d'Annibal Caraccio ; mais on n'y voit plus qu'une copie de la fameuſe nuit du Corrégio. La Bibliothèque eſt encore telle qu'elle était, belle pour le vaiſſeau, riche en livres.

Cette Ville, qui joua un ſi grand rôle dans les troubles du Triumvirat,

& qui vit périr les reſtes de la liberté Romaine, a donné naiſſance à pluſieurs perſonnages diſtingués dans les Sciences, les Lettres & les Arts : Sigonius, le Cardinal Sadolet, Muratori, Caſtelvétro, qui s'écria, lorſque ſa maiſon brûlait : *ſauvez ma poétique* ; & le *Taſſoni*, qui s'eſt immortaliſé par un Poëme burleſque, dont le ſujet fut un ſceau de puits, qui alluma une longue guerre entre Modène & Bologne, vers le milieu du dixième ſiècle. Modène vainquit. On voit ce fameux trophée ſuſpendu dans la Cathédrale, au bas du clocher. Le Poëme a pour titre : *La Secchia rapita.*

Après Modène, j'ai paſſé le Panaro, qui ſépare le Modènois du Bolonois, terre papale. Dès l'entrée, le Pape s'y montre avec des baſtions, du canon, des ſoldats, & des ouvrages avancés juſqu'au bord de la route : c'eſt le fort *Urbain.* Des ennemis de la papauté diront que les premiers Papes n'avaient que la patience évangélique pour toute défenſe. Mais enfin, puiſque ceux qui ont la force, ſont aſſez ſouvent ſi hauts, ſi durs, ſi inſolens pour les faibles, quiconque peut ſe mettre en état de

défenſes, a-t-il tort? Et s'il était vrai que le Gouvernement eccléſiaſtique eſt un des plus doux, l'humanité aurait-elle à ſe plaindre?

Vous voyez, Madame, que ma route de Parme à Bologne a été aſſez amuſée. Ne me parlez plus de l'ennui qu'on doit éprouver en voyageant ſeul; je ne le connais pas; ſur-tout dans un pays où le phyſique eſt ſi agréable, & où chaque Ville éveille le goût par quelques productions des Sciences & des Arts.

Bologne.

Bologne, qui exiſtait déjà au tems des Tarquins, après avoir triomphé de tant de ſiècles, penſa périr par les guerres civiles, ſous le pontificat de Jules II, à qui elle ſe ſoumit, pour ſe conſerver. Mais ſon Sénat reſpectable par ſon antiquité, ſes mœurs, & ſes lumieres, ne laiſſait au Saint-Siège que l'ombre de la Souveraineté. Sixte V, qui aimait le pouvoir arbitraire, réſolut d'affaiblir ce Sénat. Il en vint à bout, en rendant les places héréditaires. On n'a plus beſoin, ni de vertus, ni de courage, ni d'inſtruction, pour être Sénateur; & aujourd'hui, un

Légat *à latere*, taille, tranche, intimide le Sénat, ſi l'occaſion le demande. Cependant la Ville ſe dit libre, parce qu'elle a un Auditeur & un Ambaſſadeur ordinaire à Rome. Ce fut dans cette Ville que Léon X & François I ſe partagèrent la diſpoſition des richeſſes de l'Egliſe, par le fameux concordat. Peu d'années après, Clément VII y couronna Charles-Quint.

Je ſuis charmé de me trouver dans la patrie de Benoît XIV. L'hiſtoire des Papes nous en montre qui ont déshonoré l'Egliſe par leurs mœurs; d'autres qui l'ont déchirée par leur ambition; d'autres encore qui l'ont effrayée par leur ſévérité. Les ſiècles béniront la mémoire de Benoît XIV. Bologne l'a vu long-tems ſur ſon Siège Archiépiſcopal; & les monumens de bienfaiſance qu'il y a laiſſés, parleront à la poſtérité.

Ce n'eſt pas par la beauté que cette Ville intéreſſe. Les rues ſont, pour la plupart, fort étroites, & ſans alignement; les portiques dont elles ſont flanquées, loin de les embellir, les étranglent. Les places ſont peu de choſe. Mais on s'arrête devant une

fontaine, où un Neptune de bronze paraît commander aux eaux. Il a bien la majeſté d'un Dieu. Vous dirai-je qu'en même tems il eſt prodigieuſement homme ? Vous vous convririez de votre évantail ; ce que ne font pas les Dames Bolonaiſes. Quatre Tritons ſur le piédeſtal tiennent des conques qui forment autant de jets-d'eau. Plus bas quatre Nayades, aſſiſes ſur des Dauphins, jettent l'eau par les mammelles, qu'elles preſſent de leurs mains. Elles ſont belles, & dans des attitudes plus que gracieuſes. Ce monument eſt de Jean de Bologne, excellent Sculpteur.

Une Tour ſingulière, ſur une autre place, ferait peur aux paſſans qui ne ſeraient pas prévenus : elle penche de neuf pieds. La fameuſe Méridienne, entrepriſe & finie en 1655 par l'immortel *Caſſini*, eſt bien au-deſſus de cette ſingularité. Ce merveilleux Gnomon, le plus grand, & par conſéquent le plus avantageux que l'Aſtronomie eût jamais eu, eſt tracé dans l'Egliſe de Saint Petrone, ſur une longueur de 122 pieds.

De tous les Théâtres que j'ai vus juſqu'ici, ſi l'on en excepte le grand

Théâtre de Parme, qui n'a pas ſon pareil, c'eſt celui de Bologne qui gagne le prix. La ſalle eſt en demi-cercle; pluſieurs rangs de gradins, & au-deſſus trois rangs de loges ſaillantes, avec une architecture variée; l'avant-ſcène noblement décorée; un eſcalier commode; des corridors larges & bien éclairés; des débouchés en grand nombre; de la propreté, de la commodité par-tout. Pariſiens, qui, avec tant de fureur pour le plaiſir, & des richeſſes immenſes, voulez des Théâtres, venez apprendre de l'Architecte *Bibiéna* comment il faut les conſtruire!

C'eſt Bologne qui a inventé la fabrique des gazes, portée enſuite dans le Piémont par deux Bolonais, dont on voit encore les effigies, attachées à une potence, ſur la façade de l'Hôtel-de-Ville.

Je ſors d'un labyrinthe de ſciences: Phyſique expérimentale, Géométrie, Aſtronomie, Méchanique, Chymie, Anatomie, Hiſtoire Naturelle, les Arts encore, Architecture, Peinture, Sculpture; chaque Faculté à ſon ſiège dans un vaſte édifice, avec tous les inſtrumens qui lui ſon propres, & un

Professeur de réputation. C'est ce qu'on appelle *l'Institut* de Bologne. On croirait voir l'Atlantide du Chancelier Bacon exécutée. Le Fondateur de cet établissement, digne d'un Roi, fut le célèbre Comte de *Marsigli*, également propre aux Académies & à la guerre; qui fut cependant flétri pour avoir rendu Brisac aux Français, Place qui ne pouvait plus se défendre, comme on le reconnut après le jugement; mais il eut le malheur de la rendre dans un de ces momens où les Souverains, pour venger leur gloire, veulent absolument un exemple. La France le justifia; & toutes les Académies célèbres voulurent s'honorer de son nom.

En fait de peinture, vous savez quelle réputation a eu l'Ecole de Bologne. Elle fut ouverte par les *Caraches*. Le Guide, le Dominiquin, & l'Albane, en sont sortis. Chaque Eglise, chaque Palais offrent des trésors en ce genre. Les Madones même qui sont semées çà & là sur les portiques qui bordent les rues, sont, en grande partie, des meilleurs maîtres.

Le *Guerchin* s'eſt ſurpaſſé à Saint-Michel *in Boſco*, Monaſtere Olivétan, où une Nobieſſe fort nombreuſe paſſe ſa vie à pſalmodier ſous le froc. Il eſt placé hors de la Ville ſur une montagne. On y va à couvert ſous une chaîne de fort beaux portiques, qui a trois milles de longueur. Si ce grand travail eût été néceſſaire pour amener des eaux ſalubres à la Ville, la dépenſe eût peut-être effrayé. Ce que le bien public n'aurait pas fait, la dévotion l'a fait. Tous les murs du cloître ont été peints par le Guercino ou ſes pareils. Mais, qu'eſt-il arrivé? Les Eſpagnols & les Français, dans la guerre de 1733, entrerent dans Bologne comme amis. Ces amis ſe ſont amuſés à dégrader, à détruire cet amas de chef-d'œuvres. L'Abbé m'en parlait avec amertume. Dans ces ſortes de barbaries, qui rendent les Nations odieuſes, ſans aucun profit, ce n'eſt pas l'ignorant ſoldat qu'il faut punir; c'eſt l'Officier qui laiſſe faire : c'eſt le Général, plus que tout autre, puiſqu'il eſt le premier reſſort de la diſcipline. Je ne ſaurais quitter les Olivétans, ſans vous parler du mor-

ceau le plus ancien, peut-être, & le plus reſpectable qui exiſte : c'eſt le portrait de la Vierge par Saint Luc. On n'en voit que la tête : mais c'en eſt aſſez pour juger que le Saint s'entendait mieux en évangile qu'en peinture.

Si vous viviez à Bologne, vous vous corrigeriez de cette modeſtie qui vous fait cacher votre ſavoir. Mais, eſt-ce effectivement modeſtie ? N'eſt-ce pas plutôt la crainte du ridicule, au milieu d'une Ville où l'on en jette tant ſur de bonnes choſes ? J'ai vu la Signora Laura *Baſſi*, qui ſait la langue d'Homère, qui parle Latin comme Cicéron, qui argumente à toute les thèſes d'éclat, qui donne tous les ans un cours de Phyſique expérimentale à l'Inſtitut ; & qui, avec tout cela, a fait quatre enfans, dont elle n'a pas négligé l'éducation. Que dites vous de cette *Maſcula Sapho ?* Son mari ſerait peut-être humilié d'avoir une femme ſi ſavante, s'il ne l'était pas lui-même.

Vous êtes trop jeune pour avoir entendu le Chevalier *Broſchi*, lorſqu'il enchanta Verſailles & Paris, ſous le nom de *Farinello*. Sur la foi de la renommée

renommée, j'avais toujours regretté cette bonne fortune. Bologne, où il s'eſt retiré, a fini mes regrets. Je l'ai entendu : mes oreilles en ſont encore pleines. Vous ſavez le rôle qu'il a joué en Eſpagne, où il donnait de la jalouſie aux Grands & aux Miniſtres. S'il ne vit plus dans les honneurs, il a gagné de la tranquillité, & il eſt très-bon à connaître.

La ſituation de cette Ville eſt très-heureuſe : on la nomme *Bologna la graſſa*, à cauſe de la bonté de ſon terroir. Elle n'eſt pourtant pas riche. Le peu d'argent qui lui vient, par un commerce peu étendu, s'en va à Rome. Les habitans ſe plaignent d'une loterie qui ruine le peuple : c'eſt celle qu'on a introduite dans Paris depuis peu d'années. Si cette loterie ſe jouait à Bologne, le mal ne ſerait pas ſi grand : mais c'eſt à Rome que Bologne joue. Le Roi de Sardaigne, Victor Amédée, en avait interdit l'entrée dans ſes États : mais apprenant que des Gènois y diſtribuaient des billets ſous le manteau, il attacha la peine de mort à cette contravention.

Lorſqu'une Ville réunit l'agrément du ſite à la bonté du terroir, c'eſt un avantage de plus. L'Apennin, couronné de maiſons de campagne, qu'on appelle *vignes*, fait ſpectacle. Il faut paſſer cette chaîne de montagnes, pour gagner Florence; j'en eſſaierai demain.

LETTRE XIII.

De Florence le 7 Novembre 1763.

A Une petite diſtance de Bologne, j'ai apperçû une grande inondation qui gâte vingt-cinq milles de pays. C'eſt l'effet permanent d'un torrent, le Rhéno, qui s'y perd, & qu'il faudrait porter dans le Pô : mais Ferrare s'y oppoſe, à cauſe du dommage qu'elle en ſouffrirait. Elle ſe croirait menacée d'être emportée.

Les Apennins n'offrent ni les mêmes horreurs, ni les mêmes beautés que les Alpes. Ce ne ſont pas des rochers arides, affreux, couverts de neige & de glacières éternelles : mais je n'y ai trouvé ni les caſcades prodigieuſes, ni les points de vûe ſi variés des Alpes. Imaginez des montagnes couvertes de bois, qui enſeveliſſent les voyageurs ; montagnes entaſſées les unes ſur les autres, qui donnent ſans ceſſe l'eſpoir d'avoir vaincu la difficulté, & le regret de s'être trompé. L'Auteur qui a dé-

crit la marche d'Annibal les connaiſſait bien.

Quòque magis ſubiere jugo, atque evadere niſi
Erêxere gradum, creſcit labor; ardua ſuprà
Seſe aperit feſſis, & naſcitur altera moles.

Annibal! quel homme! les Alpes ne l'avaient pas arrêté: il ſe jouait des Apennins. Et quel chemins y avait-il alors? Il n'y a pas dix-ans qu'une route praticable eſt faite. Les reſtes de l'ancienne, qui ſans doute fut tracée longtems après Annibal, ſont effrayans. Voulez-vous une deſcription plus détaillée? liſez-la dans Lucain. Faut-il vous épargner la peine de la chercher?

Umbroſis mediam quà collibus Apenninus
Erigit Italiam; nullo quà vertice tellus
Altiùs intumuit, propiùſque acceſſit Olympo;
Mons inter geminas medius ſe porrigit undas
Inferni ſuperique maris, colleſque coercent
Hinc Tyrrhena vado frangentes æquora Piſa;
Illinc Dalmaticis obnoxia fluctibus Ancon.
Fontibus hic vaſtis immenſos concipit amnes,
Fluminaque in gemini ſpargit divortia ponti.

Ces Apennins partagent effectivement l'Italie, dans ſa longueur, en deux parties à-peu-près égales, verſant de leurs flancs des fleuves, dont les uns vont ſe rendre dans la mer Adriatique, les autres dans celle de Toſcane, ou Tyrrhénienne. Voilà ce qui fait de l'Italie, ſous un climat heureux, un des plus beaux & des meilleurs pays du monde.

Vers le village de Pietramala, à un quart de lieue hors de la route, on voit un phénomène conſtant. C'eſt une flâme pure, ſans odeur, qui s'élève continuellement au milieu d'un chemin fort dur & pierreux, ſans qu'il y paraiſſe aucune ouverture.

On eſt fort aiſe, après la traverſée aſſez ennuyeuſe de l'Apennin, de trouver, en approchant de Florence, le contraſte d'un payſage délicieux. On voit errer çà & là de jeunes villageoiſes, bien leſtes, couvertes de petits chapeaux de paille ornés de fleurs; colliers, bracelets; enfin, miſes dans le goût de nos payſannes d'Opéra. Ce ſpectacle réjouit les yeux & le cœur. Il annonce l'aiſance, fruit d'un gouvernement doux.

Florence. Florence eſt dans un vaſte baſſin bordé de côteaux, qui ſont couronnés de vignes & de maiſons de campagne. On y entre par une très-belle porte. C'eſt un Arc de triomphe dédié à l'Empereur, lorſqu'il prit poſſeſſion de la Toſcane. Elle eſt plus ornée que la porte Saint-Denys, mais elle n'a pas autant d'élévation & de majeſté. Les rues s'étendent ſous un pavé ſingulier. Il eſt compoſé de grandes tables de cinq à ſix pieds de longueur, très-uni par conſéquent, & toujours propre. A pied, on ne ſe fatigue point; en voiture, on roule aiſément ſur ce parquet de pierre, dont la qualité ſe prête à la ferrure des chevaux.

Les Palais ſont en grand nombre. Toutes les façades, bâties ſur la rue, ſont chargées de boſſages aux portes & aux fenêtres, avec de belles proportions. On n'y voit pas cette belle élégance, que des ſiècles poſtérieurs ont amenée. Ce ſont des grandes maſſes d'un ton mâle & ſavant. Telle eſt cette architecture Toſcane, qui cherchait à devenir Grecque. Des places, des carrefours, des ponts ſur l'Arno, rivière qui partage la Ville, ſont décorés de

colonnes, de pyramides & de ſtatues, au nombre de 160.

La place du vieux Palais offre pluſieurs colonnes de marbre : l'une eſt un Neptune ſur une fontaine ; l'autre eſt un Hercule qui tue Cacus ; la troiſième eſt un David ſorti du ciſeau de Michel-Ange. Les Florentins prétendent que Monſieur Cochin était diſtrait, lorſqu'il a regardé ces grands morceaux, & ſur-tout le David. Ils lui ſavent mauvais gré auſſi d'avoir oublié l'enlèvement d'une Sabine par un ſoldat Romain, ouvrage excellent de Jean de Bologne. On remarque ſur la même place la ſtatue équeſtre de Ferdinand I, grand Duc de Toſcane.

Pluſieurs carrefours ſont ornés de groupes de marbre, entre leſquels le Centaure terraſſé par Hercule, ouvrage de Jean de Bologne, eſt comparable aux reſtes précieux de l'antiquité.

Quand vous vous promenez dans un grand jardin, vous aimez les grottes. Vous n'avez vu que des colifichets. Il y en a une dans les jardin du Grand-Duc, que la Nature ſemble avoir formée en grand. Les Dieux qui y prennent le frais ſont de la main des meil-

leurs Sculpteurs. Les Géans qui ſoutiennent la voûte, ſont de la façon de Michel-Ange. On s'apperçoit bien que cet ouvrage a été conçu au tems des grandes idées.

Les Baptiſtères, relégués en France & à peine apperçus dans le coin d'une Egliſe, font grande figure en Italie. Celui de Florence eſt une rotonde octogone, jadis conſacrée au Dieu Mars, grand vaiſſeau vis-à-vis de la Cathédrale; & c'eſt-là que l'on baptiſe les enfans de toutes les Paroiſſes, & de la banlieue.

L'Egliſe Laurenziana s'annonce par trois grandes portes de bronze, chargées de bas-reliefs que Michel-Ange ne ſe laſſait pas d'admirer. Si Homère les eût connues, il en eût fait les portes de l'Olympe. Une Chapelle, ou plutôt une magnifique rotonde, revêtue des marbres les plus rares, & des cailloux les plus précieux, avec un pavé de marbre en marqueterie, renferme ſix Mauſolées de porphyre, deſtinés à des Grands-Ducs de la Maiſon de Médicis, qui ſont dépoſés dans une autre Chapelle, en attendant que tout ſoit fini. On y a déjà dépenſé quatre-vingt-dix millions. J'ai cherché parmi ces Mau-

ſolées, celui du chef de la Maiſon, ce fameux *Coſme*, qui, avec des richeſſes immenſes qu'il ſavait répandre à propos, une politique profonde, & des mœurs populaires, ſut fonder une Souveraineté ſur la fortune du commerce. Ce monument ne s'y trouve pas. Cette omiſſion eſt une tache pour ſes ſucceſſeurs. Les Florentins, plus reconnaiſſans que ſa Maiſon, lui ont élevé un monument dans leurs cœurs. Ils ne le nomment jamais que *le Pere de la Patrie*; titre que l'hiſtoire lui a conſervé. Ne penſez-vous pas avec moi, que, parmi les Maiſons Souveraines, la Maiſon de Médicis eſt une de celles qui ont le plus mérité du genre-humain? Oublions les femmes. Elle a reſſuſcité les Arts, les Lettres, les Mathématiques, la bonne Philoſophie. Elle a donné des leçons aux autres Souverains. Mais en même tems, on s'attriſte ſur la courte durée d'une dynaſtie qui, en ſi peu de tems, a fait de ſi grandes choſes: mais ces grandes choſes dureront.

Il eſt vraiſemblable que Florence conſervera long-tems le goût des Arts & des Sciences. Tous les Palais, toutes

les maiſons riches ſont tapiſſées de tableaux, ornées de ſtatues antiques ou modernes, avec des plafonds peints. Etes-vous de mon goût ? J'aime mieux cela que nos boiſeries élégantes, nos damas, nos vernis, nos dorures & nos fades plafonds tout blancs. Qu'eſt-ce que diſe à l'âme toutes ces jolies choſes? Rien. Dans les maiſons de Florence, je lis l'hiſtoire des tems & des hommes.

Dans les Egliſes, c'eſt Michel-Ange, c'eſt Raphaël, c'eſt le Corrège qui fixent vos regards : c'eſt encore Andrea *del Sarte*. Il y a un morceau à freſque de ce dernier dans le cloître de la Nunziata, qui mérite la réputation qu'il a. C'eſt une Madone appellée *del Sacco*, parce que Saint Joſephe y eſt appuyé ſur un ſac. Voici bien autre choſe dans la même Egliſe : une Madone qu'un peintre avait commencé au treizième ſiècle. Tout était fait, excepté la tête, qui ſuſpendait ſon pinceau, parce qu'il déſeſpérait de rendre avec aſſez d'énergie les traits ſublimes qu'il imaginait. Fatigué d'y penſer, il s'endormit, & à ſon réveil il trouva l'ouvrage fait. Je ne l'ai pas vu, parce qu'il faut un ordre du Sénat & du Gouverneur, pour

voir cette peinture miraculeuſe. Je n'en ai vu qu'une copie dans la chambre d'un Religieux de la Maiſon, qui me parut tout-à-fait perſuadé du miracle; tâchez de l'être auſſi.

La Madone de Cimabué à Santa-Maria-Novella, toute célèbre qu'elle eſt, eſt bien peu de choſe : mais il faut ſe tranſporter au tems. La peinture n'exiſtait pas; & les premiers pas, dans la carrière des Arts, méritent les hommages de la poſtérité. Au reſte, les tableaux des grands Peintres qui ont illuſtré Florence, donnent l'hiſtoire de toutes les belles femmes qui vivaient alors. Elles revivent dans les Madones & dans les ſaintes Femmes de l'ancien & du nouveau Teſtament. La femme que Raphaël a copiée pour rendre la célèbre *Madone della Seggiola*, devant laquelle on s'extaſie, au Palais Pitti, devait être charmante.

Je gagerais, curieuſe Aſpaſie, que vous m'attendez à la galerie, cette galerie par excellence, ſi connue dans toute l'Europe. C'eſt juſtement parce qu'elle eſt ſi connue, que je ne vous en dirai que deux mots. Cette galerie, ou plutôt ces trois galeries qui bor-

dent une assez grande place, rendent la figure de la lettre Grecque Π ; on dirait que la Grèce & l'ancienne Rome s'y sont donné rendez-vous, pour y étaler les anciennes richesses des Arts ; on s'y promène au milieu des bustes & des statues antiques. Les plus beaux bustes sont ceux de Ciceron, de Senèque, de Lucius-Verus, & d'Alexandre. Dans la foule on en voit un moderne, qui, ébauché seulement par Michel-Ange, semble disputer avec les anciens. On lit ce dystique sur le piédestal.

Dùm Bruti effigiem Michaël de marmore fingit,
In mentem sceleris venit, & abstinuit.

On voudrait que la réflexion qui aurait dû se présenter au premier coup de ciseau, ne fût venue qu'après le dernier. Une chose unique, c'est la suite des Empereurs Romains & de leurs familles, depuis Jules-César jusqu'à Caracalla. Dans cette suite il y a trois Marc-Aurele. On ne saurait trop multiplier l'image des bienfaiteurs du genre-humain. Les connaisseurs remarquent qu'à commencer à Marc-Aurele, on s'apperçoit de la décadence de l'Art.

Les ouvrages ſont plus finis, plus lèchés, mais la manière en eſt moins grande.

La galerie diſtribue dans des ſallons, qui offrent des richeſſes auſſi variées, qu'elles ſont rares. Dans l'un c'eſt un amas de porcelaines de la Chine & du Japon; dans l'autre des tableaux choiſis des Écoles Ultramontaines, & ſur-tout de l'École Flamande; dans le troiſième brille l'École Florentine; dans le quatrième, une collection de portraits des plus fameux Peintres de toutes les Écoles, tous faits par eux-mêmes. J'ai eu le plaiſir d'y voir des Peintres François, *le Brun*, *Rigaud*, & pluſieurs autres. Quand ceux que la renommée célèbre aujourd'hui voudront y envoyer les leurs, ils y trouveront place. *Le Scalken* s'eſt peint dans une nuit. Quelle nuit! Celui qui a fait cette collection, un Cardinal de la Maiſon de Médicis, s'eſt immortaliſé lui-même: ſa ſtatue préſide au ſallon. Dans le cinquième, c'eſt une profuſion de camées & de médailles, bons matériaux d'Hiſtoire. Le ſixième offre des bronzes antiques de toute eſpèce; le ſeptième, des antiques étruſques: que n'ai-je les yeux du Comte de Caylus! Le huitième,

d'une figure octogone, éclairé par la ſeule lanterne d'une coupole revétue de nacre, eſt un chef-d'œuvre de magnificence. Les murs ſont tapiſſés d'armoires de glace, à travers leſquels brillent les pierres précieuſes jetées à plaines mains; une Turquoiſe, entr'autres, de la groſſeur d'un œuf, tête de Jules-Céſar. Parmi les meubles, on admire un globe céleſte, dont les aſtres ſont des rubis; une grande table de pierres fines, incruſtées les unes dans les autres. Un Poëte la ferait ſervir aux feſtins des Dieux. Autour de cette table, figurent ſix ſtatues antiques de marbre. Le Lüteur, le Rotator, le Faune jouant des cymbales; deux Vénus, l'une ſortant du bain, plus grande que nature; l'autre de la taille ordinaire. Je n'ai encore rien dit; la véritable Vénus, la *Vénus de Médicis*, placée entre les deux autres, qui, toutes belles qu'elles ſont, s'attirent à peine quelques regards. Telle devait être Vénus, quand elle reçut la pomme. Comme vous n'êtes pas ſur le trône, ne vous fâchez pas, Aſpaſie, ſi je vous dis que vous n'êtes pas ſi belle; & certainement c'eſt une providence que les femmes de

la Nature ne valent pas celles de l'Art. Il en eſt peut-être dans le Ciel, où elles ceſſent d'être dangereuſes. L'Artiſte qui conçut cette forme, devrait être cité auſſi ſouvent que Praxitèle. L'inſcription dit que ce fut Cléomènes.

ΚΛΕΟΜΕΝΗΣ ΑΠΟΛΛΟΔΟΡΟΥ
ΑΘΕΝΑΙΟΣ ΑΠΟΙΗΣΕΝ.

Gardez-vous bien de vous vanter que vous entendez ces quatre mots Grecs. Que diraient ces jolies poupées que vous voyez, parce qu'il faut les voir.

Ne croyez pas que j'aie épuiſé ce ſallon. On y a raſſemblé des morceaux ſupérieurs de tous les Héros de la Peinture; une Vénus du *Tiziano* (le Titien) qu'on admirerait davantage, ſi le Peintre ne s'était pas ſurpaſſé lui-même dans un autre tableau qui eſt préciſément au-deſſous: c'eſt une femme nue, couchée ſur un lit, portrait de grandeur naturelle. Pluſieurs tableaux de Raphaël: une Vierge du Corrège; elle admire l'Enfant Jéſus couché devant elle. Ciel! qu'elle eſt belle, & qu'il eſt beau! Voilà tous les détails

que vous aurez. Je ſuis las. Je ne vous parle pas d'un cabinet de Mathématiques, ni d'une ſalle d'Armes anciennes & modernes.

A l'aſpect de tout ce luxe des Arts, on eſt étonné qu'une ſeule maiſon ait été aſſez riche pour faire tant d'acquiſitions. Mais en réfléchiſſant qu'elle s'y eſt priſe dans le bon tems, dans un tems où l'ignorance des hommes foulait aux pieds ces tréſors, l'étonnement ceſſe. Le Monarque le plus riche de l'Europe ne l'eſt pas aſſez pour acheter cette galerie. Quel dommage, ſi un incendie venait à conſumer tout cela! On en fut menacé l'année dernière. Heureuſement que le feu, promptement ſecouru, n'a détruit qu'une petite partie. Les amateurs pleurent ſur les reſtes calcinés d'une Vénus, d'un Bacchus, d'un Sanglier, tous ouvrages Grecs; ſur une femme encore ébauchée par Michel-Ange, & ſur un Laocoon de Bandinelli. Ce qui a péri de plus, n'était pas de la même bonté.

Pour aller à cette galerie, qui eſt éloignée du Palais des Grands-Ducs de plus d'un demi-mille, Côme I voulut un corridor, dont l'entrepriſe devait

paraître chimérique : il perce, de rue en rue, à travers les maiſons des particuliers ; il traverſe l'Arno & arrive.

On compte plus de Bibiliothèques publiques à Florence, qu'il n'y en a dans les Capitales des plus grands États. Il en eſt une fort ſingulière. C'eſt la *Laurenziana*, conſtruite ſur les deſſins de Michel-Ange. Vous entrez, vous ne voyez point de livres. Il faut les aller chercher ſous des tapis qui couvrent de longs pupîtres, en forme de bancs de Paroiſſe, & les lire en place ; car ils ſont enchaînés. Ce ne ſont pas même des livres imprimés, mais des manuſcrits de tous les ſiècles. La précaution qu'on a priſe de les enchaîner donne plus de ſûreté que l'excommunication *ipſa facto* qu'on lit à la porte, contre quiconque oſerait enlever une page. Il s'eſt pourtant trouvé un ſcélérat aſſez hardi pour ſouſtraire le premier cahier des Bucoliques de Virgile : ſi ce qu'on dit eſt vrai, que c'était par l'ordre même de la Cour de Rome, d'où était partie l'excommunication, il ne l'encourait pas. Ce manuſcrit en lettres majuſcules, comme ſont tous ceux des tems les plus reculés, eſt du qua-

trième ſiècle, & il peut diſputer avec celui du Vatican. La Laurenziana ne ſe vante que de quatre mille volumes; & c'eſt bien aſſez. Je ne dirai pas comme le Calife: Qu'on brûle tous les livres, un ſeul ſuffit. Mais quand nous en brûlerions la bonne moitié, nous n'aurions rien perdu.

Outre ces Bibliothéques publiques, beaucoup de particuliers en ont, qui feraient honneur à des Princes, avec des collections en tableaux, en ſtatues, en bronzes, en médailles; & ils ſe déferaient plutôt de leur patrimoine, que de ces monumens des Arts & des tems. On remarque que les lumières qui ont commencé en Europe par éclairer Florence, en s'y perpétuant, n'y ont pas laiſſé autant de ſuperſtitions que dans le reſte de l'Italie.

Qui eſt-ce qui ne connaît pas de réputation l'Académie della Cruſca, pour la pureté de la langue Italienne? Ne l'ayant appriſe que dans les bons Auteurs, j'ai eu beaucoup de peine, dans les Villes où j'ai paſſé, d'entendre le langage du peuple. Ici rien ne m'embarraſſe, ſauf une prononciation gutturale qui change tous les C en H,

fortement aſpirée. Mais c'eſt un embarras de deux jours.

Faut-il vous parler d'un ſpectacle qui avait de la célébrité ſous les Médicis ? Un combat de bêtes, à l'imitation de l'ancienne Rome. Aujourd'hui il ne vaut guères plus que la poliſſonnerie qu'on vous donne à Paris, ſi ce n'eſt que les animaux ſont en liberté, corps à corps ; &, pour les empêcher de s'égorger, des hommes cachés dans une machine roulante, tirent de l'artifice qui effraye & ſépare les combattans, en bien petit nombre : deux Lions, deux Tigres & un Loup. Tout ce qui reſte de beau, c'eſt l'amphithéâtre.

J'ai demandé la raiſon de cette décadence ; on m'a répondu qu'il y avait trop de dépenſes à faire d'ailleurs. Les revenus du grand Duché montent à quinze millions. Florence, ſous ſa forme républicaine, avant qu'elle fût ſoumiſe à des Princes, & qu'elle eût conquis Sienne, Piſe & Livourne, n'en avait pas la moitié, & tout ſe faiſait. C'eſt preſque par-tout que les Chefs des Peuples ſont prodigues pour leurs maiſons & leurs plaiſirs, avares pour le public.

Florence, en pliant ſous des Maîtres, ſe flattait encore d'une ſorte de liberté, & de conſerver quelqu'influence dans les affaires publiques. Elle gardait ſon Sénat & ſes Loix municipales. Elle a encore des Officiers qu'on appelle Sénateurs ; mais ce ſont des noms. C'eſt la volonté du Prince qui eſt la choſe.

Pour vous inſtruire des mœurs Florentines, il faudrait que je fiſſe une plus longue connaiſſance avec elles. Elles ont été fort décriées, du moins ſur un article ; & en voici l'occaſion. Un Archevêque de Florence avait fait chaſſer les courtiſanes. Cette diſette des plaiſirs de la nature, dans un climat où elle eſt ſi exigeante, apprit à l'outrager. Saint Antonin, autre Evêque ſur le même ſiége, mais connaiſſant le monde & les hommes, rappela les courtiſanes, & l'horreur ceſſa ; mais la mauvaiſe réputation ſurvit toujours au crime. Ce ne ſont pas des Florentins qui m'ont donné cette anecdote. Ce ſont des étrangers dignes de foi, qui ont pris des lettres de Citoyens parmi eux ; & qui ſavent leur rendre juſtice en bien comme en mal. Au reſte, ces courtiſa-

nes rappelées ne peuvent habiter que dans certaines rues, ſous les loix d'une exacte police. On les oblige même, une fois par an, d'aſſiſter toutes au ſermon de la Magdelaine. Vous imaginez bien qu'aucune femme qui veut paſſer pour honnête, ne va entendre cette parole de Dieu. Mais les hommes y accourent.

Lorſqu'une fille d'honnête maiſon ſe marie, la mere demande au fiancé : La voulez-vous comme elle eſt venue au monde, ou avec ce que la Nature a ajouté depuis ? S'il choiſit le premier parti, on retranche le ſuperflu.

Je ne ſais quand je pourrai quitter cette Ville. Tous les jours je pars, & tous les jours je reſte. Sans ceſſe quelque nouvelle chaîne de curioſité. J'ai vû hier aux vieux Palais (c'était celui de la République) j'y ai vu un tréſor laiſſé par les Médicis, qui ſoulagerait beaucoup une calamité publique : c'eſt de la vaiſſelle d'argent & de vermeil, avec des bas-reliefs des meilleurs Artiſtes. Ce ſont des cuvettes d'un poids & d'une grandeur.....des vaſes & cent autres choſes qui feraient croire que les Médicis puiſaient dans les mines

du Potoſi. J'ai fixé mes regards ſur un devant d'Autel d'or maſſif, excellemment ciſelé. Ce n'eſt rien. Des pierres fines de toute eſpèce & de toute groſſeur ; Saint Charles Borromée avec une draperie la plus riche, eſt au milieu. C'était un vœu de Côme II, malade, pour recouvrer la ſanté. Tandis que ce précieux *ex-voto* voyageait du côté de Milan, le malade mourut. Son fils Ferdinand rappella l'*ex-voto*. En euſſiez-vous fait autant ? Il crut qu'on pouvait traiter avec les Saints ſelon les règles de la juſtice humaine, dont les premières idées nous viennent du Ciel : Mon pere, diſait-il, avait promis, à condition que vous le guéririez. Point de guériſon, point d'*ex-voto*. Vous direz peut-être : Pourquoi ne pas employer ce tréſor à quelqu'établiſſement utile ? Qui ſait ce qui arrivera ?

Le Palais des Offices réunit les différens Tribunaux élevés par Côme I. Il voulait qu'on y plaçât les illuſtres Magiſtrats. La mort le ſurprit dans ce projet. On ne voit que les niches.

Deux dépôts publics ſont conſacrés aux actes qui aſſurent la fortune & l'état des Citoyens ; les Notaires ſont tenus

de verſer dans ces dépôts une expédition de tous les actes. C'eſt ainſi que ſouvent de petits États font la leçon aux grands.

Florence s'eſt fort humaniſée avec les Juifs. Point de marque flétriſſante qui les diſtingue des Chrétiens. Ceux qui ont de la fortune jouiſſent de tous les droits de Citoyen, & partagent les charges publiques avec les autres commerçans.

Je viens encore de fermer ma malle pour partir demain. Partirai-je en effet ? Je n'en jurerais pas. Comment s'arracher à une Ville où, en ne voyant même que des yeux de l'eſprit, on eſt ſi agréablement occupé ? Cimabué, Michel-Ange, Bronzini, Americ Veſpuce, Pic de la Mirande, Machiavel, le Dante, Pétrarque, Bocace, Galilée, Viviani ; tous ces morts qui ont illuſtré Florence, & à qui on a conſacré des monumens, vous parlent, vous retiennent. Le vin même qu'on y boit réjouit le voyageur, qu'on empoiſonne aſſez généralement dans toutes les auberges d'Italie.

Le Duc Albert de Saxe était ſi charmé de Florence, qu'il diſait qu'on ne

devrait en ouvrir les portes aux étrangers que les Fêtes & Dimanches. Ne faudrait-il point auſſi en interdire abſolument l'entrée à tant de voyageurs, qui y portent des yeux pour ne rien voir ?

Au reſte, parmi les obligations que nous avons à Florence, pour avoir reſſuſcité les Arts & les Sciences, qu'elle nous permette de lui faire un reproche. Ce fut Catherine de Médicis qui apporta en France l'empiriſme de la Finance. Les premiers Partiſans qui travaillèrent la Nation, étaient Florentins. Ce furent auſſi deux Florentins qui portèrent en Pologne l'art de battre une monnoie peu loyale, nommée *Tympho.*

LETTRE

LETTRE XIV.

De Lucques le 14 Novembre 1763.

JE faiſais fort bien, ſans le ſavoir, de me laiſſer retenir par les curioſités de Florence. Une pluie obſtinée s'eſt écoulée pendant mon ſéjour; & j'ai trouvé le beau tems à mon départ. Je ne ſais, Aſpaſie, ſi vous l'éprouvez comme moi; la ſérénité du Ciel en donne à l'âme; & d'ailleurs, n'imaginez pas que la terre ſoit déjà dépouillée, triſte, morte comme elle l'eſt dans le pays que vous habitez; l'herbe eſt encore fraîche. Les champs ſont couverts de légumes qui ont ſuccédé au blé. Les haies, entrelacées de lauriers, ſont encore vertes. Les arbres conſervent aſſez de feuilles, pour donner de l'ombrage, qui plaît à certaines heures du jour; car le ſoleil eſt encore chaud.

Je n'ai rien à vous dire de *Prato*, petite Ville où j'ai couché, de ces Villes qu'on ne voit, que parce qu'il

Prato.

faut y passer. Le lendemain j'ai dîné
Pistoïa. à *Pistoïa*, Ville Episcopale ; & j'y ai
appris qu'il faut bien se défier des Mémoires de certains Voyageurs, qui louent emphatiquement des choses fort communes. Je devais y trouver des statues, des tombeaux admirables. J'ai fait tout ce que j'ai pu pour admirer. J'y aurais passé sans doute des momens agréables, si j'y avais trouvé le Prélat *Fortiguerra*, l'Auteur du *Ricciardeto*, Poëme Héroïco-Burlesque, dans le goût de l'Arioste. Enfant de cette Ville, il était mort en 1735, après avoir étonné les Littérateurs de Rome par l'étendue de ses connoissances, & les avoir amusés par les charmes de sa conversation. Je vous ai parlé du pavé de Florence, comme d'une singularité bien commode : toutes les Villes dans la Toscane sont pavées de même.

Passons à la petite République d'où je vous écris : je dis petite, relativement à son territoire ; de ses remparts on voit presque la totalité : petite encore par rapport au rôle qu'elle joue parmi les Souverainetés. Mais elle est grande sous plus d'un aspect, par sa culture, par la sagesse de son Gouver-

ment, par ſon économie, par ſa vigilence ſur la ſûreté publique. On apperçoit, ſur le territoire, une culture pouſſée peut-être au dernier période : phénomène moins ſurprenant dans un petit État où les terres ſont partagées en autant de petites portions qu'il y a de citoyens : *laudato ingentia rura ; exiguum colito ;* où il n'y a point de grandes fortunes pour écraſer les petites, où le peuple enfin eſt ménagé, comme on ménage les pieds qui portent tout le corps.

Lucques.

Sur les portes de la Ville & des édifices publics, on lit un beau mot, *libertas.* La forme du Gouvernement indique aſſez combien les Lucquois tiennent à la liberté. Le Sénat, compoſé de cent Nobles, dans qui réſide la puiſſance légiſlative, change tous les ans ; en ſorte que ceux qui ont gouverné une année, ſont exclus pour l'année ſuivante. Il confie la puiſſance exécutrice à dix *Anziani* tirés du Corps. A leur tête eſt le Gonfalonier, qui eſt le premier perſonnage, le Prince de la République. Mais ſon pouvoir ne dure que deux mois, pendant leſquels

il loge dans le Palais avec les Anziani, qui partagent ſes travaux, & l'obſervent ſans ceſſe. Ce pouvoir de deux mois paraît trop court pour exécuter quelque choſe de grand : mais la République aime mieux manquer quelqu'avantage, que de riſquer ſa liberté. Un ambitieux oſa pourtant former le projet de ſubjuguer ſes concitoyens. Il lui en coûta cher. Il fut brûlé, lui & ſa famille, dans ſa propre maiſon, dont le ſol eſt environné de barrières. On y lit un décret du Sénat, qui défend d'y jamais rebâtir.

La vigilance ſur la ſûreté publique ne ſaurait être plus grande. Un étranger arrive-t-il : on lui fait laiſſer ſes armes à l'entrée de la Ville, pour les lui rendre à la porte du départ. Aucun citoyen n'y porte l'épée. Trois rues ſouterraines vont de la grande place dans la campagne, afin de pouvoir ſe porter, avec plus de facilité, où les attaques de l'ennemi ſeraient les plus vives. Une quatrième va au Palais : celle-ci paraît faite contre les troubles inteſtins qui ſe manifeſteraient ſur la Place, s'il en naiſſait. Le Prince, les Anziani & des Soldats ſor-

tiraient de deſſous terre, pour tranquiliſer la ſurface.

Le Gouvernement, tout Ariſtocratique qu'il eſt, s'eſt cru obligé de reſpecter le peuple juſques dans ſes plaiſirs. Les remparts de la Ville forment une très-belle promenade : les gens à équipage en ont une moitié. Le peuple, qui ne veut point être incommodé de la pouſſière des équipages, jouit de l'autre ; de maniere pourtant que, ſi le peuple ne craint pas cet inconvénient, il peut ſe mêler avec ſes maîtres.

La République a exclu de ſon ſein deux eſpèces d'hommes diamétralement oppoſés de Religion & de caractère ; les Juifs & les Jéſuites. Vous ſentez bien qu'il n'a jamais fallu parler d'Inquiſition à des hommes libres.

Lucques n'a que 700 Soldats ſous les armes. Il eſt vrai qu'en cas d'attaque, vingt mille hommes de milice, qui manient également l'épée & la charrue, viendraient à ſon ſecours en peu d'heures. Mais enfin, que feraient ces forces, ſi la politique ne les multipliait pas, en engageant à propos dans ſes querelles quelque Potentat ? Les Grands-Ducs ont englouti toutes les Villes

de la Toſcane, les unes après les autres ; & celle-ci leur dit : Je ſuis moins importante que vous, & je ſuis encore libre.

L'économie de ſes finances eſt la baſe ſolide qui la ſoutient. Dans la plupart des Gouvernemens, le tréſor public enflamme la cupidité des Gouvernans ; & enſuite on s'en ſert pour attaquer la liberté. Auſſi, non-ſeulement les Deſpotes, mais les Monarques même veulent dépenſer arbitrairement. Ce ne ſont pas les beſoins qui ruinent les États. C'eſt ſouvent la maiſon du Souverain qui ruine toutes les maiſons. Devinez ce que Lucques donne à ſes Décemvirs, au Prince, comme aux autres, pour leur dépenſe journaliere ? Cinq ſequins à chacun ; & à juger en gros, combien lui donneriez-vous de revenu, tant pour cet article, que pour l'entretien de 700 Soldats, de 60 Suiſſes, de l'artillerie, des fortifications, des fêtes publiques, d'un théâtre, & de tous les autres beſoins de l'État ?

J'ai voulu le ſavoir. Je n'ai aucune lettre pour Lucques. Le tems ne me permet pas d'y lier des connaiſſances.

J'ai employé mon valet de place, qui a pour parrein un des Anziani. Ce pauvre garçon eſt revenu tout effrayé, pâle, tremblant..... Ah! Monſieur, quelle commiſſion vous m'avez donnée là! Savez-vous ce que m'a répondu mon parrein? Tu es bien heureux d'être mon filleul; ſans cela tu ne verrais pas le ſoleil ſitôt: mais où loge l'Étranger qui t'envoie?..... Cette queſtion m'a fait délibérer ſur mon départ au moment même. Je me ſuis pourtant raſſuré, parce qu'il n'y a que le crime qui doive ôter le courage.

Quant à l'objet de ma curioſité, ſi on s'en rapporte au *Scoto*, Écrivain judicieux, la République a douze cents mille livres de revenu, argent de France. Pouſſons à deux milions: quels petits moyens, pour de ſi grands effets! Il y a tel particulier dans les grands États, Princes du ſang ou Financiers, qui ſont plus riches: feraient-ils la même figure?

S'il y a quelque choſe à reprocher à la ſageſſe de la République, c'eſt le nombre exceſſif de 66 maiſons Religieuſes qui la ſucent ſans rien produire. Un abus encore plus grand, c'eſt que

ces maiſons, déjà très-riches, peuvent toujours acquérir, & acquièrent effectivement. On voit paſſer dans leurs mains les fonds des citoyens. C'eſt ainſi qu'il n'y a rien de parfait ſous le ſoleil : mais ce mal n'eſt pas incurable.

Je finis par un trait d'hiſtoire qui ne vous touchera guères, parce que les vrais Héros pour vous, ſont ceux qui ont fait du bien aux hommes. C'eſt à Lucques que ſe forma le premier triumvirat entre Pompée, Céſar & Craſſus ; trois ambitieux d'un grand nom, qui penſaient bien moins au bonheur du monde, qu'à en partager les dépouilles.

LETTRE XV.

De Livourne le 17 Novembre 1763.

SI vous n'étiez qu'une femme anoblie par un homme de qualité, je ne vous parlerais pas d'une Ville dont la fortune n'eſt fondée que ſur le commerce. Ces ſortes de Bourgeoiſes traveſties en Marquiſes ou Comteſſes, ne font cas dans leurs Terres, que de l'encens du Curé, du banc Seigneurial, des Prières nominales, de la Haute-Juſtice, & des grades militaires. Mais votre nobleſſe perſonnelle, & un grain d'eſprit philoſophique, vous laiſſent le jugement plus ſain; & vous aimez qu'on vous entretienne de ce qui donne de la vie & de la puiſſance aux États.

Gênes s'eſt bien repentie d'avoir échangé Livourne, qui n'était rien alors, contre Sarzanne, qui faiſait une ſorte de figure. Le commerce de Livourne, Livourne. Port franc, où l'on voit conſtamment aborder des vaiſſeaux de toutes les Nations, fait un tort infini à celui de

Gênes ; ce qui prouve que Côme I, Souverain de Toſcane, qui fit l'échange, voyait mieux que les Génois. Un marais qui ne montrait que quelques cabanes de Pêcheurs, eſt devenu, en moins de deux ſiècles, un bon Port de mer, une Ville floriſſante, peuplée de trente à quarante mille âmes. Une politique qui tend à devenir générale, contribue infiniment à la fortune de cette Ville. Toutes les Religions, Chrétiens Réformés, ou non Réformés ; Grecs Orthodoxes, ou Schiſmatiques ; Juifs : toutes y ont la liberté du culte ; & toutes y vivent en paix, en ſuivant le ſecond précepte du Décalogue : *Vous aimerez votre prochain comme vous-même.* Les Turcs même y ont une Moſquée qui exiſte encore ; & le Palais où loge le Grand-Duc, lorſqu'il vient à Livourne, a été bâti par un Seigneur Turc.

Dans ce concours de différentes manières de ſervir Dieu, ce ſont les Juifs qui ont le plus de conſidération, parce qu'ils ſont les plus riches. Préſervés à Livourne, comme à Florence, de l'anathême preſque général, ils peuvent acquérir. La moitié des maiſons de la Ville, & les meilleures terres leur appar-

tiennent. On a cru devoir de la reconnaiſſance aux Fondateurs de cette Colonie. C'eſt un proverbe en Toſcane, qu'il vaudrait mieux battre le Duc qu'un Juif. Mais on leur rend cette juſtice, que leur fortune n'écraſe, n'inſulte perſonne. On m'aſſûre que le Souverain tire plus de cette Ville que de toute la Toſcane.

Elle a dans ſon centre une place très-belle & très-grande, où aboutiſſent pluſieurs rues fort larges & alignées, à l'extrémité deſquelles on apperçoit les deux portes de la Ville, l'une pour la terre, l'autre pour la mer : tout un grand quartier eſt percé de canaux dans chaque rue, avec de beaux quais, & des ponts de marbre de diſtance en diſtance. Ces canaux apportent les marchandiſes juſqu'aux portes des magazins.

Le Port bien défendu, fameux par ſa bonté & par ſon môle, eſt décoré d'une ſtatue en marbre, de Ferdinand I; quatre eſclaves en bronze, bien ſupérieurs à la figure du Prince, y ſont enchaînés en regardant leur Vainqueur. Ceux qui, dans mille ans, verront ce monument, croiront que ce Héros avait

ſubjugué quatre Nations barbares. Oh ! les belles diſſertations qui ſe feront ! Nous ſavons à préſent qu'il n'était queſtion que de quelques petits brigands d'Alger ou de Tunis, que les Galères du Grand-Duc avaient pris. Il ne faut pas chercher dans une Ville de commerce le luxe des Arts, en peinture, ſculpture, architecture, muſique : mais on y voit du travail & de l'aiſance pour tout le monde. La franchiſe de ſon Port y attire une foule de Navigateurs, qui font ſa fortune & la leur ; mais il eſt rare que le mal ne marche à côté du bien. Tout banqueroutier y trouve un aſyle trop ſûr.

Non loin du Port eſt un vaſte lazaret, défendu par des foſſés d'eau vive & des fortifications. C'eſt-là où l'on conſine les équipages des bâtimens qui viennent du Levant ou de l'Afrique, pays où la peſte eſt domiciliée ; c'eſt-là où ils font une quarantaine rigoureuſe. Livourne a donc continuellement la peſte à ſes portes. Mais l'homme peu content du néceſſaire, brave tout pour s'enrichir.

Demain je retournerai ſur mes pas pour aller à Piſe, où j'ai déjà paſſé, ſans rien voir.

LETTRE XVI.

De Piſe le 19 Novembre 1763.

PISE, ſituée ſur l'Arno, à quelques milles de ſon embouchure, diſpute d'antiquité avec tout ce qu'il y a de plus anciens. Elle fut d'abord une des douze Cités de la Toſcane, & long-tems après, Colonie Romaine, puis République, & enfin ſoumiſe aux Grands-Ducs. Elle eſt deux fois trop grande pour ſa population, qui était fort nombreuſe, lorſque, ſous les étendards de la liberté, elle envoyait des flottes au Levant, pour s'enrichir par le commerce & les conquêtes. Elle a de belles rues & de beaux Palais; trois pons ſur l'Arno, dont le principal eſt de marbre blanc. C'eſt ſur celui-ci que ſe donne tous les ans le célèbre combat entre les habitans des deux rives du Fleuve. Les combattans ſont armés de cuiraſſe, braſſard, cuiſſard, caſque & maſſue. Ce combat d'amuſement devient trop ſouvent ſérieux & ſanglant. Piſe.

Les vaincus ſont enfin obligés de capituler avec les vainqueurs, pour avoir la liberté de paſſer ſur ce pont.

La Cathédrale, monument du douzième ſiècle, eſt toute de marbre. Que ce marbre, prodigué dans toute l'Italie, ne vous étonne point! il y eſt ſi commun. Voici le ſingulier: c'eſt que, conſtruite dans un ſiècle d'ignorance, elle prétend à la beauté Grecque, ſur-tout dans ſon intérieur. Soixante & dix colonnes, les unes de granite, les autres de porphyre, quelques-unes de verd antique, les moindres d'un marbre rare, font un effet admirable. Cette conſtruction ſe doit probablement aux lumières que les Piſans rapporterent de la Grèce. Il faut bien que les croiſades nous aient fait quelque peu de bien pour tant de mal.

Proche de la Cathédrale, eſt un vaſte cimetiere, édifice immenſe; portiques ſuperbes, freſques des meilleurs Peintres. Les fideles qui y ſont inhumés, ſont très-aſſurément en terre ſainte; car c'eſt de la terre que les Piſans rapporterent de Jéruſalem ſur 50 Galères. Les Chevaliers de Malte n'ont pas penſé auſſi dévotement, lorſ-

qu'ils ont leſté leurs vaiſſeaux de la terre prophane de Sicile, pour féconder leur rocher.

Vis-à-vis le cimetiere eſt un Baptiſtère en rotonde, où la décoration n'a rien négligé. A l'oppoſite eſt cette Tour ſi renommée, qui menace toujours ruine, & ne tombe jamais. Des Savans, en ma préſence, ont raiſonné ſur ce problême, que je croyais tout réſolu. Les uns l'ont expliqué par un tour d'adreſſe géométrique, les autres par un affaiſſement partiel, qui a produit cette divergence, ſans rompre l'aplomb. Quoiqu'il en ſoit, il faut avouer que cette Tour, admirable d'ailleurs, a joué de bonheur pour ſa célébrité. Celle de Bologne, dont je vous ai parlé, eſt encore plus divergente, & à peine en parle-t-on, tandis que toute l'Europe connaît les ſauciſſons de Bologne.

Il y a des bains à un mille de la Ville, qui ſe ſentent de la magnificence que les anciens Romains mettaient dans les leurs, avec toutes les commodités qu'on peut deſirer. Des baigneurs qui auraient uſé de tels bains, trouveraient Barège & Plombieres bien mauſſades.

Il y a ici des Savans qui ſont très-bons à connaître. Je n'en nommerai qu'un, *l'Illuſtriſſimo Abbate Cérati*, que nos Illuſtres ont beaucoup fêté à Paris, il y a vingt ans, & qui n'a encore rien perdu de tout ce qui le diſtinguait alors. La Société de ces gens de mérite demanderait un plus long ſéjour. Mais j'entends ſouffler une tramontane qui traîne après elle la rigueur de l'hiver. Je vois les ſommets des montagnes de la Toſcane qui commencent à ſe blanchir de neige. Les chemins pourraient devenir très-difficultueux. Il faut ſe hâter de gagner Rome, où le climat s'adoucira. J'en voudrais un qui vous reſſemblât, chère Aſpaſie, dont la douceur fût inaltérable.

LETTRE XVII.

D'Aquapendente le 25 Novembre 1763.

J'AVAIS dit à ma plume de ſe repoſer, & à ma mémoire de vous oublier juſqu'à Rome. Mais que ferais-je à Aquapendente, Ville ſans nom, où je ſuis arrêté par les neiges, avec une quantité de voyageurs qui, depuis trois ou quatre jours, ſe morfondent, en maudiſſant l'Apennin. Dans cette poſition, & pour ne pas jurer avec les autres, je cherche à m'entretenir avec vous. Ce que je vais écrire ſe reſſentira peut-être de mon état préſent. Ma ſanté s'altère par un gros rhume, mêlé de fièvre, qui m'ôte l'appétit & le ſommeil. N'importe; m'entretenir avec vous, c'eſt adoucir mes maux. Qu'euſſiez-vous dit, ſi quelque lettre vous eût appris que j'avais fini mon voyage & ma vie dans l'Apennin, à quelques lieues de Sienne? Voici mon aventure. Ce maudit rhume, qui m'accompagnait depuis Livourne, s'augmentait avec la Aquapendente.

fièvre & la tramontane, d'un jour à l'autre. J'allais pourtant ; mais ce n'était pas *vires acquirit eundo* ; j'étais ſans forces. La faibleſſe ne me permet pas d'aller gîter à Sienne. Je me jette dans une auberge ſolitaire, au milieu d'un bois. Je n'avais certainement pas dit l'Oraiſon de Saint Julien. Mon premier ſoin, c'eſt de me rôtir. La lumiere qui m'éclaire, me ſemble s'éteindre. Ce ſont mes yeux qui s'éteignent. Dès ce moment, je ne ſais plus ce que je deviens. J'étais ſeul dans une chambre iſolée. Un heureux hazard m'amène du ſecours. Revenu à moi, je me vois couvert de ſang, une large bleſſure au deſſous de l'œil, & pluſieurs autres moins conſidérables. Je n'avais pàs figure humaine. Je penſe mes plaies avec le remède du Samaritain. En réfléchiſſant ſur mon aventure, je l'explique par des chûtes réitérées. La machine, ſans connaiſſance, tombait & ſe relevait alternativement, pour chercher du ſecours. Un bonheur marqué fut de ne pas tomber dans le feu. Mauriez-vous pleuré longtems, ſenſible Aſpaſie ? Vous ne l'auriez pas dû, inſtruite comme vous

l'êtes, qu'on ne ſe quitte que pour ſe retrouver dans une meilleure patrie, où l'on ne ſe perdra plus.

La nuit me parut plus longue que celle qui donna naiſſance à Hercule. Le jour arrive pour me jeter dans une nouvelle inquiétude. Je veux payer l'auberge, & partir. Deux rouleaux de louis me manquent. Je renverſe mes poches & mon lit : je fouille ma voiture, & ſur-tout le couſſin, où j'avais fait une ouverture, pour y dépoſer mon tréſor pendant le jour ; précaution qui peut réuſſir contre les voleurs ; recherche inutile. Alors les noirs ſoupçons s'emparent de moi. J'éclate, j'accuſe, je menace. L'Aubergiſte jure par la Madone, qu'il eſt le plus honnête de tous les Cabaretiers. Mon Laquais, plus de ſang-froid que moi, retâte ce couſſin, & mon or reparaît. Une bonne étrenne conſole l'Hôte ; & je monte en voiture. A peine je perdais l'auberge de vue ; mon Laquais, que je n'avais point mis dans le ſecret du couſſin, me dit : Ah ! quel malheur ! ces gens qui ſavent que vous avez cet or, peuvent s'embuſquer où ils voudront, dans ce coupe-gorge continuel où nous marchons. J'avais la

même peur : mais je la dissimulais, en affectant d'en rire, pour le rassurer, & en lui montrant les armes dont nous étions munis. Je me rappellais le vers d'Horace...

Cantabit vacuus coram latrone viator.

Je me trouvais trop riche pour le moment. Je ne pouvais pourtant me résoudre à jeter mon or dans le premier buisson, pour me mettre à chanter. Au bout de deux heures de marche, le chemin se retréciſſant de plus en plus, dans un fouré très-épais, j'apperçois un Soldat déguenillé & armé, ſortant d'un hallier, puis un ſecond, tous deux s'arrêtant, tournés de mon côté. Que faire ? Il n'était pas poſſible de reculer. J'avance, je m'arrête à deux longueurs de fuſil. Je les interpelle dans leur langue... Amis, que faites-vous-là ? *Nous vous attendons.* A ces mots, je me crus au moment de la cataſtrophe... Et pourquoi m'attendez-vous ? *Pour vous empêcher d'être aſſaſſiné.* Et d'où ſavez-vous qu'on doit m'aſſaſſiner. *Voyez*, (en me montrant un arbre à quelques pas : (*là, là même, deux voyageurs ont été aſſaſſinés il y a deux jours. C'eſt pourquoi*

vous nous voyez ici, par ordre du Gouvernement. Le bruit des voitures nous avertit ; & nous paraiſſons. Ces deux Anges gardiens m'ont eſcorté pendant quelques milles, juſqu'à l'endroit où le pays ſe découvre.

Enfin, je ſuis arrivé à Sienne. C'eſt la dernière République de la Toſcane qui ait ſubi le joug des Grands-Ducs. Vous allez dire que je ne vois que des Cathédrales, comme un Curé ne voit que ſon clocher. Celle de Sienne eſt un prodige de travail, par la multitude de ſes colonnes, autour deſquelles s'entortillent à l'envi des fruits & des feuillages ; par le pavé où ſont gravées des hiſtoires de l'ancien Teſtament ; par la façade toute en ſculpture ; par tout le corps de ce vaſte édifice, revétu & marqueté de marbre noir & blanc ; par un monde de fauſſes beautés, enfans du génie gothique. Si dans ces tems, où les richeſſes des peuples étaient à la diſpoſition des Prêtres, quelques-uns d'eux, dans chaque Ville conſidérable, euſſent eu les idées du vrai beau, & l'envie d'être hommes d'État, comme d'Égliſe, que de monumens plus ſimples, plus beaux, & infiniment moins

Sienne.

coûteux, n'auroient-ils pas laiſſés dans toute l'Europe ! Les grandes Villes reſſembleraient à Athènes & à l'ancienne Rome.

Je n'ai pas eu la force de me traîner dans l'Égliſe où Sainte Catherine de Sienne repoſe. On me dit qu'il y a quelques bons tableaux, & quantité d'*ex-voto*. Les *ex-voto* dans ce pays ſont preſque tous en argent & en or. Toutes les richeſſes ſont dans les Égliſes. La pauvreté eſt dans les maiſons. Par la connaiſſance que j'ai de votre caractère, ſi jamais vous vous ruinez, ce ſera en répandant dans le ſein de ces pauvres citoyens, qui cherchent du travail & qui n'en trouvent pas : mais devrait-il manquer dans un Etat bien organiſé ? La grande place eſt ſingulière par ſa forme. Les maiſons & les rues qui la bordent, rendent la figure d'une coquille.

Sienne ferme la Toſcane, & Aquapendente, d'où je vous écris, ouvre le patrimoine de Saint Pierre. C'eſt tout ce qu'on en peut dire. J'entends des cris dans la rue, qui annoncent qu'à force d'hommes les chemins s'ouvrent ; qu'il ne reſte plus que deux milles à rendre praticables. Grand merci, Meſſieurs les

Courriers de Rome & d'ailleurs. Sans vous je prenais des lettres de bourgeoiſie à Aquapendente. Je vais tâcher de dormir, s'il plaît à la fièvre, & à la tramontane, qui, par ſa violence & ſes longs mugiſſemens, ſemble vouloir enſevelir la Nature.

LETTRE XVIII.

De Viterbe le 27 Novembre 1763.

IL eſt des Villes où il ne faut que paſſer. Bolſéna n'eſt connue que par un grand miracle, qui donna naiſſance à une grande ſolemnité chrétienne. Un Prêtre de Bolſéna, en célébrant la Meſſe, avait quelques doutes ſur la tranſſubſtantiation. Le ſang coula au moment qu'il rompit l'hoſtie; &, comme Saint Thomas, il crut, parce qu'il vit. De-là l'inſtitution de la Fête-Dieu, par le Pape Urbain IV, au treizième ſiècle. Radicofani eſt une fortereſſe, comme beaucoup d'autres, au ſommet d'une montagne très-élevée. Montefiaſcone, qui fut la Capitale des anciens

Bolſéna.

Radicofani.

Montefiaſcone.

Faliſques, ſerait preſque nulle aujourd'hui dans les obſervations des Voyageurs, ſans la bonté de ſes vins, & l'épitaphe d'un Prélat Allemand, qui les trouva trop bons. Son Valet-de-Chambre, dans le voyage, avait ordre de prendre les devants, & de marquer à la craie, du mot latin *eſt*, la bonne qualité du vin. Le Prélat arrivant à Monteſiaſcone lut trois *eſt*; ce qui pouſſait la bonté au ſuperlatif. Il en but tant qu'il en mourut. Le Valet-de-Chambre, franc Allemand, comme ſon Maître, honora ſon tombeau de cette épitaphe.

EST, EST, EST. PROPTER NIMIUM EST DOMINUS MEUS MORTUUS EST.

Il fit auſſi une fondation annuelle de deux barils de *moſcatello*, pour être répandus ſur la tombe du défunt.

J'ai dit adieu aux belles routes, aux chemins faits, dès que j'ai mis le pied ſur l'État Eccléſiaſtique. Il eſt vrai que le terrein eſt hériſſé de difficultés; mais c'eſt juſtement là où le Gouvernement doit porter ſon attention; & ſi cette omiſſion ne bleſſe point la gloire du Pape

Pape, elle accuſe le Prince. Il ne faut pas regarder la confection des chemins comme une œuvre de ſurérogation pour le Souverain; c'eſt un devoir indiſpenſable qui lui eſt impoſé par le bien public & par les deniers qu'il reçoit du peuple.

L'affreuſe montage de Viterbe m'a donné beaucoup d'embarras; je dis affreuſe, parce qu'il a fallu la grimper ſur la neige & les glaces, à travers une forêt, au milieu des chevaux qui s'abattaient, & des Chrétiens impolis qui maudiſſaient le Pape. Souffrez, Madame, que je vous rappelle ici le *Belge*: & pourquoi ſe taire? Il a franchi en héros tous ces mauvais pas, ſans ſecours. Je comptais bien lui en donner; mais regardant Viterbe du bas en haut, à l'heure du dîner, qui le preſſait ſans doute, & eſſayant ſes forces en attendant le ſecours, il s'en eſt paſſé. Des ſpectateurs qui le voyaient faire de la porte de la Ville, s'écriaient: *non è un cavallo, è un diavolo.* Je doute que le plus vaillant des chevaux d'Hector en eût fait autant, même avec les belles harangues du maître.

Viterbe ne m'a pas aſſez dédommagé de tant de peines, quoiqu'elle paſſerait Viterbe.

pour assez jolie dans d'autres pays, par son Hôtel-de-Ville, sa place, ses fontaines, & quelques Palais, avec une population d'environ dix mille âmes. On découvre, de la hauteur où elle est située, quantité de châteaux & maisons de plaisance, qui appartiennent aux Seigneurs Romains.

Voulez-vous une anecdote dont vous ferez ce que vous pourrez. C'était la patrie de Jean Nani, Dominicain, & Maître du sacré Palais sous Alexandre VI; ce fameux faussaire, qui fabriquait tant d'écrits, & les attribuait sans pudeur aux Historiens de l'antiquité; à Bérose, à Manéthon, à Caton, à Xénophon, à Platon; le digne émule de celui qui fabriqua long-tems avant les fausses décrétales qui ont abusé le Monde Chrétien, pendant plusieurs siècles, en faveur de la Cour de Rome. Des faussaires de cette trempe n'auraient pas beau jeu dans ce siècle, où la Philosophie a les yeux ouverts sur tout ce qui s'écrit. Vous ne voulez pas, Aspasie, qu'on s'apperçoive que vous avez une bonne teinture de la Philosophie de l'esprit; mais vous ne pouvez pas également cacher celle du cœur: c'est la meilleure.

LETTRE XIX.

De Monteroſi le 28 Novembre 1763.

RASSUREZ-vous ſur ma ſanté. Je viens d'éprouver de quoi l'on eſt capable, quand on n'a pas le tems d'être malade, ni d'ouvrir ſa bourſe aux Médecins. L'activité de l'âme en communique au corps ; & le rhume gourmandé, & la fièvre fatiguée, ont lâché priſe. Je ſens bien que cela n'eſt pas tout-à-fait dans les règles de la Faculté : mais je dis ſimplement ce qui m'eſt arrivé.

Les montagnes m'ont quitté à Viterbe. Me voilà dans la plaine. Le Bourg d'où je vous écris n'eſt qu'à une petite journée de Rome. Demain je finirai cette épitre dans ma voiture. En attendant, je me livre à une réflexion un peu chagrine. Que diraient de moi, s'ils liſaient mon voyage, ces Voyageurs magnifiques & rapides qui voient tout en poſte, qui traitent tous les objets d'inſtruction, comme ils traitent l'amour & l'amitié, c'eſt-à-dire, avec une merveilleuſe légèreté?..... Trois mois pour ar-

river de Paris à Rome !.....Que de bons mots ! que de délicieux perſifflages ! on en ferait peut-être un proverbe.....Oui, Meſſieurs, trois mois ; & encore a-t-il fallu mettre un frein à ma curioſité, dans certaines Villes, dont une ſeule demanderait peut-être les trois mois.

De ma voiture, le crayon à la main.

Ce ne ſont point ici les plaines vivantes de la Lombardie, du Milanez, du Parmeſan, & de la Toſcane, dont je vous ai parlé. Le patrimoine de Saint Pierre a l'air d'une terre en décret, que les uſufruitiers, de l'un à l'autre, ont laiſſé tomber en friche. Bonne terre, mais peu de villages, peu de hameaux, peu de troupeaux, peu d'hommes. Quand il faut que les hommes viennent des Villes pour cultiver la terre, malheur à un pays ! C'eſt l'homme qui vit habituellement avec la terre, qui la féconde.....

Je roule ſur la *via Flaminia*, route conſtruite, il y a deux mille ans, par le Conſul Flaminius, celui qu'Annibal défit près du Lac de Traſimène. Elle traverſait la Toſcane, l'Ombrie, & s'étendait juſqu'à Rimini. Il en reſte peu de

veſtiges. N'imaginez pas que la Capitale du Monde s'annonce par ces belles avenues plantées, qui amènent agréablement le voyageur de trente à quarante lieues, aux portes de Paris. On trouve ſimplement un chemin aſſez bon, grâce à la nature, plus qu'à l'art.

Avant que d'entrer dans Rome; je ſalue le Champ de Mars que Romulus conſacra au Dieu de la Guerre : n'aimez-vous pas mieux ſon ſucceſſeur Numa, qui ſacrifiait au Dieu de la paix ?

J'arrive enfin, j'entre par la *porta del Popolo*, la plus belle de Rome; ouvrage de Michel-Ange & du Bernin. Toute belle qu'elle eſt, la porte Saint-Denys que vous admirez à Paris, l'efface. Mais cette entrée a quelque choſe de majeſtueux, par une grande place décorée de deux beaux portails d'Égliſe, d'une fontaine, & d'un obéliſque Egyptien. Le baſſin de la fontaine fut autrefois la baſe d'une colonne des Thermes Néroniens. L'obéliſque, dédié très-anciennement au Soleil, en Egypte, a été conſacré au créateur du Soleil par Sixte V. La place débouche dans trois rues. Je vais chercher un gîte, & du repos, dont j'ai grand beſoin.

LETTRE XX.

De Rome le 8 Décembre.

Rome. ROME a une choſe au-deſſus de toutes les Villes du monde ; c'eſt la réunion des beautés en tout genre & de tous les ſiècles : ſujet d'études éternelles. Voici le plan que je me ſuis propoſé, pour ne point confondre les objets ; & pour me mettre dans la néceſſité d'y revenir à pluſieurs fois, & de les voir ſous toutes les faces. Je commence par l'Architecture moderne. L'antique viendra après. La Sculpture & la Peinture auront leur tour ; & je prends avec moi des yeux, pour aider les miens.

Vous ſavez que la Nation Françaiſe a ici une Académie qui réunit tous ces Arts ; établiſſement digne du ſiècle de Louis XIV. C'eſt-là où je cherche du ſecours. Cette Jeuneſſe, qu'on n'envoie pas ici ſans avoir fait ſes preuves, & qui ſe perfectionne ſous un maître éclairé, veut bien ſe prêter à mes études. On ne voit que moi dans les rues de Rome

N'y cherchez pas, si vous y venez jamais, des places régulièrement belles, comme celle de Vendôme à Paris: vous ne trouverez pas même cette symmétrie dans la place Navone, qui a tant de célébrité. Mais elle a une fontaine qui vaut peut-être mieux qu'une place. Le Bernin, ce génie qui réuniſſait tant de talens, a joint dans ce monument l'antique au moderne. Un rocher percé à jour, verſe un torrent par quatre bouches. Quatre ſtatues coloſſales, qui repréſentent les quatre principaux fleuves du monde, ſont appuyées contre le rocher, qui ſert de piédeſtal à un obéliſque tiré du cirque de Carcalla. Je ne parle pas de deux autres fontaines qui accompagnent celle-là.

L'ancienne Rome, qui ſe ſignalait par des aqueducs dans tout l'Empire, ne s'oubliait pas elle-même. Rome moderne l'imite en ce point. La fontaine de Trévi arrive de huit milles. Le baſſin de marbre qui la reçoit, forme une eſpèce de lac. La décoration, appuyée contre un Palais, flatte agréablement les yeux: mais ceux qui aiment le grand & le beau, préférent l'idée ſimple & ſublime du Bernin.

Un autre aqueduc amène une rivière ſur le ſommet de l'ancien Janicule, aujourd'hui San-Pietro in Montorio. Le premier effet eſt de mettre en action pluſieurs moulins ; le ſecond, d'abreuver une partie de la Ville. Cet aqueduc parcourt une étendue de trente-ſix milles. Où en eſt, Madame, le beau projet de M. Parcieux, qui voudrait abreuver & nétoyer Paris, en y amenant la rivière d'Ivette ? On ne la prendrait qu'à la diſtance de dix-huit milles; & Paris eſt ſi riche, en comparaiſon de Rome. Ce projet n'eſt-il point trop bon pour être agréé ? (*a*)

N'attendez pas que je vous décrive toutes les fontaines de Rome. Qu'il vous ſuffiſe de ſavoir qu'elles ſe font admirer par le goût, la variété des formes, & une abondance toujours ſoutenue, ſans la moindre interruption. La Reine Chriſtine de Suède, admirant

(*a*) Ce Savant, dont la ſcience tournait toujours à l'utilité, a fini ſes jours ſans en voir l'exécution. Peut-être nos neveux, plus ſages que nous, le reprendront-ils.

pour la premiere fois ces belles eaux, crut que ce n'était, comme ailleurs, que le jeu de quelques heures, pour lui faire honneur; & par économie elle pria de ceſſer. On lui fit remarquer l'inſcription, *Aquæ perennes*, qui convient à toutes.

Voici une autre magnificence de pure utilité. Des eaux ſouterraines entraînent toutes les immondices hors de la Ville. Ces égoûts multipliés ſous toutes les rues, & rafraîchis ſans ceſſe par des ſources abondantes ont réſiſté aux injures des ſiècles. Le plus conſidérable par ſa largeur & ſa hauteur, nommé *Cloaca Maxima*, débouche dans le Tibre. Ils furent conſtruits en grande partie ſous le règne de Tarquin l'Ancien, qui y employa tout le peuple de Rome. Un peuple naiſſant qui débute ainſi, paraît fait pour être le modèle des autres peuples. Le beau ſiècle de Louis XIV. ne s'aviſa pas d'une telle entrepriſe.

J'allais vous promener ſur d'autres objets d'Architecture. Mais l'heure des *converſazioni* qui s'approche, m'oblige de vous renvoyer à une autre lettre; car il ne ſuffit pas à un voyageur de

connaître les choſes, il faut encore plus connaître les hommes. Ces converſations de tous les jours ſe tiennent dans des maiſons ouvertes. Toute perſonne honnête, préſentée par une main connue, y trouve un accès facile. Dans les unes tout eſt homme. C'eſt chez des Cardinaux, des Monſignori, des Princes. Point de jeu, point de concert; pure converſation. Dans les autres, les femmes repréſentent; & on y mêle le jeu & la muſique. Dans une ſoirée vous pouvez varier vos amuſemens en cinq à ſix Palais; ſi bien qu'en huit ou quinze jours vous avez fait connaiſſance avec toute la haute ſphère d'une Ville.

Que penſez-vous de cet uſage? Il me ſemble qu'il eſt plus favorable aux nationaux & aux étrangers, que nos petites cotteries françaiſes, où l'on ne rencontre, ni la même affluence de monde, ni la même liberté, ni un accès auſſi facile.

Je vais vous étonner. On arrive, pour ces converſations, dans un vaſte Palais. Point de Suiſſe à la porte, pas même un poliſſon pour vous montrer l'eſcalier. Cet eſcalier n'eſt point éclairé. Tant

pis pour vous, ſi vous n'avez pas un flambeau. Ordinairement il faut monter fort haut. Le premier, le ſecond même ne ſemblent deſtinés qu'à des fêtes. Enfin vous arrivez; & autant que vous avez trouvé de dénuement à la porte & ſur l'eſcalier, autant vous trouvez de cortège & de foule domeſtique dans les antichambres. Votre nom ſe répète d'une piece à l'autre, avec toutes les marques de conſidération. On obſerve pourtant des gradations, ſelon les rangs, pour reconduire. Quatre flambeaux pour un Cardinal, deux pour un Evêque, un pour ceux qui n'ont d'autre dignité que leur mérite. La livrée eſt parfaitement au fait de l'étiquette.

Ces aſſemblées quotidiennes ſont d'autant mieux imaginées, qu'il n'y a de ſpectacles à Rome que dans le tems du Carnaval. Il faut par-tout aux déſœuvrés opulens, des moyens pour éviter l'ennui. On ne s'ennuie pas, Aſpaſie, en vous écrivant. On ſe laiſſe même aller au-delà des bornes qu'on s'était preſcrites. Mais l'heure me preſſe.

LETTRE XXI.

De Rome le 14 Décembre.

APRÈS avoir jeté un premier coup-d'œil ſur l'Architecture moderne dans les places publiques, je la cherche dans les Égliſes. Les Temples antiques qui nous reſtent, ſe préſentent, pour la plupart, en Rotondes. L'Italie a pris du goût pour cette forme. La différence qu'elle y a miſe, c'eſt qu'elle a élevé les Rotondes en l'air, en les portant ſur les voûtes des Temples, & cela s'appelle dôme ou coupole. Michel-Ange conçut un projet bien hardi, de porter le *Panthéon*, Temple ancien, vulgairement appellé *Rotonde*, au-deſſus de l'Égliſe Saint Pierre; & ceux qui l'exécutèrent, ſous Sixte V, Jacomo della Porta, avec le célèbre Fontana, eurent-ils moins de courage?

Ces coupoles en l'air ou à terre, paraiſſent être une des plus grandes beautés de l'Architecture. En l'air ſur un croix Grecque, elles font un effet admirable. A terre, elles préſentent

toutes les parties d'un Temple à une distance bien éclairée, & qui charme les regards. Le dôme des Invalides, à Paris, est un chef-d'œuvre. C'est dommage qu'il faille demander, en entrant dans la nef, où il est. On ne voit pas ce défaut en Italie.

Aimez-vous la magnificence dans la maison du Seigneur ? Vous seriez étonnée, plus à Rome, que dans le reste de l'Italie, de la profusion & du choix des marbres, de la quantité & de la beauté des colonnes. On a dépouillé les Temples de l'ancienne Rome, pour orner ceux de la nouvelle ; comme l'ancienne Rome avait dépouillé la Grèce & l'Egypte, pour se parer. Les quatre plus anciennes Basiliques du Monde Chrétien, dont l'Empereur Constantin posa les premieres pierres, *Saint Jean de Latran*, *Sainte Marie Majeure*, *Saint Pierre & Saint Paul*, montrent des ordres de colonnes, tels que vous n'en vîtes jamais. On en compte dans la seule Basilique de Saint Paul, cent-quarante, les unes de marbre, les autres de granit. Elles furent tirées du tombeau de l'Empereur Adrien, aujourd'hui le Château Saint-Ange.

Vous m'attendez ſans doute à Saint-Pierre : cent Ecrivans en ont fait la deſcription, en ſe copiant les uns les autres. Vous vous contenterez d'un raccourci. Tout y eſt coloſſal, & rien n'en a l'air ; effet admirable des proportions. La grande nef eſt longue de 570 pieds. Au premier pas, on ne s'en doute point. A meſure qu'on avance, tout grandit, tout s'enfle. Sous la coupole eſt le Maître-Autel, iſolé & couronné d'un baldaquin ſuperbe, qui eſt ſoutenu par quatre colonnes torſes. On a employé à cette décoration quatre-cent-cinquante milliers de bronze, pris des ornemens du Panthéon. Voulez-vous une idée de la hauteur du vaiſſeau ? Au-deſſus du baldaquin eſt une croix. Eh bien ! cette croix, qui ſe trouve encore à une grande diſtance de la coupole, eſt auſſi élevée que la pointe du fronton du Louvre. Mais à prendre la hauteur en totalité, du pavé juſqu'à la lanterne, on compte cinq cents pieds ; au-deſſus de la lanterne eſt une boule creuſe de métal doré, de douze pieds de diametre. Une trentaine d'hommes peuvent s'y aſſeoir à l'aiſe, tandis qu'à la regarder d'en bas, elle ne paraît que

comme un de ces globes céleſtes qui ornent les cabinets des Savans.

J'ai remarqué deux coups de Maître : ils ſont du Bernin. De l'Autel au fond de la nef, il y a loin. Il fallait décorer ce rond-point, en y plaçant la chaire de Saint Pierre, objet d'un petit volume pour un ſi grand eſpace. Il a enchaſſé cette relique dans du bronze doré qui en rend la forme. Deux Anges la vénèrent, & quatre Docteur giganteſques, deux de l'Égliſe Latine & deux de la Grecque, la ſoutiennent. Le tout ſe termine en pyramide, avec une Gloire dont les rayons ne laiſſent rien à deſirer. L'autre prodige de l'Art, le voici. Il était queſtion du tombeau d'Alexandre VII : Une porte intérieure, néceſſaire à conſerver, ſemblait faire un obſtacle inſurmontable. Le Bernin a tourné cette porte en décoration terrible. La mort en ſort pour trancher les jours du Pontife. Vous avez vu dans *Sémiramis* le ſpectre qui vient effrayer cette Reine. Prenez cela pour une petite copie.

On y voit encore les tombeaux de la Comteſſe Matilde, de la Reine d'Angleterre & de la Reine Chriſtine. Toutes

trois ont mérité cet honneur. Matilde, pour avoir donné au Saint-Siege tout ce qu'on appelle aujourd'hui le patrimoine de Saint Pierre, depuis Viterbe juſqu'à Orviète, avec une partie de la Marche-d'Ancône ; la Reine d'Angleterre, femme d'un Roi détrôné, pour avoir édifié Rome qu'elle ne pouvoit enrichir ; Chriſtine, pour avoir préféré le ſéjour des Sciences & des Arts au trône de Suède, & la religion de Rome à la ſienne. Un manuſcrit, qui mettait en doute la ſincérité de ſa converſion, lui tomba entre les mains. Elle y écrivit : *chi lo ſcrive, non lo ſa ; chi lo ſa, non lo ſcrive* (a).

En admirant tant de belles choſes, on eſt ſurpris d'un épargne, dont ſans doute on ne ſe plaindra pas toujours. Les pilaſtres immenſes qui ſoutiennent la coupole dans la partie la plus apparente du Temple, ne ſont que de ſtuc, tandis que le plus beau marbre eſt prodigué par-tout.

Ceci eſt bien pis. Dans le plan de

(a) La perſonne qui écrit, ne le ſait pas. Celle qui le ſait, ne l'écrit pas.

Michel-Ange que l'on conſerve à la Bibliothèque du Vatican, l'Egliſe iſolée devait avoir la forme d'une croix Grecque ; c'eſt-à-dire quatre nefs d'une égale longueur, qui aurait eu l'Autel pour centre commun. Dans cette conſtruction, de quelque côté que l'on entrât, on eût apperçu dès le premier pas la moitié de la coupole. C'était-là le point de perfection. Qu'eſt-il arrivé ? Un Pape a gâté le plan, en prolongeant la nef qui fait face à la place.

Le frontiſpice n'a qu'un ordre. Je vous laiſſe à juger de ſa hauteur & de ſa majeſté. Les Romains prétendent que cette unité d'ordre eſt dans le vrai de la choſe. Parce qu'un Temple n'ayant qu'un étage, le dehors doit repréſenter le dedans ; & d'ailleurs, ils ont pour eux tous les Temples de l'antiquité, qui n'avaient qu'un ordre.

Le portique ou veſtibule ferait ſeul une magnifique Egliſe dans une grande Capitale. On y voit deux Empereurs qui ſont bien ſaints pour Rome, Conſtantin & Charlemagne. Ils ſemblent montrer les donations qu'ils ont faites à l'Egliſe.

Je vous ai dit dans ma dernière lettre,

en parlant des places publiques, qu'aucune n'égalait pour la ſymmétrie & la beauté, celle de Louis-le-Grand à Paris. Je devais excepter la place de Saint Pierre. On n'en cite point d'auſſi belle.

Le Bernin, par ce ſeul ouvrage, marchait à l'immortalité. Quatre rangs de colonnes ſagement eſpacées, couronnées d'une baluſtrade & d'un grand nombre de ſtatues, forment le contour de la place. Au centre s'éleve, à la hauteur de cent-cinquante pieds au moins, un obéliſque d'un ſeul morceau de granit oriental. Ce fameux obéliſque dédié au Soleil par Séſoſtris, amené de l'Égypte à Rome ſous Caligula, abattu par les ſiècles, ſans être endommagé, & relevé par le célèbre Fontana, ſous le Pontificat de Sixte-Quint, figure entre deux fontaines, dont les eaux jailliſſantes retombent dans des grands baſſins à double rangs. Qu'on ouvre une rue, comme on le projette, qui du pont Saint-Ange faſſe voir, dans une longue perſpective, le Temple & la colonnade, rien d'auſſi beau, d'auſſi grand ne ſera ſorti de la main des hommes.

Je ne m'arracherai pourtant pas les

yeux, comme font les dévots Muſulmans, après avoir vu la Mecque, croyant qu'ils n'ont plus rien à voir.

Si le grand nombre des Égliſes doit donner à une Ville le nom de *ſainte*, aucune ne le mérite plus que Rome. On y en compte trois-cent-trente; & il en eſt peu où l'Architecture ne s'attire des éloges. Je ne vous vanterai pourtant pas un genre de beauté qui me paraît déplacé dans des édifices où tout doit être auguſte. Les Italiens dorent quelquefois leurs Égliſes, ainſi que nous dorons nos appartemens; & comme la muſique eſt ici ſur le trône, on voit deux ou trois tribunes pour la recevoir. Ces tribunes, fort ſaillantes, ſont plus enjolivées que la plus belle loge de notre Opera. Si on éleve les yeux à la voûte du Temple, on eſt ébloui par un plafond qu'on n'admire pas. S'il y a quelque ſolemnité dans les grandes Baſiliques, c'eſt bien pis. Les belles colonnes, les vrais ornemens de l'Architecture, diſparaiſſent ſous des tapiſſeries. Mais en fermant les yeux ſur l'Architecture, qui eſt-ce qui pourrait calculer toutes les richeſſes accumulées dans les Égliſes? La ſeule Chapelle de

Saint Ignace dans l'Égliſe du Jéſus, dont le célèbre Vignole fut l'Architecte, acheterait une Province. Je ne parle ni de ſes pilaſtres de verd antique, ni de ſes niches d'albâtre oriental, ni de ſes colonnes de Lapis-Lazzuli, dont la hauteur eſt de vingt-huit palmes, le diamettre de quatre; ni encore du bronze doré qui brille de toutes parts. Je ne conſidere que l'argent, l'or & les pierreries employés avec un goût exquis.

Je vous parlerai des Palais, quand j'aurai parcouru les plus beaux, afin de vous donner une idée de toute l'Architecture moderne qu'on voit à Rome.

Je finis par la nouvelle du jour. C'eſt l'arrivée prochaine de notre Ambaſſadeur (*a*). Je ne voudrais pas être en ſa place. La renommée en dit trop de bien. Le ſoutiendra-t-il ? Il vient par mer. La Chambre du Pape eſt, depuis dix à douze jours, à Civita-Vecchia, pour le recevoir; & tous les jours cette Chambre voyant ou croyant voir ſa frégate au bout d'une lunette, fait ſer-

(*a*) Monſieur le Marquis d'Aubeterre.

vir le ſouper de ſon Excellence ; & puiſqu'il eſt ſervi, il faut bien le manger. Je regrette vos ſoupers, chère Aſpaſie, où une petite compagnie de gens qui penſent & qui ſavent rire, font oublier l'heure de ſe coucher. Bon ſoir.

LETTRE XXII.

De Rome le 24 Décembre 1763.

IL ne faut pas faire beaucoup de pas dans les rues de Rome pour trouver un Palais. Le Vatican, commencé au douzième ſiècle, continué ſous un grand nombre de Pontificats, ne fut jamais bâti ſur un plan général. Additions ſur additions, nulle ſymmétrie : beaucoup de belles parties incohérentes, point de tout. Cependant, par ſon immenſité & par la magnificence de certains corps, on voit bien que c'eſt le Palais d'un grand Prince.

Outre les pieces principales, telles que les grands appartemens du Pape, & du Cardinal Neveu ; les Chapelles Sixtine & Pauline, auſſi grandes que des Égliſes ; la ſalle Royale & Ducale ;

la fameuſe Bibliothèque, la première du monde; une ſalle d'armes pour armer quarante mille hommes (*a*); & pluſieurs galeries; on y compte plus de dix mille chambres, & deux cents cours, grandes ou petites. Vous concevez par là que le conclave, pour l'élection des Papes, quelque nombreux qu'il ſoit, s'y trouve au large.

Mais y a-t-il rien d'aſſez grand, d'aſſez magnifique pour fixer l'inconſtance humaine? Paul III, au ſeizième ſiècle, eut quelqu'inquiétude ſur la ſanté des Papes; & il tranſporta leur demeure dans une ſituation plus élevée, qu'il jugeait plus ſalubre; ce fut ſur le Mont-Quirinal, nommé depuis *Monte-Cavallo*, à cauſe de deux chevaux de marbre que leur antiquité fait beaucoup valoir: ils figurent ſur la place qui annonce le Pa-

(*a*) On y montre avec complaiſance l'armure d'un Héros Français, ce fameux Connétable de Bourbon, qui fut tué à l'eſcalade de Rome, ſans doute par punition du Ciel: mais la Ville n'en fut pas moins priſe & ſaccagée.

lais. Deux jeunes hommes de la même matière ont l'air de les aſſouplir. On prétend que ces deux groupes repréſentent le même Héros, c'eſt-à-dire, Alexandre domptant Bucéphale; que le premier eſt l'ouvrage de Phidias, l'autre celui de Praxitele, par émulation. Et qui eſt-ce qui ne s'y ſerait pas trompé, en liſant ſur les baſes les anciennes inſcriptions qui l'atteſtaient? Cependant le Nardini, en calculant le tems qui s'eſt écoulé entre ces fameux Artiſtes & Alexandre, a démontré la ſuppoſition. Malgré cela, après avoir ſupprimé les premières inſcriptions, on lit encore:

OPUS PHIDIÆ ET PRAXITELIS;

Tant les hommes ont de peine à ſe détacher de leurs erreurs. Après cela, fiez-vous ſans examen aux inſcriptions.

Revenons au Palais Papal. C'eſt une eſpèce de Couvent, qui n'eſt pas, à beaucoup près, ſi beau que le royal édifice où les Moines de Saint Denys prient Dieu pour la proſpérité de la France, ſans jamais ſe reſſentir des calamités qui peuvent lui arriver. La Secrétairerie des brefs ſur la même place

ſe préſente plus noblement. Les Papes ne viennent occuper le Vatican que dans les grandes ſolemnités, à cauſe du voiſinage de Saint Pierre, où elles ſe célèbrent. Les jardins de Monte-Cavallo, aſſez grands & agréables, ſans approcher de ceux de Verſailles, plaiſent, ſur-tout, par la beauté des eaux. Vous qui aimez les Méchaniques, quand ferez-vous ſonner de la trompette, jouer de l'orgue, imiter le chant du roſſignol, à vos jets-d'eau ?

Parmi la multitude de Palais dont Rome eſt ſemée, on en diſtingue plus de ſoixante, qui paraiſſent plutôt faits pour loger des Princes que des particuliers : tous avec des portiques intérieurs, tous avec pluſieurs cours, tous avec de l'architecture, quelquefois de mauvais goût : mais avec ce défaut, ces grands édifices ont encore l'air Palais : tandis que nos beaux Hôtels de Paris ne ſont que des maiſons. Ajoutez que la façade de ces Palais bâtis ſur la rue, décore bien mieux une Ville, que celle de nos Hôtels entre cour & jardin. Sans avoir été à Rome, on connaît les noms des Palais *Altieri*, *Orſini*, *Barberin*, *Borghèſe*, *Colonne*, *Farnèſe*, &c. ouvrages

vrages des Bramante, de Michel-Ange, des Bernin & autres grands Architectes. Celui de l'Ambaſſadeur de Veniſe, production gothique & crènelée, a l'air d'une citadelle. Un Pape en fit préſent à la République, parce qu'après de vives conteſtations, elle eut la complaiſance d'accepter le Concile de Trente. La France n'a pas jugé à propos de faire la dépenſe d'un Palais pour ſon Ambaſſadeur, comme elle l'a faite, & grandement, pour ſon Académie: elle en loue un, qui ne s'annonce que par les armes de France au-deſſus de la porte.

Le *Campidoglio*, ou le Capitole moderne, mérite une attention particulière. On y monte par une rampe douce, entre deux baluſtrades qui offrent à leur naiſſance deux Sphinx de marbre Egyptien; ces Sphinx, plus anciens que la conquête de l'Egypte par Cambyſe, ont vu la chûte de l'Empire des Perſes, de celui d'Aléxandre, de celui des Ptolomées, de celui des Romains, & le règne de tous les Papes. Il ne leur manque que la parole, pour nous dire de belles choſes, & plus ſûres que les Hiſtoires. Au ſommet de la rampe, deux

coloſſes qui repréſentent Caſtor & Pollux, tenant leurs chevaux par la bride. Tels ils ſe montrèrent, diſait l'ancienne Rome, lorſqu'ils vinrent au ſecours des Romains, dans une bataille contre les Volſques. On y voit auſſi deux trophées, érigés à Marius pour la victoire qu'il remporta ſur les Cimbres, & deux colonnes, dont l'une porte un globe d'airain, où ſont renfermées les cendres de Trajan; l'autre eſt la fameuſe Milliaire, élevée par Auguſte pour marquer le centre de Rome, le commencement & la fin de toutes les voies Romaines.

Ce nouveau Capitole conſiſte en trois grands édifices ſéparés, quoique ſymmétriques, dont Michel-Ange fut le principal Architecte. Dans celui du milieu, réſide le Sénateur de Rome, perſonnage unique; reſte informe d'un Sénat auguſte qui gouvernait le Monde. Les Conſervateurs de la Cité, faibles images des anciens Ediles, occupent les deux autres.

Le Pape, peu de jours après ſon exaltation, va prendre poſſeſſion de Saint-Jean-de-Latran, la premiere Baſilique de Rome, & la mere de toutes

les Egliſes Chrétiennes. Dans cette marche à travers le Capitole, dont on lui préſente les clefs, il ſe montre dans toute ſa grandeur. Il eſt précédé & ſuivi de deux mille hommes à cheval, diſtribués en différens Corps : ſpectacle ſingulier & piquant. Grande variété dans les uniformes militaires : armures brillantes à l'antique & de toutes pièces ; caſques ombragés d'aigrettes & de plumes dans l'eſcadron du Cuiraſſiers. Les Barons Romains, en cheveux naiſſans, en habit noir, en manteau, en bas blancs, le chapeau ſous le bras ; grand nombre de Pages, avec des habits brodés en or & en argent. Les Cardinaux, la haute & baſſe Prélature en habit de cérémonie, & en long manteau qui couvre le corps du cheval. Le Pape monte une mule blanche très-fine, que des eſtafiers mènent par la bride. Les chevaux, par leur fineſſe & par leur beauté, répondent à la ſplendeur de la fête. Cette cavalcade eſt magnifique ſans doute : mais, pour l'admirer, il faut oublier ces marches à jamais mémorables qui ſe faiſaient à ce même Capitole dans les triomphes des Scipions & des Céſars.

En vous parlant de cette multitude de Palais dont Rome eſt décorée, ſi je voulais vous décrire les richeſſes d'un ſeul en tableaux, en ſtatues, en bas-reliefs, en buſtes, en marbre, en albâtre & en vaſes précieux dans l'antique ou le moderne, au lieu d'une lettre, je vous ferais un gros livre. J'en toucherai quelque choſe, ſelon l'occaſion.

Ce que vous me marquez dans votre lettre du 23 Novembre, eſt bien autrement intéreſſant. Le Roi, dites-vous, vient de donner une Déclaration, par laquelle il demande à ſes Cours des mémoires ſur les moyens de rendre la perception & le recouvrement des impoſitions plus utiles à l'État, & moins onéreux au peuple. Il eſt bien plus beau, bien plus grand de répandre l'aiſance dans une Nation, que de l'embellir par des monumens.

Notre Ambaſſadeur eſt enfin arrivé. Il s'eſt déja montré aux Grands de Rome, & il les reçoit chaque jour. Si l'on en croit le bruit public, il ſaura plaire & perſuader. Il faut que je vous communique une idée ſingulière qui me paſſe par la tête. Lorſqu'il arrive à votre ſexe de s'aſſeoir ſur le trône, pourquoi

ces Reines, ces Impératrices, au lieu d'Ambaſſadeurs, n'envoient-elles pas des Ambaſſadrices ? Si vous viviez dans leur pays, je vous dirais : Dépêchez-vous de vous mettre au fait des intérêts des Couronnes, & prenez-moi pour le Secrétaire d'Ambaſſade.

LETTRE XXIII.

De Rome le 28 Décembre 1763.

J'Ai vu votre pere, le mien & celui de tous les Fidèles, officier le jour de Noël à Sainte-Marie-Majeure, dans le grand cérémonial. Sa marche, mêlée de grandeurs ſpirituelles & temporelles, dénote les deux puiſſances. Le cortège eſt pompeux. Une garde nombreuſe à pied & à cheval, troupes mieux entretenues que celles qui ſe battent ; les Princes Éminentiſſimes de l'Egliſe, & les Grands du ſiècle ; toute la Prélature : des caroſſes de repréſentation qui ne finiſſent point ; le ſien ſurpaſſe tous les autres en magnificence. Il arrive. Des

Cardinaux (a) le déshabillent dans la ſacriſtie, pour le revétir des ornemens pontificaux. Douze hommes le portent proceſſionnellement ſur leurs épaules le long de la grande nef, ſur une eſpèce de palanquin, flanqué de deux grandes plumes, & le dépoſent ſur un trône en face de l'Autel. Sa tiare, comme vous le ſavez, eſt ornée de trois couronnes, tandis que les Empereurs n'en ont que deux, & les Rois une ſeule; ces Rois & ces Empereurs lui ont baiſé les pieds. Il eſt difficile d'élever l'Humanité plus haut. Ses ſtations à l'Autel ſont fort courtes. Il n'y paroît qu'à l'*introït* & au moment de la conſécration; car on lui porte la Communion ſur ſon trône; & lorſqu'on lui préſente le calice, il en aſpire quelques gouttes à travers un chalumeau d'or. Le Cardinal aſſiſtant conſomme ce qui reſte.

(a) Le Doyen du Sacré Collége Cavalchini, à qui la France avait donné l'excluſion dans le dernier conclave, en était un. Il ſervait celui qui auroit dû le ſervir.

Il faut un Temple auſſi vaſte que Sainte-Marie-Majeure, pour ces grandes cérémonies. Il y a dans Rome plus de trente Égliſes dédiées à la Vierge. Cette ancienne Baſilique tient le premier rangs à plus d'un titre. On eſt perſuadé, avec Baronius, que l'an 353, un Patrice très-opulent, & le Pape Libere qui ne l'était guères, eurent une viſion commune pour la bâtir; viſion confirmée par une neige miraculeuſe qui tomba le 5 du mois d'Août, & s'accumula en ſe moulant en Égliſe. On n'eut plus qu'à ſuivre le plan ſur le terrein même avec les tréſors du Patrice. On y expoſe à la vénération des Fidèles la crêche, le foin, les langes qui reçurent l'Enfant Jéſus à ſa naiſſance.

Au ſortir de cette ſolemnité, j'ai ſuivi une foule de curieux au Palais *Sora*, que le Prince Piombino a prêté aux Jéſuites Portugais. Sera-ce le cas du proverbe, qui prête donne? Ces Peres s'occupent dans ce moment à faire des crêches. On y voit non-ſeulement tous les attribus de la Nativité, mais encore des optiques, le cours de Marſeille, les Tuileries & autres belles perſpectives: mélange où il faut louer l'intention.

J'allais vous parler de quelques autres crêches ; car il s'en fait beaucoup dans ce tems de Noël : mais vous n'avez pas encore assez de dévotion pour lire une longue lettre sur le ton de celle-ci. Viendra peut-être un jour, où ce ton sera le plus agréable pour vous. Mais souvenez-vous alors de conserver vos vertus. Adieu.

LETTRE XXIV.

De Rome le 4 Janvier 1764.

DANS mes dernieres lettres je vous ai entretenue, curieuſe Aſpaſie, de l'Architecture moderne. Regardez derriere vous. Remontez aux ſiècles créateurs, pour trouver les modèles. La barbarie du Bas-Empire, cette nuit des Arts, s'épaiſſiſſant de plus en plus, avait fait diſparaître juſqu'au nom des ordes de l'Architecture antique. C'eſt ce qui reſte en Italie, & principalement à Rome, qui a reſſuſcité les grandes idées au tems de Léon.

Sans les débris précieux du Temple de Jupiter tonnant, du Temple de la paix, de celui d'Antonin & de Fauſtine; ſans cette multitude de colonnes dont les Baſiliques Romaines ſe ſont enrichies, & tant d'autres monumens que le Bramante, que Michel-Ange, que Raphaël, que le Bernin ont étudiés; & que tant d'Artiſtes viennent étudier encore, l'Europe n'aurait pas ces beaux édifices qui étonnent le monde. Paris

n'aurait point de Louvre ; Londres point de Saint-Paul ; Rome point de Saint-Pierre.

Il y eut dans l'ancienne Rome deux Théâtres fameux. Celui que Pompée fit conſtruire, après avoir terminé la guerre contre Mithridate. Auguſte créa l'autre, & il l'appella le Théâtre de Marcellus, fils de ſa ſœur Octavie, pour faire paſſer à la poſtérité ce nom chéri. Il paraît que ce jeune homme, ſi le deſtin l'eût permis, ſe ſerait bien chargé de s'immortaliſer lui-même.

Si quà fata aſpera rumpas,
Tu Marcellus eris.

Revenons à ces deux Théâtres dont le premier a été dévoré par le tems. Les grands morceaux du ſecond, qui ſont encore de bout, ſont l'admiration de tous les connaiſſeurs. L'un & l'autre contenait trente à quarante mille ſpectateurs. Si, dans ces tems de magnificence, on avait propoſé au peuple Romain de payer pour aſſiſter aux ſpectacles, tous les Ordres ſe ſeraient moqués & de Pompée & d'Auguſte. On ne voit aucuns veſtiges du Théâtre ou Térence recevait tant d'applaudiſſemens, ni de

la maiſon de Scipion qui l'avoiſinait : mais lorſqu'on eſt ſur le terrein, on ſe rappelle avec émotion la belle amitié qui liait le vainqueur de Carthage & le Poëte.

L'ancienne Rome ſe vantait, avec raiſon, de ſes bains publics appellés *Thermes*, d'un mot Grec qui ſignifie chaleur.... Ils étaient ouverts tous les jours aux deux sèxes. Une infinité de petites chambres voûtées les rendaient fort commodes. Il y avait tels bains où trois à quatre mille perſonnes pouvaient ſe baigner ſans ſe voir. Les Empereurs n'épargnaient rien pour leur conſtruction & leur décoration. L'architecture s'y déployait en grand, comme dans tous les édifices publics. Les vaſtes ruines des Thermes de Titus & de Caracalla ont encore un air de grandeur. Une ſalle des Thermes de Dioclétien ſubſiſte en ſon entier. Les mêmes murs, les mêmes colonnes portent juſqu'aux nues une voûte qui ſemble vouloir braver tous les ſiècles. C'eſt à préſent l'Égliſe des Chartreux.

Ce n'eſt pas le ſeul monument que le tems n'ait pas rongé. Le *forum Romanum* renfermait dans ſa vaſte enceinte,

entre le Capitole & le Mont-Palatin, des Écoles pour la Jeuneſſe, des Baſiliques, des Cours de juſtice, des Temples, des Palais, des Trophées. Titus, Septime-Sévere, Conſtantin y reſpirent encore ſous des arcs de triomphe bien conſervés. On eſt fâché d'y voir d'autres monumens à demi enterrés, tels que le fameux Temple de la Paix, élevé par Veſpaſien, le plus grand de tous les Temples connus alors. Il n'en coûterait pas beaucoup pour découvrir ces tréſors d'Architecture ; mais tous les Papes ne ſont pas des Léon X, & des Sixte-Quint.

Le Panthéon, dans un autre quartier de Rome, fixe encore plus les regards. Cette Rotonde fut bâtie par le Conſul Agrippa, ſous le règne d'Auguſte, & dédiée à tous les Dieux. Vénus y était parée d'une perle qui valait, diſent les Hiſtoriens, deux-cent-cinquante mille écus d'or. C'était le pendant de celle que Cléopâtre fit boire à Antoine. Ce Temple, couvert dans l'origine de lames d'argent, n'a qu'une porte de bronze doré, point de fenêtres ; le jour entre par une ſeule ouverture au-deſſus de la coupole, & tout eſt éclairé. Qua-

rante-huit colonnes de marbre d'écorent l'intérieur. Seize autres à l'extérieur, d'une ſeule pièce de granit, forment, par leur hauteur & leurs proportions, un portique majeſtueux. On a dépouillé ce Temple de tous ſes ornemens en bronze, de tous les ſimulacres des Dieux, pour en faire une Égliſe chrétiennne. Mais heureuſement le corps de l'édifice ſe montre tel qu'il était. Raphaël y a trouvé un tombeau digne de lui. On lit ſur ſa tête, qui en a été tirée pluſieurs années après ſa mort, ce diſtique du Cardinal Bembo :

Hic ille eſt Raphael, timuit, quo ſoſpite, vinci
Rerum magna parens; quo moriente, mori.

De tous les édifices de l'ancienne Rome, le plus étonnant par la grandeur des maſſes, par l'emploi de tous les ordres d'architecture, par la nobleſſe des portiques, par la multitude des gradins, par l'enſemble, la vaſte capacité & la hauteur du tout, fut l'Amphithéâtre de Veſpaſien, qu'on appelle le Coliſée. Ce Prince, qui par ſon économie, ſon avarice, ſi l'on veut, ſe mettait en état de faire de grandes dépenſes, ſans fouler le peuple, employa trente mille

eſclaves Juifs, après la conquête de la Judée, à cette conſtruction. On y faiſait combattre des bêtes féroces par milliers. L'eau y entrait à volonté pour des Naumachies. Cent mille ſpectateurs y étaient aſſis, à couverts du ſoleil & de la pluie, au moyen des voiles de ſoie, qu'on tendoit au faîte de l'édifice. On y entrait, on en ſortait, ſans courir aucun riſque. Des avenues de tous côtés, des dégagemens, des vomitoires ſagemens diſtribués, prévenaient tous les accidens. Juſques-là tout était bien; car il eſt juſte d'amuſer le peuple, qui ſoutient tout par ſes travaux & ſes contributions : mais des gladiateurs, des eſclaves, des hommes enfin s'y égorgeaient, pour divertir une Capitale qui ſe vantait de donner des mœurs, auſſibien que des loix au monde. Eſt-il donc de la deſtinée de l'homme de mêler toujours le mal au bien ?

Que reſte-t-il de cet immenſe édifice ? environ une moitié. Ce n'eſt pas le tems qui a détruit l'autre. C'eſt l'ignorance meurtriere des barbares qui ont tant de fois ſaccagé Rome. C'eſt encore plus l'épargne ſordide de certains Seigneurs de Rome moderne, qui en ont

arraché les pierres pour ſe bâtir des Palais. Mais la moitié qui ſubſiſte dans ſon antique majeſté, fait des reproches aux deſtructeurs.

En parcourant ces auguſtes ruines, on reçoit des impreſſions de toutes les ſortes. Au Coliſée on voit, ou l'on croit voir ce monde de ſpectateurs, qui par lui même formait un ſi grand ſpectacle; le Souverain de Rome & de la terre, la Famille Impériale, le Sénat, l'Ordre Equeſtre, les Préteurs, les Tribuns, les Édiles, tous les Magiſtrats & le peuple. On applaudit avec eux à ce qui ſe paſſe dans l'Arène.

Au forum Romanum, on s'arrête au figuier ruminal qui couvrit la naiſſance de Romulus & Rémus. Non loin de-là on marche ſur le terrein où furent enlevées les Sabines. On entend dans la voie ſacrée les ſermens qui cimentèrent l'alliance entre Romulus & Tatius. Sur le pont Sublicius on admire Horatius Coclès, qui ſeul arrête une armée: le ruſtique arc de triomphe encore ſubſiſtant, qui fut ſa récompenſe, enfanta plus d'un héros.

Revient-on au Capitole: Manlius qui le défendit, Manlius qui en fut précipité;

les Gracques, Caton, les deux Brutus, Cicéron, Pompée, Céſar, Antoine, tous vous parlent; vous êtes ſur le théâtre où ils agiſſaient. Va-t-on reconnaître les jardins de Mécène: on y entend Virgile, Ovide, Horace, s'entretenant avec Auguſte & Julie. L'ame s'épanouit avec cette bonne compagnie; ſoit dit, ſans encenſer tous les crimes qui ont porté ſur le trône le plus heureux des tyrans. Près de ces jardins on voit les reſtes d'une tour fameuſe: puiſſent-ils s'anéantir! c'eſt du haut de cette tour que l'incendiaire Néron, en habit de théâtre, chantait l'embraſement de Troye, & celui de Rome qu'il venait d'ordonner.

On cherche en vain ſur le Mont-Palatin quelques veſtiges du Palais des Céſars, ce Palais qu'Auguſte avait commencé, que Tibère continua, que Caligula, Néron, Domitien & d'autres Empereurs embellirent de toutes les richeſſes de la nature & des arts. Il eſt abſolument enſéveli ſous les jardins Farnèſe. Si quelqu'un nous diſait qu'un jour on cherchera les ruines du Louvre & de Verſailles, lui croirait-on la tête bien ſaine?

Un Chrétien, peu touché de toute cette antiquité payenne, préfere-t-il les monumens de ſa Religion : il s'arrête au berceau de l'Enfant Jéſus, à tous les inſtrumens de ſa Paſſion, à la *Scala-Santa*, eſcalier de marbre blanc, qu'il monta & deſcendit pluſieurs fois dans le Palais de Pilate; & qu'aujourdhui les Fidèles, à l'excluſion du ſexe, montent à genoux. Il s'arrête à la Chaire de Saint Pierre, aux chaînes dont il fut lié à Jéruſalem & à Rome, & qui ſe ſont tellement incorporées, qu'on ne peut plus les déſunir; & à tant d'autres reliques du plus grand prix, qu'on vénère en différentes Égliſes. Il nourrit ſa foi ſur la place où Simon le Magicien, luttant de miracles avec Saint Pierre, & ne pouvant ſoutenir ſon vol impie, ſe caſſa la tête en préſence de Néron & de toute ſa Cour. Il mêle ſes larmes au ſang de tant de Martyrs, qui coula dans la *Via Scelerata*. Enfin il s'édifie des Temples payens changés en Égliſes, & purifiés de l'idôlatrie. Ainſi vous voyez que, quelqu'eſprit qu'on apporte à Rome, on a de quoi ſe ſatisfaire.

Mais je ne voudrais pas qu'en voulant purifier certains monumens, on eût fait

un mélange bizarre du ſacré & du profane. Dans la premiere Égliſe de Rome, j'apperçois une ſtatue de bronze. J'approche : c'eſt Jupiter Olympien, métamorphoſé en Saint Pierre ; & quoiqu'on lui ait mis une main en bénédiction, l'antique idolâtrie ſaute aux yeux.

Sur ce fameux obéliſque dont je vous ai parlé, au centre de la belle colonnade du Bernin, on lit, d'un côté, qu'il eſt dédié à Auguſte ; & de l'autre, qu'il eſt conſacré à Jeſus-Chriſt.

Quel rapport peut avoir la figure de Saint Paul à la cîme de la colonne Antonine, avec Antonin & les victoires de Marc-Aurele que le monument & l'inſcription préſentent.

De même, quand je lis ſur la baſe de la colonne Trajane le triomphe de Trajan dans la guerre Dacique ; quand tous les bas-reliefs dont elle eſt chargée me peignent cette expédition, certainement je ne m'attends pas à voir Saint Pierre au-deſſus. J'y cherche Trajan, qui tenait dans ſes mains un ſceptre & le globe du monde où étaient enfermées ſes cendres. Sixte V, qui releva ces trois monumens, avait certainement du goût : mais en ceci, il était trop Pape.

Benoît XIV, d'immortelle mémoire, à mieux penſé. Après avoir déterré la colonne qui fut deſtinée à éterniſer l'apothéoſe d'Antonin le pieux, c'était ſon projet de la relever telle qu'elle était. On lit, ſur le piédeſtal déjà en place, au Monte-Citorio, les mêmes inſcriptions que l'ancienne Rome y grava, ſans aucun mélange. Le tems ne lui permit pas d'achever. La colonne, encore couchée, attend la main d'un ſucceſſeur.

Le même Pontife, en arrêtant ſes regards ſur le Coliſée, craignait de nouvelles deſtructions. Pour les prévenir, il plaça des Oratoires à la circonférence de l'Arène. Ces Oratoires, où des Pénitens vont ſe flageller à certains jours, ont pris tant de faveur, que, pour ne pas les laiſſer écraſer, on ſoutiendra vraiſemblablement la maſſe antique.

S'il eſt vrai que l'Empereur Auguſte, effrayé des coups de foudre redoublés ſur le Temple de Jupiter Capitolin, envoya conſulter l'Oracle de Delphes, pour en ſavoir la cauſe; s'il eſt vrai que l'Oracle répondit qu'un enfant Hébreu, fils de Dieu, qui venait de naître, le forçait au ſilence, & le renvoyait dans les enfers; s'il eſt vrai qu'en conſé-

quence Auguſte éleva dans ce Temple même un Autel avec cette dédicace :

Ara primogeniti Dei.
Autel du premier né de Dieu.

pourquoi n'avoir pas conſervé & l'Autel & le Temple, comme un monument bien précieux pour la Religion chrétienne ? Les Cordeliers de l'Obſervance, qui en ont fait une Égliſe, ſous le nom d'*Ara-Cœli*, pouvaient fort bien s'établir ailleurs.

Le mauſolée d'Auguſte, dont on ne conſerve que la mémoire, était d'une grande magnificence ; mais celui d'Adrien, qui lui faiſait face ſur le bord du Tibre, le ſurpaſſait. Sur une baſe carrée d'une vaſte ſurface, s'élevaient en pyramide arrondie trois ordres d'architecture, le tout de marbre de Paros, chaque ordre orné de ſtatues d'hommes & de chevaux. Ce monument qu'on appelle encore *Mole-Adriana*, à cauſe de ſa maſſe prodigieuſe, eſt à préſent une citadelle ; c'eſt le Château Saint-Ange. Si vous êtes envieuſe de ſavoir l'origine de ce nouveau nom, tout Rome vous dira que, ſous le Pontificat de Gré-

goire le Grand, la Ville étant affligée de la peſte, de la guerre & de la famine, ce Saint Pape, dans une proceſſion générale, vit, au-deſſus du mauſolée, un Ange qui remettait le glaive de la vengeance dans le fourreau. Viſion qui fut conſtatée au public par la ceſſation des calamités. Pour conſerver la mémoire de ce prodige, on ôta l'urne qui renfermait les cendres d'Adrien, pour faire place au bon Ange. Cette urne de bronze, qui a la forme d'une pomme de pin, ſe voit dans les jardins du Vatican.

Du Vatican au Château Saint-Ange, diſtance conſidérable, Alexandre VI pratiqua une galerie couverte, pour s'y refugier, ſans être vu, en cas d'accident. C'eſt ce que fit Clément VII; mais Charles-Quint l'y retint priſonnier. Le Pontife aſſurément ne s'attendait pas à gémir dans une priſon, où lui-même, par le deſpotiſme de la Tiare, avait enfermé tant de perſonnages qui lui étaient ſuſpects. Ce Château a une garniſon de cinq cents hommes, avec du canon.

Le Pont qui y mène a auſſi changé de nom. Du Pont *Elien*, prénom d'Adrien, il eſt devenu le Pont Saint-Ange.

L'architecture en eſt belle : on y reconnaît le génie du Bernin. Point de Pont plus orné ni plus ſaint : outre les ſtatues de Saint Pierre & de Saint Paul qui préſident à l'entrée, dix Anges d'un beau marbre blanc, qui ſe font face, y tiennent les inſtrumens de la Paſſion.

Je comptais, Aſpaſie, ne vous faire qu'une lettre, & vous avez un cours d'Architecture : il y a du tems que je n'ai rien reçu de vous : ſecouez votre pareſſe. Adieu.

LETTRE XXV.

De Rome le 22 Janvier 1764.

JE me plaignais à tort de votre pareſſe, je viens de vous lire. Oui, je me ſouviens fort bien de vous avoir promis à la ſuite des monumens d'Architecture, les chefs-d'œuvres de Sculpture & de Peinture dont la renommée parle tant. Je connais votre eſprit de ſuite, ſi rare dans votre ſexe : détachez-vous-en pour le moment. Suivez-moi dans mes écarts, ſur les mœurs & les uſages, ſans y chercher de l'ordre, mais ſelon que mes courſes journalieres me les préſentent.

Le carnaval commence. Les ſpectacles viennent de s'ouvrir ; car ici, hors le tems du carnaval, il n'eſt pas permis de s'amuſer du Théâtre ; c'eſt ce qui fait qu'on s'y jette à corps perdu ; le peuple, comme la bonne compagnie. L'Italien eſt fort ſobre de ſon naturel. Le Cocher, le Crocheteur, aiment mieux porter leur argent au Thâtre, qu'au cabaret. Il y a trois ſepectacles toujours pleins, quelque vaſtes que ſoient les ſalles.

Vous ſentiriez-vous aſſez de courage pour eſſuyer cinq heures d'Opéra ? En France, nous y allons pour entendre & ſuivre la Pièce ; ici, c'eſt pour la converſation, ou pour ſe viſiter de loge en loge : on n'écoute, on ne s'extaſie qu'à l'Ariette. Il eſt vrai qu'on ne perd guères à la Pſalmodie du récitatif ; mais les beaux vers de Métaſtaſe ſont auſſi perdus. Quand laiſſerons-nous, à ſon exmple, les amours ſi uſés des Dieux & des Déeſſes, pour prendre nos ſujets dans l'Hiſtoire ? Je vous ai dit qu'on n'écoutait que l'Ariette. Je me trompe ; on prête auſſi toute ſon attention aux Récitatifs obligés, plus touchans que les Ariettes, qui vont rarement au cœur.

L'Opéra *Buffa*, ou Comique, eſt au moins auſſi couru & mieux écouté que l'autre. On dirait que l'homme, en général, aime mieux rire que de ſe livrer à des ſentimens profonds. Les Italiens bailleraient, ſi dans leurs Opéra-comiques on leur donnait des Traités de Morale.

Il y a un troiſième Théâtre abandonné aux farceurs. Il fut conſtruit en dix-ſept jours ; en voici l'occaſion. L'Ambaſſadeur de Vienne avait deux loges

loges dans les ſpectacles ; celui de France en prétendit autant : grande querelle, qui aurait pu armer, enſanglanter l'Europe, & qui intrigua beaucoup la Cour de Rome. Elle ſe tira de ce mauvais pas avec les *Mezzo-termini*. Tous les ſpectacles ceſſerent ; le deuil fut général : mais le nouveau Théâtre, qui parut tout-à-coup comme un amuſement ſans conſéquence, ramena le plaiſir, en attendant que les deux Puiſſances vinſſent à ſe concilier.

Ce n'eſt pas cette fois ſeulement que les ſpectacles ont cauſé ici des embarras fort ſérieux : le cas vient encore d'arriver. Notre Ambaſſadeur a une loge très-diſtinguée au grand Opéra ; il a voulu la voir avant que d'y figurer : il demande la clef ; on lui dit qu'elle eſt chez le Gouverneur de Rome : il envoie la chercher ; le Gouverneur répond qu'il faut s'adreſſer au Général des armes, & le Général renvoie à ſon tour au Gouverneur : ce balotage ne finit point. Au fond, cela tenait à la morgue du Gouverneur, qui prétendait que l'Ambaſſadeur devait aller la lui demander en perſonne. Dans le tems que la Cour de Rome diſpoſait des

couronnes, armait ou pacifiait le Monde Chrétien, elle ne voyait que de grands intérêts ; à préſent elle ſe fait valoir comme elle peut. L'Ambaſſadeur n'aurai point attaché d'importance à ce petit objet, ſans la réflexion que les petites entrepriſes de la Cour de Rome ont ſouvent frayé le chemin aux grandes. Voulez-vous ſavoir comment à fini le débat ? Encore par un *Mezzo-termini*. Ce n'eſt pas le Gouverneur qui a livré la clef ; c'eſt le Cardinal Miniſtre, par un coup d'autorité, ſans faire règle. Pendant qu'on était aux priſes, nous étions ſur les épines, nous autres Voyageurs Français. L'Ambaſſadeur menaçait de quitter Rome, en nous entraînant avec lui. Qu'avions-nous à faire dans les querelles des Grands ?

C'eſt à Rome, comme dans le reſte de l'Italie, qu'on ſe laiſſe enchanter par ces hommes qui ne ſont plus hommes. La ſévérité papale ne permet pas au ſexe d'amuſer le public au Théâtre, par les talens & les graces que la nature lui a donnés : mais elle laiſſe outrager la nature, en la mutilant, pour créer des voix qui ſont contre nature. L'excluſion des femmes, dans l'action théâ-

trale, produit un autre inconvénient pour la Comédie : on y voit des Lucindes, des Dorines, avec un pied d'une aune, des bras nerveux & les traces de la barbe.

Avec cette ſévérité, Rome n'a pourtant pas excommunié ceux qui lui donnent du plaiſir : ce qui eſt ſûrement blâmable au Théâtre, c'eſt l'indécence & l'impiété. Les Comédies de Rome ne ſont pas toujours à couvert de ce double reproche. J'en ai vu une où Polichinelle ſe fait Juif ; le chant, les prieres, les cérémonies de cette Religion émanée de Dieu, ſont tournés en ridicule. Un Rabin, le couteau de la circonciſion à la main, donne de grandes frayeurs à Polichinelle, & fait demander aux jeunes filles : Que va lui faire ce Rabin ? Rire d'une Religion dont la nôtre eſt la fille, n'eſt-ce pas ſe moquer de ſa mere ?

Que direz-vous de l'heure des ſpectacles ? Ils commencent à dix heures du ſoir, lorſque toute occupation ceſſe : cela favoriſe le peuple, & jette un grand mouvement dans les rues ; mais il y règne une obſcurité profonde, car la Ville n'eſt point éclairée : on a quel-

qu'obligation aux âmes dévotes qui font brûler des cierges devant des Madones. La lanterne ſourde eſt aſſez d'uſage: mais comme il y a des gens à bonne fortune, qui ne veulent pas être connus, on vous crie ſouvent, *volti la lanterna*; que la lumiere ſe cache: complaiſance qu'on vous rendra dans l'occaſion.

Celui qui voudrait juger de l'opulence de Rome par le nombre des équipages, prendrait une fauſſe meſure: tel qui ne peut pas donner un poulet à ſon ami, a un carroſſe & des domeſtiques qui le rongent. Ces domeſtiques ſont ſouvent mal vétus, & loués pour quelques jours, ou quelques heures ſeulement; mais ils coûtent enfin. Quant à la livrée, elle n'eſt que trop honnête pour les étrangers. Etes-vous allé faire votre cour à une Excellence, à une Eminence; vous êtes ſûr d'avoir le lendemain la viſite de leur *famille*: c'eſt ainſi que ſe nomme la foule qui les ſert. Or, pour rendre à cette famille honnêteté pour honnêteté, dans la perſonne du *Décan*, du Doyen qui la repréſente, vous la contentez avec quelques *pauls*, monnoie du pays. Au reſte, ne trouvez-vous pas que cette dénomination de

famille, au lieu de celle de laquais, de valets, dont nous nous ſervons, a quelque choſe de plus humain. Elle ſuppoſe que les Maîtres regardent leurs ſerviteurs comme leurs enfans. Maudit ſoit le premier tyran qui oſa faire des eſclaves, & les nommer tels ! C'eſt en ce point, preſque le ſeul, que je trouve Rome moderne ſupérieure à Rome ancienne.

J'oubliais de vous dire que les ſpectacles, les converſations, les promenades, les fêtes, n'amuſent pas les gens frivoles par les habits, du moins dans la claſſe des hommes. Non-ſeulement tout ce qui tient à la Hiérarchie eccléſiaſtique, depuis le Pape juſqu'au Bedeau; mais encore tous les Curiaux, Procureurs, Avocats, Juges; mais encore les Médecins & quantité d'Étrangers, par économie, ou pour trouver des entrées plus faciles dans les maiſons, prennent l'habit eccléſiaſtique. Cette confuſion d'états, ſous un même habit, donne ſouvent des ſcènes aſſez plaiſantes, que le Public embellit encore.

Rome eſt bien déchue de la population qu'elle eut autrefois. Sans donner dans l'exagération de plu-

ſieurs Écrivains qui ont attribué à l'ancienne Rome ſept à huit millions d'habitans, il paraît certain que, vers la fin de la République, elle en comptait au moins deux millions : ſon enceinte actuelle eſt encore auſſi grande que celle de Paris ; mais elle n'a plus ſes Fauxbourgs, qui étaient prodigieuſement étendus. Quoiqu'il en ſoit de ſon ancienne population, elle ne nourrit aujourd'hui que cent ſoixante mille ames : on laboure entre ſes murs. Virgile reſſuſcité dirait-il encore :

Verùm, hæc tantùm alias inter caput extulit urbes
Quantùm lenta ſolent inter viburna cupreſſi !

Le cyprès s'eſt changé en bruyere. D'où peut venir cette énorme dépopulation ? Le Phyſique n'a pas changé ; penſez au moral. Ce n'eſt pas dans le mariage, mais dans le célibat eccléſiaſtique, qu'on fait ici ſa fortune, qu'on parvient aux places, aux dignités ; ce n'eſt pas même dans le mariage qu'on trouve une vie douce & commode ; c'eſt dans des Monaſtères : n'y eût-il que cette raiſon, elle ſuffirait peut-être. Ce qui ſoutient Rome & la ſoutiendra dans ſa population actuelle, malgré la ſtérilité de tant de

Moines & de Religieuſes, de tant d'Eccléſiaſtiques & de Caſtrati, c'eſt l'abord des Étrangers de toute Nation, qui viennent s'y établir, attirés par la douceur du Gouvernement.

En vous parlant des mœurs & des uſages de Rome, j'aurais des choſes aſſez plaiſantes à vous dire : mais je ne ſuis pas d'aſſez bonne humeur, pour vous les bien rendre à ce moment. On vient de me faire un honneur auquel je ne m'attendais pas, & que j'aurais certainement refuſé, ſi j'avais prévu ce qui eſt arrivé. Le Cuſtode, ou le Secrétaire de l'Académie des Arcades, eſt venu m'y offrir une place : j'ai repréſenté ma non-réſidence, & encore plus mon inutilité dans une Société littéraire dont à peine je balbutiais la langue. On a eu la bonté de trouver mes raiſons mauvaiſes. Vient le jour de ma réception. Après quelques ſonnets d'uſage à la louange du Récipiendaire, & une foule d'autres, ſur différens ſujets, on lit un Poëme où l'Angleterre victorieuſe voit la France dépouillée & humiliée à ſes pieds. L'amour de la Patrie ſe ſouleve au fond de mon cœur : M'avez-vous donc fait aſſeoir parmi vous, dis-je aux Aca-

démiciens qui m'environnaient, pour entendre injurier ma Nation? J'en porterai mes plaintes à notre Ambaſſadeur. Je lis la crainte ſur leurs viſages, on marque du regret. On s'excuſe ſur ce que l'Académie n'a point prévu cette lecture, & encore ſur ce que la ſéance préſente était toute deſtinée à recevoir des Anglais. Effectivement j'étais le ſeul Français en réception: je me payai de ces excuſes bonnes ou mauvaiſes, dans la crainte d'engager une affaire trop ſérieuſe ſur l'imprudence d'un jeune Poëte.

La ſéance finit aſſez gaiement. Un Prêtre & une Prêtreſſe d'Appollon s'avancèrent au milieu du ſanctuaire des Muſes. On leur donna un ſujet: *Hercule entre le plaiſir & la vertu.* L'enthouſiaſme les ſaiſit. Les vers qu'ils chantèrent au ſon de la harpe, durant trois quarts-d'heure, n'étaient pas auſſi bons que ceux du Taſſe; mais ils l'étaient trop, pour être faits ſur le champ. Voilà ce qu'on appelle *improviſer.* Je ne ſais ſi nos têtes Françaiſes pourraient ſe monter ſur ce ton.

L'Académie dont je vous entretiens fut fondée en 1690, par quatorze Savans, ſous les auſpices de la Reine Chriſtine de Suède, & ſous le titres des

Arcades, devant être toute compoſée de Bergers & de Bergeres, jadis ſi célèbres en Arcadie. Elle tient ſes ſéances dans un bois, dans une prairie, dans un jardin. Née dans l'ancienne Capitale du Monde, mere de toutes les Académies de l'Italie, elle ſerait encore plus illuſtre, ſi elle mettait un peu plus de diſcernement dans le choix de ſes Bergers. Qu'elle ſoit facile pour les Grands, les Princes, les Souverains, il faut bien lui pardonner : mais pour les ſimples Bergers, c'eſt autre choſe. Que n'ai-je un peu du talent de Virgile ! Le Berger qui vous écrit, vous chanterait dans une belle églogue. Comment vont vos progrès dans la langue du Taſſe ? Vous recevrez, par une occaſion ſûre, la traduction Italienne de la *Nobleſſe Commerçante*, que vous m'avez demandée. Celle des *Bagatelles Morales* ne m'eſt pas encore tombée ſous la main. Un *Abbate Marcheſe* a entrepris *Sobieski*. Il m'en a communiqué les premieres feuilles, dont j'ai été fort content pour le ſens. Quant à la pureté & aux tours de la langue, je m'en rapporterai à ceux qui la parlent & l'écrivent bien.

LETTRE XXVI.

De Rome le 20 Janvier 1764.

JE viens de me proſterner aux pieds du Pape, en me ſouvenant que des Rois & des Empereurs en ont fait autant. Celui qui a dit, qu'en lui baiſant les pieds il falloit lui lier les mains, parloit pour des tems où les Papes lançaient la foudre ſur des têtes couronnées & ſur les peuples. Nous étions pluſieurs Français à cette adoration, ſous la conduite de notre Ambaſſadeur. Le Pape était aſſis au fond d'une grande ſalle, avec un air d'occupation, une table, une écritoire, & des papiers devant lui. On entre en fléchiſſant un genou. Au milieu de la ſalle, autre génuflexion. Comme nous n'étions pas bien ſtylés au cérémonial, l'un de nous eſt tombé ſur ſon nez; &, quoique Français, nous n'avons pas ri. On arrive, & on ſe jette à deux genoux aux pieds de Sa Sainteté. Je pourrais, ſi je le voulais, vous envoyer la mule

que j'ai baisée, quand le Pape l'aura quittée. Il ne m'en coûterait qu'un louis. Ce petit commerce entre dans les profits d'un Prélat Valet-de-Chambre.

Les femmes n'ont pas le même avantage que les hommes. L'entrée du sacré Palais, qu'elles profanèrent dans des tems moins décens, leur est interdite. C'est pourquoi, si elles veulent vénérer le Pape, ce ne peut être que dans des audiences particulieres, ménagées au-dehors.

Je ne sais d'où viennent ces expressions triviales : *Je me suis amusé comme un Pape : j'ai ri comme un Pape.* Alexandre VI, & quelques autres, riaient peut-être : mais aujourd'hui, excédé de congrégations, de fonctions Ecclésiastiques, & d'audiences publiques, un Pape veut-il respirer, l'étiquette l'enchaîne. Toujours seul, même à table, *per la dignità*; toujours sur l'autel, pour ainsi dire : privé de toutes les douceurs de la société, je le plains beaucoup, à moins qu'en qualité de Prince temporel, il ne se repaisse du plus grand des plaisirs, celui de faire des heureux sur la terre; en quoi il réussirait encore plus sûrement que d'en faire dans le ciel.

Le Pontife règnant, dont la dévotion eſt exemplaire, paraît s'être plus occupé du dernier objet que du premier. Rome eſt menacée, actuellement, de la famine. On ſe diſpute le pain. Le Boulanger n'en étale qu'en petite quantité, ou il ferme ſa boutique. Les gens de la campagne viennent aſſiéger les portes des Palais, pour en avoir. Les greniers d'abondance ſont preſque épuiſés. Pour ménager ce qui reſte, la police a diminué, *incognito*, le poids de la pagnote, ſans diminuer le prix. Le public s'en eſt bientôt apperçu. Les *Birbes*, c'eſt-à-dire, la populace de Rome, n'eſt pas auſſi patiente qu'en d'autres pays. Il a fallu rétablir le poids. Il n'y a qu'un cri contre la Chambre de l'*Annone*. Cette Chambre a dans ſon adminiſtration tout le commerce & la traite des grains. C'eſt à elle ſeule que les propriétaires & les cultivateurs peuvent vendre leurs blés; c'eſt elle qui y met le prix. C'eſt dans ſes greniers ſeulement que les Boulangers peuvent ſe fournir: moyens infaillibles pour dégoûter le Laboureur, ruiner la culture & amener des diſettes. On a déja tenu pluſieurs Congrégations pour remédier

au mal. Aucun des remèdes propoſés n'a fait eſpérer une prompte guériſon. Le Pape, verſant des larmes paternelles ſur l'affliction de ſes enfans, a dit ces paroles édifiantes : *Pregheremo il dio, faremo proceſſioni.* La proceſſion s'eſt faite. Il eſt rare de voir marcher le Pape. Il marchait avec tous les Cardinaux. Cette proceſſion a occaſionné un petit évènement qui a un peu compromis la Nation Françaiſe. Il y avait un cordon de troupes dans le parvis de Saint Pierre, pour contenir la foule. De jeunes gens de notre Académie des Arts, bien perſuadés que rien ne doit arrêter des Français, ont entrepris de forcer le cordon. Ils ont été maltraités & empriſonnés. Notre Ambaſſadeur les a réclamés, pour en faire juſtice lui-même. On a conteſté; on a différé : mais la fermeté a fait écouter la réclamation.

Pour revenir à l'objet de la proceſſion, bien des gens penſent & diſent, que ſi on y joignait des commiſſions pour Gênes, ou la Hollande, en tirant du Château Saint-Ange un partie des cinq millions d'écus Romains, que Sixte-Quint, auſſi économe que ma-

gnifique, y a dépoſés pour les tems des grandes néceſſités, on aurait bientôt des vaiſſeaux chargés de blé. C'eſt apparemment le parti qu'on prendra, & dont on n'aurait pas beſoin, ſi le blé était marchand comme le vin. Les Hollandais n'ont point de blé, & ils n'en manquent jamais.

Oubliez Rome, pour quelque tems, auſſi bien que moi. Quoique l'hiver ſoit aſſez doux ici, je vais trouver le printems dans un climat où les anciens Romains le cherchaient, lorſque les richeſſes leur permirent de multiplier leur demeure, pour tromper les ſaiſons. Je pars pour Naples, avec un regret qui ne vous touchera gûères. Il n'y a pas aſſez de ſûreté dans cette route de cent cinquante milles, pour s'y expoſer ſeul. Il faut aller de conſerve, en ſe livrant aux voitures publiques. Je me défais donc du *Belge*. Mais il traînera de la glace pour le peuple Romain: & le Gouverneur de Rome, perſonnage d'un grand ſens, qui fait plus de cas des bons chevaux que des hommes inutiles, m'a promis qu'au bout de ſa carriere, il le ferait empailler, & placer au Capitole. Je me flatte, Madame, d'être toujours placé dans votre ſouvenir.

TETTRE XXVII.

De Naples le 27 Janvier 1764.

JE ſuis encore moulu de l'antique & indeſtructible *via Appia*, qui, dès le tems d'Horace, briſoit bien ſon monde. J'ai ſuivi le conſeil qu'il donnait, de ne pas courir la poſte ſur cette route.

Minùs gravis Appia tardis.

Ce qui la rend ſi rude, c'eſt la taille des pavés en pointes. Ce qui la rend ſi ſolide, c'eſt la dureté des grès, poſés ſur un maſſif de maçonnerie, revétu ſur les flancs de pierres d'échantillon, liées par un fort ciment. Il y a près de deux mille ans qu'elle réſiſte aux voitures & au tems. Les Romains, qui croyaient leur Empire éternel, y ajuſtaient tout ce qu'ils faiſaient. Tout ne pouvait pourtant pas répondre à des vues auſſi étendues. Cette voie Appienne préſente, à droite & à gauche, une continuité de ruines, d'aqueducs, de Temples, de Palais, de tombeaux:

mais enfin, c'eſt encore quelque choſe que ces ruines, qui ſe ſoutiennent juſqu'à ce jour.

Je comptais bien, Aſpaſie, vous écrire de la route : mais pour cela, vous auriez dû me procurer une petite retraite dans les auberges. J'y ai toujours vécu en public, au milieu de la fumée du tabac, de l'odeur de l'ail, des mauvais ſoupers, & des murmures des voyageurs. Voilà ce qui m'arrivait tous les ſoirs, avec un mauvais lit, ou ſans lit, pour me refaire des fatigues de la journée. Les Italiens murmuraient moins que les étrangers ; car ils avaient du moins la vocation d'aimer la chèvre & le macaroni : quel macaroni !

N'êtes-vous pas ſurpriſe qu'une route qui mène de la capitale du Monde Chrétien, à la capitale d'un beau Royaume, ſoit ſi affligeante en tout ſens ? car on y craint encore pour ſa bourſe & ſa vie. Voilà pourquoi des poltrons comme moi s'aſſocient à une caravanne qui part de Rome toutes les ſemaines, avec une eſcorte militaire. Si le Souverain de Rome, & celui de Naples, voulaient, chacun de ſon côté, s'occuper à vivifier le pays ; par la bonté

& la ſûreté des chemins, par l'activité du commerce, ils ſe feraient bénir des étrangers, auſſi bien que des nationaux.

Ne pouvant vous écrire de ma route, je ne retrouve peut-être pas dans ma mémoire tout ce que j'y avais placé. J'ai vu, à quelques milles de Rome, la Villa *Barberini*, ſur les ruines de celle de Pompée. Ces anciens Héros de Rome, en laiſſant leurs maiſons, n'y ont pas laiſſé leurs âmes. De-là, mes yeux ſe ſont tournés ſur Albano, l'ancienne Albe, l'aînée de Rome, & qui perdit ſa ſupériorité par la défaite des Curiaces. Un peu plus loin, *Paleſtrine*, autrefois Préneſte, où était ce Temple de la Fortune, ſi fameux par les ſorts qu'on y allait conſulter. On entre enſuite dans le pays des Volſques, où Coriolan vint chercher des foudres pour écraſer ſa patrie.

Albano.

Paleſtrine.

J'ai apperçu, à ma droite, les marais Pontins, ſi connus par les maladies qu'ils cauſent. Je vous en parlerai peut-être dans une autre lettre.

L'Italie a ceci de particulier, que preſque toutes ſes Villes, toutes ſes campagnes, offrent quelque nourriture à la curioſité du voyageur. A *Vélétri*,

Vélétri.

un Palais, qui, par ſon architecture, ſes ſtatues & ſes antiques, figurerait à Rome même. Cette petite Ville ſe glorifie d'avoir été la patrie d'Auguſte. Le nom de Vélétri a retenti dans toute l'Europe, lorſque, dans la guerre de 1740, Dom Carlos, aujourd'hui Roi d'Eſpagne, courut le plus grand riſque d'y être pris par les Autrichiens. A peine jetterait-on un coup-d'œil ſur

Piperno. *Piperno*, anciennement *Privernum*, ſi l'on ne ſe ſouvenait qu'elle fut le berceau de Camille, Reine des Volſques, & l'une des héroïnes de l'Énéïde. Le Poëte ne lui a donné qu'une faibleſſe qui lui coûta la vie. Dans le feu du combat, ſans faire attention à ſes lauriers & à ſa ſûreté, elle pourſuivait un Prêtre de Cybèle, pour ſe faire une parure de ſes riches vêtemens.

Fœminea prada, & ſpoliorum ardebat amore.

Une fléche lui perça le cœur.

Terracine. *Terracine*, autrefois *Anxur*, n'a rien de remarquable que ſa Cathédrale; reſte preſque entier d'un Temple célèbre de Jupiter. De belles colonnes de marbre en ſoutiennent le portique.

Il n'y a pas juſqu'à la Fable, qui ne vous amuſe dans la route. A la vue du promontoire de *Circello*, ſéjour de l'enchantereſſe Circé, on plaint les compagnons d'Ulyſſe, ou l'on en rit.

Gaëte, ou Gayette, rappelle d'abord la nourrice d'Énée, la ſeule nourrice, peut-être, qui ait donné ſon nom à une Ville. Gaëte.

Tu quoque littoribus noſtris, Æneïa nutrix,
Æternam moriens famam, Caïeta, dediſti.

Cette attention de Virgile à immortaliſer une nourrice, marque la reconnaiſſance de la bonne Antiquité, pour des femmes qui rempliſſaient les devoirs de mère. Gayette eſt la clef du Royaume de Naples. On y voit le tombeau du fameux Charles de Bourbon, tué au ſiège de Rome.

Après Gayette on traverſe le *Gariglian*, qui arroſe un beau pays. On apperçoit de-là les côteaux du fameux vin de Falerne, que Virgile & Horace ont tant loué, & qu'on ne loue plus. Ce qui me fait ſoupçonner que ces deux Poëtes s'entendaient mieux en beaux vers, qu'en bon vin.

Minturne. Plus bas, les ruines de *Minturne* & ſes marais, où Márius, ce payſan d'Arpinum, après tant de victoires, & ſept Conſulats, vint ſe cacher, pour dérober ſa tête à Sylla, qui la demandait. J'ai été bien plus touché ſur le terrein où Cicéron fut ſacrifié à Antoine. Marius n'était que guerrier : Cicéron avait les vertus d'un Citoyen & d'un Conſul.

En entrant dans la Campanie, que les Italiens appellent, à juſte titre, *Campagna Felice*, Annibal m'eſt venu en penſée : je ne ſuis point ſurpris que ſes ſoldats ſe ſoient amollis ſous un climat ſi doux, & qui préſentait des jouiſſances ſi agréables. Tel ſerait le faible de tous les hommes, ſi on les laiſſait dans les bras de la Nature.

Capoue. L'ancienne Capoue, qui, avant le tems d'Annibal, eut l'audace de propoſer au Sénat Romain, de partager le Conſulat & l'Empire avec Rome, ſemble encore, par les débris de ſon Amphithéâtre & de ſes Temples, reprocher ſa deſtruction aux Vandales. Quantité de ces précieux débris ont été tranſportés, pour orner la nouvelle Capoue, ſituée à deux milles de l'ancienne.

Je n'étais pas preſſé d'arriver à Naples. La vue d'une ſi belle campagne, reverdiſſante au mois de Janvier, & déja chargée de productions, m'occupait ſi agréablement, chemin faiſant, que je me ſuis trouvé, ſans y penſer, à la porte de cette grande Ville. La foule étonnante qui s'eſt préſentée à moi, dans une grande rue alignée, m'a fait croire qu'il y avait quelque fête publique. Point du tout: c'eſt l'hiſtoire de tous les jours & de toutes les heures. Paris, dans ſes quartiers les plus fréquentés, en montre à peine autant. Mais le peuple de Paris ſe pare du travail, de l'induſtrie & de l'aiſance. Celui-ci porte les livrées de la pareſſe, de l'indigence & de la malpropreté.

Naples n'a point de commerce actif. Elle reçoit, & n'exporte rien. Elle ne va pas même chercher les choſes dont elle a beſoin; les draps, les étoffes de goût, le fer, le cuivre, &c. J'ai vu dans ſon port des vaiſſeaux Hollandais, Anglais, Danois, Suédois; point de Français. Je voudrais trouver notre Marine par-tout, bien perſuadé que, dans le ſyſtême actuel de politique,

de-là dépend notre ſupériorité dans l'Europe.

Naples.

Les Grecs, qui jettèrent les fondemens de Naples, qu'ils nommèrent *Parthenope*, ſe connaiſſaient en ſituation. Un Golfe large de douze milles, & long de trente, forme une rade magnifique; une eſpèce de taſſe, que les Anciens ont tant vantée, ſous le nom de *cratet*. Un môle donne au port toute la ſûreté, & la tranquillité que les navigateurs peuvent ſouhaiter Des collines fécondes bordent le Golfe. Des montagnes mettent la Ville à couvert du vent du Nord. La douceur de l'air qui règne dans toute la *Campagna Felice*, ſe fait encore plus ſentir ici. C'eſt la patrie des zéphyrs. Ciel! que ne nous donnez-vous en France, pour nos plus beaux printems, les hivers de Naples. Aſpaſie, vous cueilleriez la violette en Janvier, vous vous pareriez de l'œillet, vous verriez des petits-pois ſur votre table, de la verdure ſous vos pieds, & des fleurs aux arbres.

Ce peuple compte trop ſur la bonté de la terre qu'il habite. Il en tirerait

bien au-delà de ſa ſubſiſtance, s'il voulait ſe donner un peu plus de peine. Auſſi, arrive-t-il une faible récolte, auſſi-tôt la diſette ſe fait ſentir, avec des ſignes inquiétans de ſédition. Voilà ce que je vois au moment que je vous écris. Vous allez dire que la famine me ſuit. Cela eſt d'autant plus ſingulier, pour le Royaume de Naples, que la Sicile, l'une de ſes Provinces, était autrefois le grenier des Romains. Elle n'eſt plus qu'un déſert. Il y a une pratique ici, fort commune en Italie, qui paraît d'abord fort chrétienne, mais qui entretient la fainéantiſe : ce ſont des aumônes abondantes. Un pauvre, vigoureux, eſt aſſuré de manger ſept à huit ſoupes par jours, à la porte des Couvens, ſans rien faire. C'eſt au Gouvernement ſeul à faire l'aumône de la grande manière, qui eſt de procurer du travail, & d'y obliger, dans des atteliers de force, le mendiant qui refuſe. Les denrées ſeraient peut-être à plus haut prix ; mais il y aurait plus de mouvement, plus d'induſtrie, plus de vie, plus d'argent. J'ignore les revenus du Roi de Naples : mais je connais ſa Marine ; deux frégates, quatre galères

& cinq ſchébeiqs : ce qui ſignifie que ſa Marine marchande, école & nourrice de la Marine guerrière, eſt nulle. On ſait que Naples a eu, en certains tems, trente vaiſſeaux de guerre ; elle ne les avait plus, lorſque, dans la guerre de 1733, un Commodore Anglais, avec une petite eſcadre, eut l'audace de ne donner que deux heures, montre ſur table, à Dom Carlos, aujourd'hui Roi d'Eſpagne, pour ſigner la neutralité, ou périr ſous la bombe : moment d'autant plus affreux, que la terre tremblait par les convulſions du Véſuve.

Pourquoi me recommandez-vous, dans toutes vos lettres, d'apprécier les hommes ? Il me ſerait bien plus commode de vous écrire les ſtatues, les tableaux, les édifices anciens & modernes que je vois. Ces objets ſont plus aiſés à ſaiſir, & plus circonſcrits. Je vous en promets par un autre Courier.

LETTRE

LETTRE XXVIII.

De Naples le 22 Février 1764.

J'Ai commencé mes courſes Napolitaines par les dehors de la Place. Je ſerai toujours maître des dedans. J'ai vu, dans un voyage de trois jours, des antiquités ſans nombre. Le chemin qui y mène, eſt lui-même un monument remarquable : il s'étend ſous terre, à travers une montagne, l'eſpace d'un mille ; ſa largeur eſt de 30 à 40 pieds, la voûte eſt élevée de 100, ne recevant qu'un faible crépuſcule par quelques ouvertures au ſommet : ſi bien qu'on le prendrait pour l'avenue du Royaume des Ombres. Qui eſt-ce qui l'a percé, & en quel tems ? Les Hiſtoriens ne ſont pas d'accord. Jean Villani prétend que ce fut Virgile, d'un coup de baguette magique, & le peuple de Naples répète cette ſottiſe. Il fallait vivre au quatorzième ſiècle, pour écrire ainſi. Quoi qu'il en ſoit, on auroit pu s'épargner beaucoup de peine & de frais, en traçant le chemin ſur la montagne, qui n'eſt

Le Pauſylippe.

pas fort élevée, & qu'il était facile d'adoucir. On appelle ce chemin très-ancien la grotte du Pauſilyppe.

Le tombeau de Virgile eſt à côté. Il mourut à Brindes, dans la Calabre; & ſon corps fut apporté à Naples, où il avait paſſé bien des hivers. Ce tombeau eſt enfermé dans une vigne, devant laquelle on paſſerait cent fois, ſans ſe douter de ce tréſor. Une Ville lettrée l'aurait annoncée par quelqu'avenue. Mais Naples eſt encore bien barbare. On y a gravé des vers modernes fort plats, en place de ceux-ci que Virgile avait fait en mourant, & qui étaient ſi bons.

Mantua me genuit, Calabri rapuêre, tenet nunc Parthenope. Cecini paſcua, rura, Duces.

Un autre tombeau, celui de Sannazar, eſt dans une Egliſe ſur le bord de la mer, au pied du Pauſilyppe. Le Poëte eſt couronné de lauriers entre Apollon & Minerve. Mais j'ai été fort ſurpris de lire les noms de David & de Judith au-deſſus de ces deux ſtatues. On a cru par-là remédier à la profanation.

Quand on a paſſé le Pauſylippe, on s'arrête à la *grotte du chien*, curioſité naturelle : une vapeur qui s'éleve du

fond à la hauteur d'environ un pied, eſt mortelle pour tous les animaux. Le chien qui nous ſervit d'expérience, fut ſans mouvement après quelques minutes; & il expirait, ſi on ne l'eût rendu promptement à l'air pur: un flambeau & des allumettes s'y éteignirent; ce qui paraît indiquer que la vapeur n'eſt pas ſulphureuſe, comme bien des gens l'ont cru, mais compoſée de parties viſqueuſes & gluantes, qui empêchent l'action de l'air ſi néceſſaire à la vie des animaux, & de la flamme.

La Solfatara, autrement la ſoufrière, eſt vraiſemblablement le reſte d'un Volcan qui s'eſt conſumé lui-même. Il n'en reſte que la baſe, dont le diamétre eſt fort grand. Le ſoufre y fermente toujours, & s'échappe par des ſoupiraux avec bruit. On peut y en ouvrir à volonté, comme on le fait pour en recueillir; on y recueille auſſi du cinabre & de l'alun. La Solfatara.

Arrivé à Pouzzole, le premier objet qui m'a frappé, c'eſt l'Égliſe du Dôme, Temple anciennement conſacré à Antinoüs par l'Empereur Adrien. Il a fallu bien des bénédictions pour le purifierde cette infâme dédicace. Il y a Pouzzole.

ſur la place un piédeſtal qui repréſente les treize Villes d'Aſie, qui furent renverſées la premiere année de l'Ère chrétienne, par un tremblement de terre; & que l'Empereur Tibère fit relever. C'eſt par reconnaiſſance, que ces Villes lui élevèrent une ſtatue, dont il ne reſte que le piédeſtal. Ce fut à Pouzzole que Sylla, après avoir abdiqué le pouvoir ſouverain, ſe retira; &, prêt à expirer, ſe ſouvenant encore de ſa Dictature, il fit étrangler le premier Magiſtrat de la Ville, qui avait oſé lui déſobéir : tant ſont inexorables les hommes accoutumés au pouvoir.

Près de la maiſon qu'il habitait, eſt le Temple de Sérapis, conſervé en grande partie. Il eſt de ceux que les Anciens appellaient *Delubrum*. Il était élevé ſur une eſpèce de ſocle de forme ronde, ſoutenu par des colonnes corinthiennes, & environné d'une colonnade de marbre. On voit encore les anneaux de bronze, auxquels on attachait les victimes pour les ſacrifier, & des vaſes de marbre blanc, qui ſervaient à l'eau luſtrale.

Le môle de Pouzzole, qui réſiſte aux fureurs de la Mer, dès la naiſſance de

l'Empire Romain, verra encore long-tems les flots ſe briſer contre ſa force : graces à la pouzzolane, ciment précieux, qui donne aux édifices une ſolidité inaltérable. Cette matiere, compoſée de parties métalliques, & de petits cryſtaux âpres au toucher, ſe trouve dans des mines abondantes. On la mêle avec de la chaux de marbre, ou de coquillages. L'eau l'affermit, au lieu de la diſſoudre. Les maiſons de Naples ſont toutes terminées en plate-forme, ſans toît. La pouzzolane empêche que la pluie ne pénétre. Je ne ſais pas pourquoi des vaiſſeaux Marſeillois qui porteraient nos productions à Naples, ne ſe leſteraient pas de pouzzolane : richeſſe acceſſoire qui n'empêcherait point les chargemens du commerce.

C'eſt dans ces climats, c'eſt ſur les bords de cette Mer que les Romains venaient bâtir des maiſons de campagne, pour y paſſer d'agréables hivers. Scipion l'Africain en avait une à Linternum, aujourd'hui *Torre di Patria*. La fortereſſe de Baoli eſt bâtie ſur les ruines de celle qui appartenait à Marius. Lucullus ſe plaiſait à Miſène, où l'on démêle encore les reſtes de ſes beaux

jardins ; Cicéron à Baïes, où il a composé ses questions Académiques. Cette Ville, fameuse par ses eaux Thermales, s'étendait, en amphithéâtre, jusqu'au sommet des montagnes ; on en apperçoit encore toute la forme. Les Césars y avaient un Palais dont les débris subsistent. La Julie d'Auguste y fut élevée. Lorsque Néron y venait par mer, il faisait placer, sur les bords, des tavernes de plaisir. On y était reçu & traité par des courtisanes. C'est dans ce Palais que le barbare invita sa mère à un festin de réconciliation. Il l'accabla effectivement de caresses, & la conduisit, après le repas, jusqu'à la galere qui devait s'entrouvrir pour l'engloutir. Elle échappa, mais pour aller périr plus cruellement à Baoli, par les ordres du monstre. En jetant les yeux sur son tombeau, je me suis rappellé ce vers de Racine :

Moi fille, femme, sœur & mère de vos Maîtres.

C'est assez la coutume des Voyageurs d'écrire leur nom sur les objets qu'ils visitent. J'ai lu celui de la Margrave de Bareith, sur ce tombeau d'Agripine. Cette Princesse éclairée était digne de

voyager. Tout près de-là eſt un autre tombeau ; celui d'Hortenſius, le rival, en éloquence, de Cicéron.

J'avais mon Virgile à la main ; & je ſuivais Enée dans ſon abord en Italie. Là je conſiderais l'endroit où il perdit Palinure, cet excellent Pilote, & le cap qui porte ſon nom.

—— Gaudes cognomine terræ.

Plus loin le Mont Miſène, où le héros Troyen fit une autre perte.

Miſenum Æoliden, quo non præſtantior alter
Ære ciere viros, Martemque accendere cantu.

Enterré ſur cette montagne, ce fils d'Ecole, ce Dieu de la trompette guerriere, lui a laiſſé ſon nom.

——Æternumque tenet per ſæcula nomen.

Dans l'emplacement où ſont aujourd'hui les cabanes qui compoſent la Miſène moderne, était la belle maiſon de campagne de Lucullus, où l'Empereur Tibère fut étouffé par ordre de Caligula ſon neveu & ſon ſucceſſeur. C'eſt à Miſène que Pline l'ancien commandait la flotte Romaine, lorſque l'érup-

tion du Véſuve enſevelit Hurculanum ; dont je vous parlerai dans une autre Lettre.

J'avançais avec la flotte d'Enée, qui cherchait à prendre terre.

Et tandem Euboïcis Cumarum allabitur oris.

Cumes, par la grandeur de ſes ruines & de ſon enceinte, donne à conjecturer qu'elle était peuplée de trois cent mille âmes au moins. Fameuſe & libre longtems par la ſageſſe de ſes Loix, aſſervie enſuite par un tyran, elle fut remiſe en liberté par la main d'une femme. Cette héroïne ne voulut d'autre récompenſe, que l'honneur de porter ſur ſon dos le cadavre ſanglant du tyran dans toutes les rues de la Ville, au milieu des acclamations qu'on prodiguait à la libératrice de la Patrie. C'eſt dans cette Ville que Tarquin le ſuperbe, chaſſé de Rome, ſe retira, & mourut ſans couronne. C'eſt cette fidelle alliée des Romains qui leur ouvrit ſes portes, après la funeſte journée de Cannes, pour les aider à ſauver Rome. C'eſt à Cumes auſſi où Pétrone ſe fit ouvrir les veines, après y avoir écrit ſa fameuſe ſatyre.

Vous imaginez bien que j'ai voulu

voir l'antre de la Sybille. On y deſcend en ſe courbant; &, après avoir fait cent pas, on ſe met ſur le dos des colporteurs du pays, & on paſſe par une voûte très-étroite dans trois petites grottes, qu'on appelle les cabinets de la Sybille. Si j'avais pu trouver le *rameau d'or*, je ſerais deſcendu aux enfers, pour vous en rapporter des nouvelles. Contentez-vous de la deſcription que Virgile en a faite.

Il faut, qu'il ſoit arrivé de grands changemens dans le terrein que j'ai parcouru de Pouzzole à Cumes. Le Lac Lucrin, autrefois ſi célèbre par la qualité de ſes huitres, a diſparu, pour faire place à une montagne qui s'éleva ſubitement en 1538: des tonnerres ſouterrains, des tremblemens de terre, des tourbillons de feux accompagnaient cet enfantement, qui fit reculer la Mer. Cette montagne porte le nom de *Monte-nuovo*.

L'Averne, vers le tems de Virgile, devait être un amas d'eaux noirâtres, croupiſſantes & empeſtées, juſqu'à faire mourir les oiſeaux qui le traverſaient, pour autoriſer le Poëte à y placer l'embouchure des enfers:

Spelunca alta fuit, vaſtoque immanis hiatu;
Scrupea, tuta lacu nigro, nemorumque tenebris,
Quam ſuper haud ulla poterant impunè volantes
Tendere iter pennis.....

L'Averne aujourd'hui eſt un beau Lac, peuplé de bons poiſſons, & d'oiſeaux aquatiques. Sur ſa rive eſt un ancien Temple, aſſez bien conſervé, où Annibal vint faire un ſacrifice, avant que d'entreprendre les ſiéges de Cumes & de Pouzzole, qui lui réuſſirent mal; & moi, plus tranquille ſans doute que n'était le héros de Carthage, j'y ai fait un bon dîner & en bonne compagnie, des gens de goût, des *intendenti*, comme diſent les Italiens.

Quant à l'Achéron, c'eſt encore ce marais puant que Virgile appelle *tenebroſa palus.*

L'Elyſée était ſans doute un lieu délicieux, une ſuite de jardins agréables, de boſquets enchantés, ſéjour des Ombres heureuſes.

Devênere locos latos & amana vireta
Fortunatorum nemorum, ſedeſque beatas.

Ce n'eſt plus qu'un terrein inculte,

au-delà de l'Achéron, & ſans agrément. On y voit quantité de tombeaux, dont aucun n'arrête les regards. A propos de tombeaux, on a retrouvé ici le ſecret des lampes inextinguibles, que les Anciens plaçaient dans les leurs. En reprenant le chemin de Naples, j'ai conſideré plus attentivement toute la côte du Pauſylippe. La mer qui la beigne, l'olivier, l'oranger, le pin, le palmier, la vigne qui s'attache aux arbres, tout cela forme un ſpectacle d'agrémens & de richeſſes. Je vous entretiendrai de Portici, lorſque je l'aurai vu. Ce ſera demain.

LETTRE XXIX.

De Naples le 6 Février 1764.

MON voyage de Portici a été retardé d'un jour, par l'honneur que j'ai eu d'être préſenté au Roi des deux Siciles, & de lui offrir pour hommage l'Hiſtoire de *Sobieski* (conſeil qu'on m'avait donné) comme une choſe qui pourrait lui être agréable. C'était à ſon dîner. On le ſert à genoux. Que doit penſer un Prince de quatorze ans, en ſe voyant ſervi comme on ſert Dieu? Si cette étiquette eſt néceſſaire pour la grandeur des Rois, ne faudrait-il pas, du moins, leur donner le tems d'apprendre qu'ils ſont des hommes, & à reſſembler à Dieu par la bienfaiſance, avant que de parvenir aux honneurs divins? Auſſi, du haut de ſa gloire, il n'a pas daigné répondre un ſeul mot à l'hommage d'un ſimple mortel. Le Duc de Calabre, ſon frere aîné, qui aurait dû porter la Couronne, végète inviſible au fond du Palais; ſage diſpoſition du Roi d'Eſpagne, leur pere.

Je voudrais, Aſpaſie, vous ouvrir l'intérieur du Palais, où l'on me dit qu'on voit des chef-d'œuvres de Peinture : mais, pour pénétrer dans ce ſanctuaire, il faut non-ſeulement que le Roi n'y ſoit pas ; mais encore qu'il ſoit abſent de la Ville. Il faut auſſi paſſer par les ordres de deux ou trois grands Officiers de la Maiſon. Aurais-je eu autant de plaiſir que de peine ?

Portici s'ouvre plus aiſément. C'eſt le Verſailles des Rois de Naples : charmante, mais dangereuſe ſituation ſur le bord de la Mer, près du Véſuve. Cette nouvelle Ville s'eſt élevée ſur les ruines d'Herculanum, que le Volcan enterra à la profondeur de ſoixante pieds. Ce fut le dernier Duc d'Elbeuf, que vous avez vu réſider à Paris, qui découvrit les premiers veſtiges d'Herculanum, en creuſant un puits dans ſa maiſon de Portici, en 1736. Portici.

On déterra d'abord deux Temples & quelques maiſons, puis un *forum* & un théâtre ; ce théâtre, où tant de malheureux s'amuſaient, à la veille de périr. On n'a pas pouſſé les fouilles dans toute l'étendue de cette Ville ſouterraine, parce qu'il aurait fallu culbuter la nou-

velle qui eſt aſſiſe deſſus ; & même, de tous les édifices qu'on avait déterrés, en tout ou en partie, on n'a laiſſé que le théâtre à découvert.

Tous les objets de curioſité qu'on a tirés de ces ruines : inſtrumens de ſacrifice, de bains, de cuiſine, de table, de chirurgie ; balances, lampes, chandeliers, flacons de cryſtal, vin cryſtallyſé, pain réduit en charbon, ſans avoir perdu ſa forme ; anneaux, boucles d'oreilles, cadrans ſolaires, moſaïques, tableaux ; tout cela compoſe le cabinet de Portici.

En conſidérant les tableaux, *Théſée vainqueur du Minotaure, un Satyre embraſſant une Nymphe, Apollon & les Muſes avec leurs attributs, le Centaure Chiron aſſis ſur ſa croupe, qui donne des leçons de lyre à Achille*, &c. on conjecture que, ſi les anciens on ſurpaſſé les modernes dans la ſculpture, ils ne les ont pas égalés dans la peinture. Parmi les ſtatues qu'on a tirées de ces ruines, on diſtingue celle du Conſul Nonius-Balbus, ſtatue équeſtre d'un grand mérite.

Un autre genre de richeſſe qu'on y a trouvé, c'eſt un grand nombre de manuſcrits, en rouleaux de parchemin, écrits d'un ſeul côté, noircis, criblés

& uſés. Il a fallu beaucoup d'art & de tems pour en déchiffrer quelques-uns. Il y a déjà bien des années que la plus grande partie de ces rouleaux précieux a paſſé en Eſpagne avec le Roi règnant, & rien n'en revient. Les ſavans Eſpagnols ſont bien longs à faire leur charge. Il eſt fort vraiſemblable que ceux d'Italie s'en ſeraient mieux tirés. Quel eſt l'homme de Lettres qui ne donnerait pas tout le cabinet de Portici, pour recouvrer ce qui manque à Tite-Live, à Tacite, à Diodore?

J'étais en trop beau chemin de ruines, pour ne pas courir à celles de Pompeïa, autre Ville engloutie, à quelques milles plus loin, par la même éruption du Véſuve. En y allant, on lit une inſcription effrayante pour les habitans du voiſinage. Pompeïa.

POSTERI, POSTERI, VESTRA RES AGITUR, &c.

Suit une énumération des ravages les plus marqués du Volcan, & un conſeil de fuir, ſans attendre ce qui arrivera.

MORA NULLA, FUGE.

Mais c'eſt en vain qu'on avertit les hommes. Horace le diſait :

. . . . . *Audax omnia perpeti ,*
Gens humana ruit per vetitum nefas.

Liſbonne ſe rebâtit ſur les mêmes gouffres qu'elle a vu s'ouvrir ſous ſes pas. Parmi les fleuves de matière brûlante que le Véſuve a vomie, & qu'on appelle *lave* , le plus grand eſt parvenu juſqu'à la Mer. Il y a des maiſons toutes neuves à côté.

Long-tems avant cette éruption , au rapport de Diodore, qui écrivait ſous le règne d'Auguſte , cette montagne avait jeté des flâmes ; & on y remarquait encore des traces de ſon ancien embrâſement ; ce qui donnait à la contrée le nom de Champs Phlégréens.

Arrivé aux ruines de Pompeïa , j'ai trouvé des Excavateurs qui pouſſent les fouilles & les découvertes. Cette Ville n'a pas été enſevelie à une auſſi grande profondeur qu'Herculanum. Cinq à ſix pieds de lave ſeulement au-deſſus d'elle. On a découvert une rue aſſez large , & alignée , avec deux trotoirs : à ſa naiſſance , une place décorée de

trois ſtatues de marbre, qui ſont actuellement à Portici; quelques chambres parquetées de moſaïques & tapiſſées de freſques. A l'ouverture de la terre, on a d'abord douté ſi c'était Pompeïa qu'on découvrait; mais lorſque la porte de la Ville s'eſt montrée avec l'inſcription qui en déſigne le nom, il n'y a plus eu de doute. L'amphithéâtre, à un mille de la Ville, a été découvert en partie, & recouvert par ordre du Roi. L'ouvrage marche lentement, car les ouvriers ſont en petit nombre; & c'eſt peut-être un ſujet d'éloge pour le Gouvernement. Avant que de décorer un État, il faut penſer à le faire vivre. J'oubliais de vous dire, que la porte de Pompeïa eſt flanquée de deux petites, comme la porte Saint-Martin de Paris. Ne préferez-vous pas la grande manière de la porte Saint-Denys? Deux autres Villes, *Réſina* & *Stabbia*, eurent le même ſort que Pompéïa & Herculanum. On les retrouvera peut-être ſans les chercher.

Je vous ai dit un mot du Véſuve. Vous n'en ſerez pas quitte à ſi bon marché; &, quoique vous ayez lu ſur ce chapitre cent relations plus inſtructives

que tout ce que je vous dirai, n'oubliez pas que les Voyageurs ont la rage de parler. Heureux le Lecteur, lorſqu'ils ne mentent pas. Le Volcan n'a pas voulu ſe fâcher. Je le guette depuis que je ſuis ici; & le calme où il ſe montre, me paraît fort inſipide. Je ne voudrais pas qu'il s'armât de ſes foudres; mais enfin quelques légères exploſions, quelques ruiſſeaux de feu qui ne nuiraient à perſonne. Sa forme très-rapide eſt en pain de ſucre. Voulez-vous ſavoir comment on y monte? Deux hommes marchaient devant moi, ceints d'une courroie à laquelle je m'attachais des deux mains. Avec ce ſecours je ſuis parvenu à la bouche, qui jetait une fumée fort épaiſſe. Je me flattais qu'un coup de vent la pouſſant toute d'un côté, me laiſſerait voir l'intérieur du gouffre; dont le diamétre, à la bouche, eſt de trois ou quatre cents toiſes. Je l'ai tourné pour ſaiſir le coup de vent que je cherchais: vaine attente. Je n'ai pu découvrir que cinq à ſix pieds de profondeur dans la circonférence. Ce que je voyais était parſemé de blanc, de rouge, de jaune & d'azur: débris de métaux fondus qui étaient

fort brillans, par la réflexion des rayons du ſoleil qui portaient deſſus. Le ſoufre s'exhalait avec bruit par beaucoup de petites bouches, autour de la grande. Les ſemelles de mes ſouliers s'échauffaient ; ce qui m'obligeait à me tenir tantôt ſur un pied, tantôt ſur l'autre. Mes guides, qui ne s'amuſaient pas autant que moi, murmuraient, comme s'ils avaient appréhendé quelqu'éruption ſubite. Ce n'eſt point cette crainte qui m'a fait quitter la partie : mais je ne pouvais pas coucher-là.

Ce qui a formé la croupe de la montagne, c'eſt le fraiſi que la bouche a vomi ; & ſans ce fraiſi qui roule ſous les pieds ; & les aſſure en s'amoncelant par derrière, elle ſerait inabordable. Je me ſuis déſabuſé ſur la lave, en la voyant. Je m'étais figuré des rivières ſolides de métal fondu & refroidi, à-peu-près comme les maſſes de fer que l'on coule dans nos fourneaux. Point du tout : cette lave reſſemble à une terre fraîchement labourée, en groſſes mottes détachées, les unes ſur les autres. L'explication qu'Addiſſon en donne paraît très-probable. Ces groſſes maſſes, dit-il, comme jetées enſemble

par hazard, ſont reſtées roides, non liquéfiées, & flottantes dans la matière fondue, comme de gros glaçons dans une rivière; &, à meſure que le feu & le bouillonnement diminuaient, elles ſe ſont ajuſtées enſemble, autant que leur figure irrégulière le permettait; ce qui était la matière fondue étant au fond & hors de la vue.

Lorſque Spartacus vint au pied du Véſuve, pour armer les eſclaves contre le ſénat Romain, je me figure qu'il fit entrer le Volcan, pour quelque choſe, dans ſa harangue militaire. Les foudres qui en ſortaient étaient l'image de celles qu'il forgeait.

La ſituation de Naples entre le Véſuve & la Solfatara, dont j'ai parlé, paraît d'autant plus dangereuſe, qu'il y a vraiſemblablement une communication intérieure de l'un à l'autre; car quand le Véſuve brûle, la Solfatara jette des flâmes; & lorſqu'il ceſſe, la Solfatara ceſſe auſſi. Cette communication ſuppoſe que la Ville eſt aſſiſe ſur un terrein creux & rempli de minéraux brûlans. Sous le Pontificat de Pie II, toutes ſes Égliſes & ſes Palais furent renverſés, & plus de trente mille perſonnes tuées.

Au reſte, ſi le Véſuve a ſes dangers, il a auſſi ſon utilité. Le vin qu'il produit, & que les Italiens appellent *Lacryma-Chriſti* (car ils mettent de la dévotion à tout) eſt un des meilleurs de l'Italie ; & Naples ſe pave très-ſolidement de la lave qu'il rejette. Elle fait auſſi des ouvrages d'agrément de cette matière, qui ſouffre le poli.

Une autre curioſité me tourmente. Elle eſt du nombre de celles dont la plupart des voyageurs ſe détachent, à cauſe des riſques que l'on court. Il s'agit de l'Iſle Caprée, que Tibère a rendue ſi fameuſe. Cela eſt bien attirant. Mais cette Iſle eſt à trente milles de Naples; ce ne ſerait rien : mais les barques légères qu'on loue pour cette navigation, ne ſeraient guères en état de ſoutenir le courroux de la Mer : mais, en éloignant même toute idée de naufrage, on pourrait être porté par un coup de vent ſur les côtes de Barbarie ; ou encore, après une heureuſe navigation dans l'Iſle, être embarraſſé pour le retour. Il y a huit jours que je cherche des compagnons pour cette aventure, & je n'en trouve pas. On prend ceci au tragique, comme s'il

était queſtion d'aller par-delà les colonnes d'Hercule. Je ne fermerai ma lettre qu'après le ſuccés, ou le déſeſpoir de cette expédition.

P. S. Chantez ma victoire, Aſpaſie, & celle des compagnons d'Alcide. La navigation a été heureuſe, quoiqu'un peu embarraſſée pour le retour. Nous avions donné deux jours à notre curioſité. La mer était groſſe. Les matelots ne jugeaient pas à propos de s'y expoſer. Quand reviendrait le calme ? Serions-nous arrêtés pour long-tems dans un lieu où nous n'avions plus rien à voir ? Déja mes compagnons me reprochaient cette entrepriſe. Quelques heures d'attente ont terminé nos inquiétudes ; & me voilà en état de vous parler de Caprée.

Cette Iſle a quatre milles de long, d'Orient en Occident, & environ un de large. La partie Occidentale n'eſt qu'un rocher continu. Le côté Orienral, un peu moins élevé, eſt bordé de précipices. Entre ces montagnes s'étend une vallée plantée de vignes, de figuiers, d'orangers, d'amandiers, d'oliviers, de myrthes, avec des champs

de blé : payſage très-agrèable. J'ai preſqu'ambitionné le ſort d'un voyageur Anglais, qui, enchanté du local & du climat, a fini là tous ſes voyages, en s'y établiſſant dans une jolie maiſon. Non loin de l'Iſle, nous découvrions déjà un vaſte & bel amphithéâtre de verdure, & au ſommet la Ville de Caprée, Capitale de l'Iſle. Il y a encore un Bourg, & c'eſt tout.

De toutes les hauteurs on a des perſpectives merveilleuſes : le promontoire de Surentum, Portici, le Véſuve, le Pauſylippe ; tout le circuit de la Baye de Naples, & Naples même. Tibère avait bien choiſi le théâtre de ſes plaiſirs, & dans un bon air, frais en été, chaud en hiver. Il y avait bâti douze Palais, où l'on n'avait rien menagé pour la commodité & l'agrément ; mais c'étaient autant de retraites à la plus infâme débauche. Un vieillard dont les ſens ſont uſés, ſe livre à des bizarreries monſtrueuſes, qui, ſans le ſatisfaire, le couvrent d'opprobres. Auguſte avait connu les délices de Caprée ; mais il en avait joui avec la décence qui convenait à la Majeſté Impériale.

Les Romains, en haine de Tibère, envoyèrent après ſa mort une légion de Pioniers, pour détruire tous les ouvrages dont il avait embelli ſon ſéjour. Il faut ſe contenter de ce qui en reſte; un Temple dédié à Neptune ſur le bord de la Mer, un aqueduc, des bains avec des voûtes fort élevées, des débris de Palais, des chemins tournans bien conſervés, par où la Garde prétorienne y montait; quelques *fornices*, dont vous me diſpenſerez de vous dire l'uſage. Adieu. Portez-vous auſſi bien que moi.

LETTRE

LETTRE XXX.

De Naples le 11 Février.

J'ARRIVE de Cazerte, Maiſon royale à 18 milles de Naples, d'une architecture fort ſimple : mais vous auriez admiré avec moi un aqueduc qui apporte des eaux dans les jardins royaux, & dans la Ville de Cazerte. Cet ouvrage, qui en eſt à trois milles, joint deux montagnes, par trois ponts l'un ſur l'autre : c'eſt-là où Dom Carlos fit paſſer ſon armée, lorſqu'il marchait à la conquête du Royaume de Naples : c'eſt ainſi qu'un monument utile a pris la place d'un arc de triomphe. Cazerte.

Je ne ſais comment j'ai l'eſprit aſſez tranquille, pour vous écrire : il faut ſe battre pour avoir du pain ; mais c'eſt mon valet de place qui va aux coups. Les Soldats ne ſe mêlent point encore de la police. On laiſſe le peuple s'arracher la farine & le pain : cela ne diminue rien de la fureur des ſpectacles ; parce que la bonne compagnie n'a pas encore faim.

C'eſt un beau coup-d'œil, que la ſalle de l'Opéra, ſur-tout lorſque le Roi l'honore de ſa préſence; ce qui arrive tous les Dimanches: uſage louable, qui accoutume ce jeune Prince à vivre avec ſon Peuple. Sa loge, en face du Théâtre, forme un ſallon aſſez grand pour recevoir la Famille royale, & une partie de la Cour: alors toutes les loges, diſtribuées en ſix rangs, ſont éclairées, & l'œil ſe promène, avec étonnement, ſur cinq à ſix mille Spectateurs: l'ouverture & la profondeur du Théâtre ſont d'une grandeur proportionnée à la ſalle: point de machine qu'on ne puiſſe y faire mouvoir ſans embarras: le Spectacle eſt varié, par des marches, des batailles, des triomphes; le tout exécuté en grand: on y mêle même la réalité; car dans les batailles & les triomphes, on emploie les chevaux des écuries du Roi.

La *Didon abandonnée* de Métaſtaſe, eſt la Pièce du jour; on y voit, d'un côté, Énée avec ſes Troyens & ſa flotte; & de l'autre, Iarbe avec ſes Africains & les éléphants. C'eſt la fameuſe *Gabrielli* qui fait le rôle de Didon: il faut que le pieux Énée ait

bien de la dévotion pour réſiſter aux charmes de ſa voix & de ſa figure. Dans une loge, à côté de celle où j'étais, on regardait beaucoup une *Spoſa*, la ſeule perſonne de ſon ſexe qui fût en diamans & en robe de couleur ; car on était en deuil. C'était une jeune vierge, héritiere d'une grande Maiſon, qui, toute couverte des pompes & des vanités du monde, venait leur dire adieu, pour s'enterrer le lendemain dans un Cloître ; j'ai aſſiſté effectivement à ſes obſéques, avec toutes les Grandeurs de Naples : jamais plus jolie muſique ; le *Cafarieli*, qui vous a fait plaiſir à Paris, tâchait d'y ſoutenir ſa gloire. J'ignore ce que vous auriez dit de la décoration ; ce n'était plus une Égliſe, mais une ſalle de bal, où l'on diſait vingt Meſſes, en ſacrifiant la victime, qui avait une belle couronne ſur la tête ; & tandis qu'on la revétait de l'habit religieux, on diſtribuait à l'aſſemblée des ſonnets & des rafraîchiſſemens. Sage Aſpaſie, éleveriez-vous votre fille pour l'enfermer ainſi ; ou pour être une bonne mere de famille, qui ſervirait d'exemple aux autres ?

Si j'avais la fineſſe d'oreille & de

goût, dont la Nature & l'Art vous ont douée, je m'étendrais ici ſur la muſique: tous les voyageurs qui s'y connaiſſent conviennent que, de Turin à Naples, elle va toujours en ſe perfectionnant: Naples en eſt le comble. Ses Écoles, qu'on nomme *Conſervatoires*, fourniſſent toute l'Europe de ſujets; ce qui contribue encore à pouſſer la muſique à ce haut degré, c'eſt qu'elle a ici, plus qu'ailleurs, une occupation continuelle: ce n'eſt pas ſeulement au Théâtre, dans les concerts publics & dans les maiſons, c'eſt encore dans les Égliſes. Toutes les ſolemnités, toutes les Octaves de Fêtes patronales, appellent l'Opéra, avec ſes voix, ſes inſtrumens, ſes décorations, ſes illuminations: les Napolitains vivent plus par les oreilles, que par tout autre ſens.

De tous les beaux Arts, Naples n'a cultivé que la Muſique & la Peinture: c'eſt de l'École de Bologne qu'elle a tiré ſes premiers Maîtres. *Giordano* s'eſt ſignalé par tant de belles productions, qu'on diſait de lui, que ſeul il compoſait une Académie.

En parcourant la Ville pour d'autres objets, je trouve à chaque pas des

monumens funèbres qui tiennent à l'Hiſtoire moderne. Le Château de l'Œuf, fortereſſe ſur un rocher, qui défend Naples du côté de la Mer ; c'eſt-là où Auguſtule, le dernier Empereur reconnu à Rome, & l'Empire Romain, ont fini.

Dans la Cathédrale, le tombeau du malheureux André, Roi de Hongrie, étranglé par les ordres de ſa femme, Jeanne de Naples ; l'épitaphe atteſte le crime : c'eſt ainſi qu'on devrait conſacrer à la poſtérité les crimes, comme les vertus, des Princes.

Au Mont-Olivet, le tombeau de cette même Reine, Jeanne de Naples, que Charles de Duras fit périr du même genre de mort qu'elle avait fait ſubir à ſon mari ; l'épitaphe le dit auſſi.

Dans la Place du Peuple, l'endroit où Charles d'Anjou, frere de Saint Louis, fit couper la tête à Conradin & à Frédéric, les deux derniers rejetons des Maiſons de Suabe & d'Autriche. Charles, qui diſputait le Royaume de Naples au premier, après les avoir faits priſonniers de guerre, conſulta le Pape Clément IV, pour ſavoir ce qu'il en

devait faire ; la réponſe fut écrite en caractères de ſang : cette ſcène tragique eſt peinte à freſque ſur les murs d'une Chapelle, bâtie ſur l'endroit même de l'exécution.

J'ai vu auſſi la Maiſon de *Mazaniello*, & la *Torrione*, fortereſſe où ce Pêcheur jetait, dans la Capitale du Royaume, les fondemens d'une République, & où il fut aſſaſſiné. Il a laiſſé quelques reſtes de ſon eſprit dans les *lazarons*, c'eſt ainſi qu'on appelle à Naples la lie du peuple, & dans la diſette préſente, parmi pluſieurs placards, il y en a un qui dit, *les enfans de Mazaniel demandent du pain* : & moi je demande, pourquoi l'on ne contient pas ce peuple attroupé, par la force militaire ? on me répond que la vue des Soldats l'irriterait bien davantage, & le précipiterait aux derniers excès.

A demain le Spectacle de la *Cocagne*, qui le calmera peut-être. J'aime à voir le Gouvernement occupé de plaire au peuple. Cette Cocagne eſt une faible image des immenſes largeſſes que les Conſuls & les Empereurs faiſaient au peuple Romain. Un Amphithéâtre s'é-

leve en face du Palais du Roi ; on y attache du pain & de la viande, entremêlés de laurier & de différentes fleurs, en forme de décoration ; des animaux vivans, moutons, cochons, veaux, dindons, y figurent auſſi : le tout pour être abandonné au peuple, au ſignal du Roi : on ſe garde bien de faire couler des fontaines de vin ; les vapeurs échaufferaient trop des têtes ſulphureuſes.

Il eſt neuf heures du ſoir ; encore deux lignes, je vous quitte... Mais, qu'entends-je ?... une rumeur extraordinaire dans les rues ; des boutiques, des portes qui ſe ferment bruſquement de toutes parts ; mes voiſins d'Auberges qui mettent les verroux ; des flots de lazarons qui courent, qui ſe coupent, qui jurent : tout cela joint à des bruits ſourds de révolte qui durent depuis huit jours ; les balcons chargés de citoyens qui attendent le dénouement en tremblant. Ayant peu à perdre, je ne ſuis pas celui qui a le plus de peur : je ſaurai dans deux minutes ce qui ſe paſſe.... juſtement, voilà mon valet de place qui m'annonce que le peuple n'a pas voulu attendre le moment du

Prince, pour profiter de ſes dons : il vient de ſe jeter ſur la Cocagne, dont il ne reſte plus rien, & j'apprends que des troupes ſont en mouvement, non pour faire rentrer le peuple dans ſes foyers, mais pour garder le Palais du Roi. Bon ſoir, Aſpaſie ; demain je reprendrai la plume.

P. S. Je n'ai pas dormi tranquille ; & ce que je vois dans les rues, affiche l'inquiétude du Gouvernement. Il a bien fallu venir à la force ; des pelotons de Soldats ſur toutes les places & dans tous les carrefours, des patrouilles à pied & à cheval, quelques lazarons qu'on mène en priſon, pour ſervir d'exemple. Il eſt décidé que la Cocagne ſe renouvellera Dimanche prochain, & chacun fait ſa politique ſur ce qui en arrivera, les uns en noir, les autres en blanc. Ne me félicitez-vous pas d'être en pays de Cocagne ? Je ne voudrais pas que vous y fuſſiez dans ce moment-ci : les âmes honnêtes méritent la douceur de la paix.

LETTRE XXXI.

De Naples le 20 Février 1764.

LA ſeconde Cocagne n'a pas reſſemblé à la premiere; tout s'eſt paſſé fort tranquillement. Il eſt vrai que la place était hériſſée d'armes; mais une choſe m'a ſurpris, l'ordre dans le déſordre. Au ſignal du Roi, les Troupes ſe ſont ouvertes, pour livrer la Cocagne au pillage: ce peuple a tout emporté, ſans ſe rien diſputer; point de coups de couteau, inſtrument dont il joue aiſément; pas même des coups de poing. Il m'a paru que le premier occupant eſt une loi de convention pour eux. La Cour n'a eu qu'un moment d'inquiétude: elle appréhendait que ce peuple, qui ne ſe preſſait pas d'arriver, n'arrivât point du tout: ce dédain des largeſſes de ſon Maître, aurait eu l'air de quelque choſe de plus ſérieux.

Il faut que le génie Napolitain ait bien changé depuis le tems de Stace: il fuyait les procès.

Nulla foro rabies, aut ſtricta jurgia legis ;
Moris jura, viris ſolùm, & ſine faſcibus æquum.

Un Poëte qui voudrait peindre vivement l'antre de la chicane, ſes Miniſtres, ſes Orateurs, ſes Suppôts, ſes cris, ſes ſatellites & ſes victimes, *ferrea jura infanumque forum*, doit voir la *Vicaria*, c'eſt-à-dire, le Palais où l'on rend la juſtice : il y a 12 *Rotes* ou Chambres ; on plaidait : on jugeait dans toutes, au moment que j'y ſuis entré ; les Avocats crient, chantent d'un ton aigu, plus qu'ils ne parlent: ils s'agitent comme des énergumènes ; nulle dignité dans leur déclamation, ni dans leurs geſtes ; on dirait qu'ils ont copié les tons & les manieres du bas peuple dans ſes querelles : j'ai penſé être étouffé dans la grande *Rote* ; même riſque dans pluſieurs autres. La cour du Palais eſt immenſe ; toutes les rues adjacentes regorgeaient auſſi de carroſſes. Vous avez vu le concours du monde & d'équipages à la rentrée de notre Parlement, après de longs exils ; c'eſt ce qui arrive tous les jours à la *Vicaria* : les maiſons & les rues fourmillent de curieux. Ne penſez-vous pas

que plus une Nation ſe corrompt, & tend à ſe déchirer, plus les gens de juſtice ſe multiplient ; tandis que la claſſe des Cultivateurs, & celle des Commerçans, diminuent à proportion.

J'aime mieux les Catacombes, toute triſtes qu'elles ſont, que la *Vicaria*. Celles-ci ſont plus curieuſes que celles de Rome ; elles ſont creuſées dans des carrieres de pierre tendre, à la diſtance de pluſieurs milles, formant différentes rues, avec des voûtes fort élevées : retraites des premiers Chrétiens, avant que Conſtantin leur eût permis de ſe montrer ; vaſtes ſépulchres qui ſervaient encore plus aux vivans qu'aux morts. On voit encore les Autels où l'on ſacrifiait, les Chaires où l'on prêchait, les Fonds ſacrès où l'on baptiſait, les chambres, les foyers, les places des lits & des tables, mêlés avec les tombeaux ; c'eſt-à-dire, que les enfans prenaient leurs repas auprès des cendres de leurs peres, & un épouſe dormait à côté du cadavre de ſon époux ; c'eſt-à-dire que, dans ces cavernes ténébreuſes, le ſoleil ne ſe levait pas pour ces malheureux, & la terre ne leur montrait ni ſes fruits ni ſes fleurs. Si les premiers

Empereurs Romains furent vraiment perſécuteurs des Chrétiens ; en haine du Chriſtianiſme, ces monuments atteſtent les terribles extrémités où l'intolérance religieuſe a toujours plongé la Nature humaine.

Ce n'eſt pas ici le tems de voir, dans la Métropole, le miracle de la liquéfaction du ſang de Saint Janvier ; je croyais ce miracle unique dans ſon eſpèce à Naples : point du tout, il ſe fait auſſi pour Saint Jean-Baptiſte & Saint Étienne : le lait de la Verge ſe liquéfie de même chez les Minimes ; il faut convenir que c'eſt une belle abondance de miracles, à jour nommé.

Je viens de la Chartreuſe, où j'ai admiré des prodiges de magnificence : elle reſſemble plutôt au Palais d'un Roi, par la grandeur des appartemens, par la beauté des corridors & des jardins, qu'à une retraite de Solitaires : les marbres les plus rares y ſont prodigués, & d'un ouvrage fini ; la cuiſine même en eſt décorée : le Palais du Roi ne ſurpaſſe cette magnificence, que par la nobleſſe de ſon architecture, exécutée ſur les deſſins du Chevalier Fontana, Architecte Romain ; ſans ce Palais, on

demanderait ſi Naples a jamais connu l'architecture.

Ses Egliſes, où elle devrait s'étaler, ne ſe font conſidérer que par la beauté des marbres. On a trouvé le ſecret de donner au marbre blanc une teinture fixe de couleur à volonté, qui pénètre toute la maſſe, quelle qu'en ſoit l'épaiſſeur.

Ses fontaines, en grand nombre, ſont toutes décorées de mauvais goût; ſes obéliſques, de la plus mauvaiſe forme, & aſſommés d'ornemens bizarres: le dernier fait eſt un triomphe de barbarie gothique.

Une barbarie, dans un autre genre, c'eſt que Naples conſerve encore le Gouvernement féodal dans toute ſa force, tandis qu'il a été détruit dans le pays qui le lui porta. Ce furent les Normands qui lui firent ce mauvais préſent dans l'onzième ſiècle. Ici tout fourmille de Barons, de Comtes, de Marquis: ce ne ſerait rien; de Princes: il y en a tant, que c'eſt preſque une diſtinction de n'être rien: j'ai beaucoup admiré leurs attelages à ſix chevaux; leurs mulès ſont auſſi du meilleur choix: mais je plains leurs ſerfs.

Ce peuple de ſerfs n'a pourtant qu'une certaine meſure de patience. On trouve dans l'Hiſtoire de Naples plus d'un Mazaniel ; &, ſi l'Inquiſition n'eſt point entrée dans cette Ville (ce qui paraît bien peu naturel dans un État gouverné long-tems par l'Eſpagne, & feudataire du Saint Siége) on en a l'obligation au peuple, que des gens adroits ont toujours ſoulevé contre ce fléau, auquel la Sicile a échappé par le même moyen. Ne trouvez-vous pas que le Pape a un aſſez beau droit de Suzeraineté ſur le Royaume de Naples & de Sicile ? Mais le point le plus ſingulier, c'eſt que le ſeul Roi feudataire du Pape, en eſt, dans le fait, le plus indépendant ; car, en qualité de Légat né du Saint Siége, il juge, punit, excommunie, abſout, exerce la ſuprématie, ſans ceſſer pourtant de reconnaître toujours ſon Seigneur Suzerain, qu'il ſait bien contenir, en lui prenant ſes Villes, lorſqu'il le juge à propos. Néanmoins, la préſentation annuelle de la haquenée au Pape, de la part du Roi des deux Siciles, fait une grande fête à Rome ; elle porte ſur la croupe une groſſe fleur avec ſa

tige & ſes feuilles en argent : dans le calice de cette fleur, eſt enfermée la preſtation de l'hommage-lige.

Je fais mes adieux à Naples, en regrettant ſon climat. Le carnaval de Rome me rappelle : il faut bien voir comment on s'amuſe dans la Cité ſainte. J'acheve mes paquets, pour partir cette nuit..... Mais voilà deux hommes qui m'arrivent, ſans les avoir mandés..... *Que voulez-vous, amis ?*... Vous garder juſqu'aux portes de la Ville ; ſans quoi, vous courrez riſque d'être dévaliſé. *Quoi ! dans la Ville ?* Signor, ſi. Que dites-vous, Aſpaſie, de la police Napolitaine ? Nos filoux de Paris ne ſont pas ſi redoutables.

LETTRE XXXII.

De Rome le 29 Février 1764.

A MON départ de Naples, pour revenir à Rome par la route du Mont-Caſſin, le Ciel, qui ſe couvrait de nuages, m'a donné beaucoup d'inquiétude. On reſterait dans ce mauvais chemin, en tems de pluie : j'en ai été quitte pour la peur.

Mont-Caſſin. J'ai viſité la célèbre Abbaye du Mont-Caſſin, que Saint Benoît fonda en 525, ſur les ruines d'un Temple d'Apollon. La Cellule qu'il habitait, & où il eſt mort, eſt encore en grande vénération. Sa ſtatue tient un livre ouvert, où l'on lit un beau privilège, que *tous les Bénédictins qui meurent au Mont-Caſſin, ſont ſauvés.* Voici un fait encore plus certain ; c'eſt que ces pauvres Évangéliques ſont Seigneurs, & preſque Souverains, de vingt Châteaux, dans une grande étendue de terre que l'on découvre de l'Abbaye même, dont la ſituation eſt fort élevée. L'Abbé régulier & triennal, s'intitule dans les actes,

Patriarche de la ſainte Religion, Abbé des Abbés, Chancelier & Grand-Chapelain de l'Empire Romain, Chef de la Hiérarchie Bénédictine, Chancelier & Collatéral du Royaume de Sicile, Comte & Gouverneur de la Campanie, de la Terre de labour, & de la Province Maritime, Prince de la paix.

En réfléchiſſant un moment ſur l'Hiſtoire de Saint Benoît, on apperçoit qu'un ſeul homme a changé la face du Chriſtianiſme en Occident. Avant lui, il n'y avait que des familles de Citoyens qui ſe ſanctifiaient, le mieux qu'ils pouvaient, dans la vie commune: ſur ſes pas, pour être Saint, on ne voulut plus être homme. Avant lui, il n'y avait que la Hiérarchie Eccléſiaſtique pour gouverner & adminiſtrer le ſpirituel: de ſon Ordre, & d'une foule d'autres qui en ſont ſortis, on a vu naître de nouveaux ouvriers dans la vigne du Seigneur. Les Evêques mêmes, les Patriarches, les Cardinaux, les Papes, ſe tiraient bien plus des Ordres Religieux, que du Corps Eccléſiaſtique. On avu auſſi dans les Villes & les Campagnes, les Couvens des deux ſexes prendre la place des Maiſons de

travail. Mais ce qu'il y a eu de plus ſingulier dans cette révolution, c'eſt que ces Cénobites, qui avaient rompu avec le monde, ont acquis de grandes richeſſes, des Seigneuries, des Titres & des Souverainetés.

En paſſant par Anagni, j'ai jeté un coup-d'œil ſur l'endroit où le Pape Boniface VIII, après avoir proclamé, par une Bulle, que Dieu l'avait établi ſur les Rois & les Royaumes, après avoir mis la France en interdit, fut arrêté par Nogaret, à la tête de quelques Français, & reçut un ſoufflet du brutal Sciarra Colonne. Mais tout ce que je vous dis-là eſt trop ſérieux pour une lettre, & pour votre ſexe: écrivez-moi quelques plaiſanteries, quelques gentilleſſes Pariſiennes. Portez-vous bien.

LETTRE XXXIII.

De Rome le 4 Mars.

JE n'oublie pas, Aſpaſie, que je vous ai promis les articles de Sculpture & de Peinture, auſſi-tôt que je reverrais Rome. N'attendez pas que je vous tienne parole dans cette Lettre, au milieu du bruyant carnaval, qui tourne les têtes dans ces huit derniers jours. Je ne parle pas des Spectacles fermés, qui jouent de leur reſte le plus qu'ils peuvent. Il y a au moins ſept à huit Théâtres qui ne ſuffiſent pas à la foule; on y voit juſqu'à la lie du peuple en bonnets gras. Ces *Facchini* (je le répète) aiment mieux porter leur argent à la Comédie, qu'à la taverne; auſſi, dans ces jours de débauche, ne rencontre-t-on pas un homme ivre.

Les Spectacles dont je veux parler, ſont ceux de la plus grande publicité, ceux qui ſe montrent dans les rues, en y attirant toute la Ville. On donne trois courſes de chevaux barbes, à trois jours différens; ils partent d'une porte

de la Ville, pour courir le long d'une rue : ils ſont au nombre de douze, quelquefois plus ; le premier qui arrive au terme, gagne le prix : comme ils ſont en toute liberté, ſans Cavalier, ils ont des plaques de cuivre doré, armées de pointes en dedans, qui en leur battant les flancs les aiguillonnent, afin qu'ils ne ſe ralentiſſent pas dans la courſe. Le moment le plus intéreſſant pour ceux qui aiment à voir toute l'âme & la rivalité des Courſiers, c'eſt la *Moſſa*, c'eſt-à-dire, l'inſtant où le Barigel paraît pour apporter l'ordre du départ : ces fiers animaux connaiſſent cet Officier, & leur moment d'entrer en lice ; le feu leur ſort des yeux & des naſeaux ; plus en l'air que ſur terre, les Palfreniers ne peuvent plus les contenir ; la corde qui les barre s'abaiſſe ; &, en moins de quatre minutes, le Vainqueur touche au but, où une toile les arrête tous ; ſans quoi, ils ne finiraient que par l'épuiſement. L'eſpace de la courſe eſt d'un mille.

Des Anglais, qui voyaient cette courſe avec moi, mettaient bien au-deſſus celles de Londres, & peut-être ont-ils raiſon. Des chevaux qui courent

dans une grande arène, montés, dirigés & pouſſés par un habile Ecuyer, tirent bien un autre parti de leur force & de leur feu. Ici, un moment avant la courſe, en voyant une rue embarraſſée, régorgeant de peuple & d'équipages, on ne croirait pas la courſe poſſible. Qu'arrive-t-il ? Dès que les Courſiers paraiſſent, la foule eſt obligée de ſe fendre, le mieux & le moins qu'elle peut, en ne laiſſant que la place d'un cheval ; en ſorte que le premier qui enfile la foule, eſt aſſuré de la victoire ; ce qui détruit la concurrence. Elle n'éxiſte qu'au point du départ, ſur la place où les Courſiers, dans un eſpace libre, peuvent ſe gagner de vîteſſe les uns les autres. Un autre inconvénient qui diminue le plaiſir, c'eſt que la rue de la couſe n'étant pas exactement alignée, & faiſant des coudes, les Courſiers paſſent comme un éclair qu'on n'a pas le tems de conſidérer.

Ceux qui aiment le Spectacle des hommes, plus que celui des chevaux, n'ont rien à deſirer. Les chars, les carroſſes ouverts, traînant des Maſques de toutes figures, de toutes couleurs & de tout état ; le peuple auſſi maſqué

à ſa façon ; des amphithéâtres, fenêtres & balcons chargés de curieux : tout cela donne un grand mouvement à la joie publique ; mais, pour corriger, pour ſanctifier les plaiſirs, qui dans ce tems-ci paraiſſent n'avoir plus de frein, il y a des Prieres de quarante heures dans toutes les Egliſes, & on rencontre dans toutes les rues des proceſſions de Pénitens, qui ſe mêlent avec les Maſques.

Votre peuple, à Paris, n'a plus beſoin de ce correctif ; il eſt auſſi ſage, auſſi retiré dans ſes foyers, pendant les jours gras, qu'en plein Carême (*a*). Je la vois approcher ſans regret, la ſainte quarantaine ; elle me donnera le tems de reprendre mon cours de curioſités, & à vous celui de m'écrire ; car, ſoit plaiſirs ou affaires, ſoit de ma part avidité de vous lire, je vous trouve bien pareſſeuſe : ayez la complaiſance de vous corriger. Adieu.

(*a*) Ce qui était vrai, lorſqu'on écrivait cette lettre, ne l'eſt plus ; la joie publique paraît renaître.

LETTRE XXXIV.

De Rome le 18 Mars 1764.

JE remplis enfin mes engagemens. Je vais vous compoſer une galerie de ſtatues : ouvrez bien vos grands yeux, Aſpaſie ; mais je ne me flatte pas de faire paſſer dans votre âme l'admiration que j'ai ſentie.

Lorſque la Grèce, au beau ſiècle de Périclès, ſe ſignalait dans les beaux Arts, & en particulier dans la Sculpture, elle ne prévoyait pas que ces chef-d'œuvres paſſeraient, un jour, chez des Barbares ; car c'eſt ainſi qu'elle appelait les Romains qui avaient été lui demander des Loix & des Dieux. Elle prévoyait encore moins, qu'elle deviendrait, un jour, une de leurs Provinces. Point de Palais à Rome, ou de Maiſon de campagne, qui ne montre quelques unes de ſes précieuſes dépouilles. Je fais un choix bien raccourci, pour ne pas vous accabler ſous le nombre ; & ſoyez sûre que la

moindre des ſtatues dont je ne vous dirai mot, mériterait un éloge.

On voit au Palais Barberin le Narciſſe & le Faune, qu'on vantera toujours.

A la Villa Borghèſe, l'Hermaphrodite ſi connu, couché ſur un lit qui s'enfonce ſous un corps délicat. Le marbre ſemble s'être amolli, pour rendre les chairs & le lit. Près de lui un Gladiateur vigoureux, dont le viſage, les muſcles, l'attitude annoncent un coup de maître.

Quand on entre au Palais Farnèſe, on court à l'Hercule qui porte ſon nom, ouvrage de l'Athénien Glycon. Cette ſtatue, de la plus grande force, eſt auſſi fameuſe que le Héros qu'elle repréſente. Le Taureau Farnèſe porte juſqu'au fond de l'âme la terreur & la pitié. D'un ſeul bloc de marbre ſortent ſept figures; la déplorable Dircé, attachée par ſes cheveux aux cornes de l'animal furieux, ſur la cîme d'un Rocher; deux jeunes hommes brûlans de vengeance, qui s'efforcent de les précipiter; une femme effrayée, ſon enfant; ſon chien, qui regarde ce ſpectacle. Les deux Artiſtes *Appollonius* & *Tauricus*, à qui l'on doit ce terrible groupe, ſe ſont immortaliſés.

Dans

Dans la Villa Farnéſine, ſi agréable d'ailleurs par ſes jardins, ſes boſquets, ſes belles eaux, on reconnaît l'excellent original d'une belle copie qui fait un ornement dans les jardins de Verſailles : c'eſt la Vénus *Tapigu*.

Au Capitole, parmi une foule d'antiques, dont Botari a fait un gros livre, intitulé, *Muſæum Capitolinum*, on s'arrête au célèbre Mirmillon, & à la ſtatue équeſtre de Marc-Aurèle, en bronze doré. On ſerait tenté de dire au cheval, avec Carles Morate : *Que ne marches-tu ? ne ſais-tu pas que tu es en vie ?* La louve qui fut conſacrée à Rémus & Romulus, dès les premiers tems de la République, & qui porte encore les marques de la foudre dont elle fut frappée, ſous le Couſulat de Cicéron, n'eſt pas à beaucoup près ſi parfaite ; mais on admire la tête du premier Brutus qui chaſſa les Rois ; elle eſt d'un grand caractère ; mélancolie, penſée profonde, fermeté d'âme, ſévérité ; tels ſont ſes traits.

Lorſqu'on a vu tout ce que je viens de citer, & qu'on parcourt le Vatican, de l'admiration on paſſe au raviſſement. On touche l'*Antinoüs*, pour s'aſſurer que ce n'eſt qu'un marbre ſans âme.

les Cuſtodes, ſelon l'uſage de l'Italie. Si tout était ouvert, comme à Verſailles, les étrangers rapporteraient leur argent.

Il faudrait avoir les yeux du Cardinal Aléxandre Albani, pour apprécier tant de belles choſes. Il a fait bâtir un Palais hors de la Ville, dans le goût de ceux de l'ancienne Rome, où il a lui-même beaucoup d'antiques, entr'autres un Antinoüs en bas relief, qui diſpute avec celui du Belvéder. Il a placé auſſi, ſous un vaſte portique en hémi-cycle, ouvert ſur le parterre, les ſtatues ou les buſtes des Philoſophes, des Orateurs & des Poëtes, qui ont eu le plus de célébrité.

Tous les ouvrages ſur leſquels j'ai promené votre attention, & tant d'autres dont je n'ai pas le tems de vous écrire, ſont les grands originaux qu'on a copiés par-tout & qu'on copiera toujours. Lorſqu'un Italien vous dit, *Opera græca*, peu s'en faut qu'il ne ſe mette à genoux. A propos d'Ouvrages grecs, lorſqu'au mois d'Août je quittai Paris, les meubles, les bijoux, les coëffures, les rubans, les galons, tout était à la grecque. Les deux ſexes étaient tout Grecs : l'êtes-vous encore ? Que de Héros &

d'Héroïnes vont ſortir de cette métamorphoſe ! j'en félicite ma patrie.

Revenons à la Sculpture. Les modernes qui ont ſaiſi le ciſeau, à la renaiſſance des Arts, ont montré qu'ils étaient dignes de leurs maîtres. Le *Moïſe* de Michel-Ange, dans l'Égliſe de *San-Pietro in Vincolis*, a un caractère de tête qui décéle le Légiſlateur, un air au-deſſus de l'inſpiration même, je ne ſais quoi de divin, une majeſté juſques dans la barbe, qui flotte au gré du vent. Puiſqu'il a plu aux hommes de revêtir la Divinité de la forme humaine, c'eſt ainſi qu'il faudrait figurer le Pere éternel.

Le *David* du Bernin, meſurant des yeux le Géant Goliath, ajuſtant ſon coup avec ſa fronde ; ſa *Métamorphoſe de Daphné* ; ſon *Enée* portant Anchiſe ; trois ornemens de la Villa Borghéſe ; ſon *ſommeil de Diane* au Palais Barberin ; ſon *enlèvement de Proſerpine* à la Villa Ludoviſia : tous ces morceaux de Sculpture moderne m'ont fait, ou peu s'en faut, une impreſſion auſſi vive que les prodiges de la Sculpture antique. Les enthouſiaſtes de l'antiquité pardonneront cette mé-

prise à la mauvaise disposition de mes organes.

Encore faut-il que je me récrie sur une merveille du Bernin à *Sancta Maria della Vittoria*. C'est Sainte Thérèse en extase, à l'instant qu'un Chérubin, à la fleur de l'âge des hommes, beau d'une beauté plusqu'humaine, lui décoche dans le cœur un trait de feu; on la voit renversée sur le dos, le sein ouvert, la poitrine élevée, la respiration interceptée, tous les nerfs crispés, l'extase marqué dans ses yeux, dans le désordre de son visage, de toute sa personne, & de ses vêtemens, qui laissent voir une jambe nue. L'expression de la plume ne saurait répondre à l'expression du ciseau.

Si je voulais vous promener dans tous les Palais, dans tous les Temples, sur toutes les Places où le marbre & le bronze respirent, je vous fatiguerais. Souvenez-vous qu'un Ancien (je ne sais plus lequel) disait qu'il était plus facile de trouver à Rome un Dieu, qu'un homme: c'est encore en quelque façon de même. On y vit parmi un monde de statues.

Je finis cet article par un chef-

LETTRE XXXV.

De Rome le 21 Mars 1764.

EN vous écrivant ſur la Sculpture, ſi j'ai été embarraſſé par le nombre & le choix de ſes productions, la Peinture m'accable ſous l'abondance des ſiennes. Paſſez en revue tous les grands Peintres de toutes les Écoles, il n'en eſt aucun dont on ne voye quelques chef-d'œuvres à Rome. Sans parler des Égliſes, où la Peinture triomphe, tous les Palais, toutes les maiſons des Particuliers un peu riches ſont pleines de ſa gloire. Le ſeul Palais Borghèſe renferme deux mille originaux d'un grand prix.

C'eſt là qu'on admire le fameux Crucifix de Michel-Ange; la vérité y eſt ſi frappante, qu'on a fait un conte abominable, pour la rendre plus poſſible. On a imaginé que, pour réuſſir à ce point, il avait cloué un homme en croix. Il n'aurait copié que l'agonie d'un homme; il a rendu celle d'un Dieu.

Son pinceau fier & ſublime a exé-

cuté la plus grande de toutes les ſcènes, dans la Chapelle Sixtine; la cataſtrophe du monde au Jugement univerſel. C'eſt une terrible leçon de morale, qui entre par les yeux, pour glacer l'âme. On pourrait écrire au bas :

DISCITE JUSTITIAM, MONITI NON TEMNERE DIVOS.

Raphaël ſon Diſciple, & bien-tôt ſon égal, s'eſt ſurpaſſé lui-même dans la Transfiguration, qui attire des proceſſions d'Amateurs à *San-Pietro in Montorio.* Le corps du Meſſie n'eſt plus un corps terreſtre, c'eſt du pur ether; ſes vêtemens ſont des rayons de lumiere, échappés du Trône de l'Éternel. Ce tableau, qui eſt, peut-être, le *non plus ultrà* de la Peinture, fut fait pour François I, Roi de France: Léon X avait trop de goût pour le laiſſer échapper. Ce Pontife ne crut pas déshonorer la Pourpre Romaine, en la promettant à Raphaël, qui, ſans cette promeſſe, aurait épouſé la Nièce d'un Cardinal: une mort prématurée l'a laiſſé au rang des plus grands Peintres.

J'ai été bien ſcandaliſé d'une affreuſe

repréſentation au Vatican. C'eſt le maſſacre de la Saint Barthelemi, & une Proceſſion papale en action de graces; les détails font dreſſer les cheveux : des citoyens armés de poignards contre leurs concitoyens ſans défenſe ; des cadavres ſanglans traînés par les rues ; l'Amiral de Coligni percé de coups, jeté par une fenêtre, pour expirer au pied de ſon ennemi, & cent autres horreurs. Ce Tableau du Vaſari ſera donc à jamais le trophée de nos fureurs fanatiques ! Louis XIV, qui exigea de la Cour de Rome une réparation ſi éclatante, pour une inſulte faite à ſon Ambaſſadeur, ne s'aviſa pas de demander la deſtruction d'un monument qui flétrit la Nation Françaiſe aux yeux de tous les étrangers qui voyagent à Rome. Des Anglais me diſaient, en le voyant : Voilà donc cette Nation ſi douce !

Après avoir mis ſous vos yeux ce petit nombre de tableaux, trouvez bon que je vous ferme les Palais & les Égliſes. Dans une Ville où les belles femmes ſont rares, on en parle beaucoup ; dans une autre où toutes ſeraient belles, trois mots feraient l'éloge de toutes. Quel dommage, ſi tant d'excel-

lens originaux venaient à périr ! la toile ne ſaurait toujours réſiſter aux attaques du tems. On travaille ici à les éterniſer autant qu'il eſt poſſible : c'eſt par la Moſaïque.

Il y a deux eſpèces de Moſaïque ; l'une en pierres naturelles, & très-ancienne ; telles ſont les fameuſes Colombes citées par Pline : on les a déterrées, il n'y a pas long-tems, dans la maiſon de campagne de l'Empereur Adrien : elles conſervent toute leur vie & leur fraîcheur au Palais Furietti. L'autre Moſaïque eſt en pierres factices, qui ſe compoſent de différens métaux fondus enſemble. Le laboratoire a l'air d'une Imprimerie, où chaque nuance de couleur a ſa caſe ; pour les employer, on les enchaſſe dans une pâte de pouſſiere de marbre, délayée dans de l'huile de lin : cette pâte a pour baſe une table de marbre de l'épaiſſeur d'un ou deux pieds, & de la dimenſion qui convient au ſujet que l'on veut repréſenter. Cette Moſaïque moderne, éternelle comme l'autre, eſt bien plus favorable au Peintre, à qui l'Art fournit des couleurs à volonté, ſans les aller chercher laborieuſement & longuement dans le ſein de la Nature.

Vous allez me demander ſi les objets ſont bien rendus. On copie actuellement les chef-d'œuvres qui décorent la premiere Égliſe de Rome & du Monde ; & les copies vont prendre la place des originaux, qu'on tranſporte dans un édifice plus propre à prolonger leur durée ; ſi les copies n'en étaient pas dignes, ils reſteraient en place : l'illuſion eſt du plus grand effet.

Je ne ſache pas qu'on ait encore traduit le *freſque*, qui ſe ſoutient aſſez par lui-même. Les *Nôces Aldobrandines*, ainſi nommées, parce qu'on les voit dans la Villa Aldobrandine, ont été trouvées dans les Thermes de Titus, ſans qu'elles paraiſſent avoir ſouffert des injures de tant de ſiècles.

On peut dire que la Peinture appartient bien plus à l'Italie, que la Sculpture. L'antiquité lui avait laiſſé des modèles pour la Sculpture, elle n'en eut point pour la Peinture. Tous les grands Artiſtes, dans l'une & dans l'autre, ſe rapportent aux pontificats de Jules II, de Léon X, de Sixte V, d'Urbain VIII & d'Aléxandre VII, comme ils ſe ſont formés en France, ſous le règne de Louis XIV. Nous ſommes encore

fâchés que le Raphaël Français, le *Pouſſin*, peu content de ſa patrie, ſoit allé continuer & finir ſa belle carrière à Rome.

Une réflexion bien autrement chagrinante, c'eſt que tant de Souverains, qui ont fait tant de choſes pour les Arts, en ont fait ſi peu pour le bonheur eſſentiel des hommes. Les grands Artiſtes ne font que décorer le grand édifice politique, les bons Gouvernemens le ſoutiennent.

L'École Romaine, ſoit en Peinture, ſoit en Sculpture, a perdu de ſa gloire. Eh ! quel eſt le pays qui n'ait pas à ſe plaindre des mêmes pertes ? Mais Rome aura toujours l'avantage d'être l'École du Monde, à cauſe des grands originaux qu'elle poſſède. Il y a ici un Peintre qui ſoutiendrait ſa réputation, *Battoni* ; mais il a une famille nombreuſe : l'hiſtoire l'affamerait. Il fait des portraits. Le vôtre, Aſpaſie, eſt-il fini ? Si votre âme y eſt peinte, la vertu aura des couleurs.

LETTRE XXXVI.

De Rome le 26 Mars 1764.

SI vous n'aimiez pas les livres, Aſpaſie, où ſi vous n'aimiez que ces jolis Romans qui vivent juſqu'à huit jours ſur les toilettes des jolies femmes, je ſupprimerais ce que j'ai à vous dire ſur la Bibliothèque du Vatican.

Le vaiſſeau, par lui-même, mérite de l'attention; ſa longueur eſt de trois cents pas, ſa largeur de dix, les deux bras à proportion; la voûte peinte à freſque: ſur les murs, à main droite, ſont repréſentés les dix-ſept Conciles généraux; à gauche, les plus fameuſes Bibliothèques de l'antiquité: le milieu eſt ſoutenu par deux rangs de colonnes, où ſont peints les premiers Inventeurs des caractères alphabétiques de toutes les Langues. Ceux qui n'apportent que les yeux du corps, en ſortent contens; ceux qui y joignent les yeux de l'eſprit, s'étonnent qu'on ait pu former une collection auſſi ample des connaiſſances humaines.

L'étonnement diminue, quand on apprend que le Pape Zacharie la commença au huitième ſiècle ; qu'au quinzième, Calixte III l'augmenta de la Bibliothèque auguſte de Conſtantinople, après la ruine de l'Empire Grec ; que Sixte IV, au même ſiècle, en la tranſportant au Vatican, l'enrichit de beaucoup d'originaux, qu'il fit chercher dans toute l'Europe. On voit d'abord qu'elle ſe formait dans des tems où les Papes étaient les ſeuls Souverains qui s'occupaſſent des livres. Sixte V, dans la ſuite, y ajouta de nouvelles richeſſes ; & Clément XI fit apporter des Monaſtères du Mont-Liban, quantité de manuſcrits Grecs, Syriaques, Arabes, Coptes ; enfin, pluſieurs Bibliothèques célèbres : la Palatine, celle de la Reine Chriſtine, celle des Ducs d'Urbin, vinrent groſſir celle-ci, comme les rivières groſſiſſent les grands fleuves. Ce tréſor d'originaux eſt ſi connu des Savans, qu'à l'invention de l'Imprimerie, on n'a pu ſe flatter d'avoir le texte pur, ſans les conſulter ; & encore aujourd'hui, s'il naît quelques doutes, c'eſt à cette ſource qu'il faut puiſer.

Un point m'a déplu : au milieu de

ce monde de livres, le premier coup-d'œil n'en découvre point ; ils ſont cachés dans des armoires : on eſt dans la Bibliothèque, & on la cherche encore. Si vous continuez, Aſpaſie, à lire, comme vous faites, vous ſaurez plus que la femme forte, qui ne ſavait que coudre & filer.

J'allai hier à une ſolemnité de bienſéance, dans l'Egliſe de la Minerve, ainſi nommée du Temple dont elle a pris la place : Pompée l'avait bâtie à Minerve, après avoir triomphé de l'Europe, de l'Aſie & de l'Afrique : le Pape s'y rend tous les ans, le jour de l'Annonciation, avec le ſacré Collége, pour y doter trois cents filles ; elles marchent en proceſſion vétues de blanc, & baiſent les pieds à leur bienfaiteur ; celles qui veulent ſe faire Religieuſes, ſont mieux dotées que les mondaines qui préfèrent le mariage. Il eſt des pays où l'on ferait tout le contraire.

Dans une autre Egliſe, après un *Oratorio* exécuté avec tout l'appareil d'une muſique délicieuſe, un Bambin de huit à neuf ans, en ſoutane & en ſurplis, eſt monté en chaire, pour prêcher les

Fidèles ; cette Marionette eccléſiaſtique vous aurait étonnée par ſon air d'aſſurance, par ſon ton pathétique & ſes geſtes. Ces gens-ci veulent-ils vérifier ce qui eſt dit dans un Pſeaume : *Ex ore infantium & lactentium perfeciſti laudem ?*

LETTRE XXXVII.

De Rome le 26 Avril 1764.

NOUS ſortons des grandes cérémonies de la Semaine-Sainte ; le Pape eſt venu habiter le Vatican, ſelon la coutume, pour être plus à portée de remplir ſes fonctions pontificales. C'eſt à ces ſolemnités que la Religion ſe montre dans toute ſa majeſté ; la quantité des Miniſtres, la magnificence des ornemens, la dignité du Célébrant, ſon Trône, ſa Tiare, ſon cortège, les Princes de l'Egliſe ſous la pourpre, & les Grands de l'Etat uniſſant leurs prieres à celles du Pontife, toutes les fonctions religieuſes exercées de la maniere la plus auguſte, dans un Temple qui répond à toutes les grandeurs de la Religion : tout cet aſſemblage, qu'on ne peut voir qu'ici, forme un ſpectacle auſſi édifiant que pompeux.

Le Jeudi-Saint attire, ſur le vaſte & incomparable Parvis de Saint Pierre, une foule prodigieuſe de monde ; c'eſt pour la fulmination de la trop fameuſe

Bulle *in Cœnâ Domini.* Le Pontife ſe rend proceſſionnellement, avec le ſacré Collége, à une Tribune fort élevée, qui domine le portail; là, élevé encore ſur les épaules de douze hommes, il tient le flambeau d'excommunication à la main, tandis qu'on fulmine la Bulle en Latin & en Italien, dont voici quelques traits: *Anathème à quiconque dira que le Pape, parlant* ex Cathedrâ, *n'eſt pas infaillible; Anathème aux Tribunaux ſéculiers qui ſe mêleront, directement ou indirectement, de l'adminiſtration des Sacremens; Anathème à quiconque dira que le Pape n'a pas un pouvoir direct ſur le temporel des Rois*: je tremblais pour la France. Au dernier Anathème, le Pontife tonnant, lance le flambeau allumé ſur la place, & après avoir maudit les mécréans, il finit par bénir le Peuple fidèle. A la tournure préſente des eſprits & des Cours, on peut ſe flatter que cette cérémonie ne durera pas long-tems.

Une autre cérémonie bien différente, celle de la *Cène*, ſuccède à celle-là; le Pape lave les pieds à un nombre conſidérable de pauvres Prêtres, leur donne à dîner, & les ſert à table: il

était élevé au-dessus de tous les Trônes, Maître du monde il n'y a qu'un moment. A celui-ci, une fois par an seulement, il est véritablement *le serviteur des serviteurs de Dieu.* Le soir du même jour, le Cardinal Grand-Pénitencier, élevé sur un Tribunal dans l'Eglise de Saint Pierre, touche les Fidèles prosternés, avec une très-longue baguette : espèce d'absolution publique & générale.

Le matin du Vendredi-Saint, on court les Eglises, pour voir les différens Sépulchres où repose le Fils de Dieu. J'ai vu à St. Athanase, Eglise Grecque, sa représentation en cire, de grandeur naturelle, & ses obséques, telles qu'on les pratique, selon le Rit grec, à la mort des Chrétiens.

Dans l'après-dîner du même jour, on va entendre le célèbre *Miserere* dans la Chapelle Sixtine, où les voix imitent si bien l'harmonie des instrumens, qu'on les croirait accompagnées. Ce sont des gémissemens qui déchirent le cœur.

Tout prend ici la teinture du tems. A l'Académie des Arcades, on entend des Poëmes sur la Passion, & des amendes honorables à la Divinité en beaux sonnets. Dans notre Académie de Pein-

ture, on deſſine le nud ſur un faquin en croix, & les Confréries de Flagellans repréſentent en réalité, ſur leurs corps ſanglans, la flagellation de Jéſus.

Je vous fais grace, Aſpaſie, du jour de Pâques, où les chants joyeux, où une Muſique toute céleſte accompagne la plus grande ſolemnité.

Le temps d'après Pâques ne ramène pas les Spectacles, qui ne ſe r'ouvriront qu'au carnaval prochain. Le Duc d'Yorck, frere du Roi d'Angleterre, vient d'arriver fort à propos, pour jeter dans le Public quelques mouvemens de plaiſir, aſſez néceſſaires dans les grandes Villes : on lui donne des bals, des fêtes, une courſe extraordinaire de chevaux. Le Pape ne peut pas voir avec décence un Prince hétérodoxe ; ils ne ſe ſont vus qu'une fois, comme par haſard, au dîner du Jeudi-Saint ; le Pape était occupé du ſervice ; le Prince, de regarder : ils ſe ſont trouvés nez à nez ; ils ſe ſont dit quelques mots, que je n'ai pu entendre, mais ils avaient l'air contens l'un de l'autre. Enfin, excepté l'Audience publique, le Pape ne ménage rien ; il lui a donné un concert & des *rinfreſchi*, dans les jardins de

Montecavallo ; il lui a fait des préſens. Je vous laiſſe à penſer ſi le Cardinal d'Yorck, iſſu d'une Maiſon qui a ſacrifié trois Couronnes pour la Foi Catholique, voit tout cela avec plaiſir ; mais il doit ſavoir que la politique en fait plus pour ceux qu'elle craint, que pour ceux qu'elle aime.

Je vous quitte pour une pratique religieuſe que vous ne connaiſſez point en France : vous avez des chevaux, & vous vous en ſervez ſans les faire bénir ; envoyez-les ici, & on vous les renverra bien purgés de tout maléfice : je vais en avoir la cérémonie, ſans laquelle les Cochers refuſeraient le ſervice. C'eſt d'ailleurs un Spectacle dans une Ville, où l'on ſe pique d'avoir de beaux chevaux : les ânes & mulets partagent la bénédiction ſur le terrein où Mécène donnait des fêtes à l'Empereur Auguſte, dans ſes beaux jardins.

LETTRE XXXVIII.

De Rome le 28 Avril 1764.

VOUS me demandez un tableau du Gouvernement de Rome : vous n'aurez qu'une légère eſquiſſe, telle que peut la faire un Voyageur qui a tant de choſes à obſerver à la fois.

Le Pape eſt le plus abſolu de tous les Souverains de l'Europe, par la réunion du Sacerdoce & de l'Empire. Point de corps repréſentatif de la Nation, point de Loix ni d'Ordonnances antérieures qui puiſſent balancer ſon pouvoir ; on ne pourrait pas l'entreprendre ſans riſquer ſa liberté, & peut-être ſa vie : delà, malheur aux Sujets, ſi le Pontife-Roi n'était ni juſte ni bon ! mais l'âge avancé où l'on fait les Papes, le calme des paſſions, l'amour de la tranquillité, ſi naturel aux vieillards, la longue expérience qu'ils ont faite de l'égalité dans l'état de Sujet, la honte de paraître injuſte & dur ſur un Trône de ſainteté ; ajoutez à cela des uſuges de modération, qu'ils ne pourraient enfreindre

ſans révolter les peuples : voilà les contrepoids.

Le Gouvernement papal ſe diviſe en deux branches principales, le ſpirituel & le temporel. Le ſpirituel, quant aux affaires de conſcience, a deux Tribunaux ; celui de la Pénitencerie, & celui de l'Inquiſition, établi par Paul III. Toutes les autres affaires eccléſiaſtiques ſont diſtribués à différentes Congrégations, toujours ſubſiſtantes, compoſées de Cardinaux & de Prélats Conſulteurs.

Le Gouvernement temporel ſe partage auſſi à différentes places & différens Tribunaux de Juſtice. Le Cardinal Camerlingue embraſſe toutes les parties de la Finance ; le Cardinal Chancelier, toutes les affaires du Sceau ; le Cardinal Vicaire, tout ce qui regarde la Police eccléſiaſtique ; & encore une autre Police qui n'eſt guères eccléſiaſtique : les filles débauchées ne peuvent ſe proſtituer au public, ſans ſa permiſſion : après les avoir prêchées, menacées de l'Enfer, ſi elles s'obſtinent, il les livre au *Barigel* (Commandant du Guet) qui leur donne un logement dans les rues aſſignées à ce déſordre, où l'on met le plus d'ordre qu'il eſt poſſible.

Le Gouverneur de Rome a la grande Police. Il doit être bien inſtruit de tout ce qui ſe paſſe ; car on aſſure qu'il a au moins trois cents Eſpions à gages, pour une Ville de cent ſoixante mille âmes. Je doute que l'eſpionage ſoit plus nombreux à Paris.

Les Tribunaux de Juſtice ne paraiſſent pas favoriſer l'éloquence & la chicane, comme ailleurs. Au Monte-Citorio (le Châtelet de Rome) on voit deux ou trois Juges aſſis dans des fauteuils, vis-à-vis d'une table, les Avocats à coté, déployant leurs pièces & leurs moyens, les Juges conſultant la Loi avec eux, dans le Recueil des Loix ; le tout ſans appareil.

Le Sénateur juge, ſommairement & ſans appel, les petites cauſes du peuple, avec deux Aſſeſſeurs qu'on nomme Collatéraux.

Les quatre Conſervateurs, ainſi nommés, parce qu'ils ſont chargés de veiller à la conſervation des franchiſes, immunités, exemptions & privilèges des Citoyens Romains, ſont ſubordonnés au Sénateur,

Ces Conſervateurs, qui repréſentent les anciens Ediles, ont auſſi la Surintendance

dance des rues, des bâtimens publics, des ponts, des aqueducs, des fontaines & des chemins, dont ils ſe mettent peu en peine.

La Conſulte connaît des plaintes du Peuple contre les Gouverneurs, & des appels de leurs Sentences. Le Peuple eſt jugé au criminel par cette même Conſulte; & toutes les Villes, excepté celles qui ont des Légats, envoient leurs criminels à Rome, pour y être jugés: les exécutions ſont rares, douces; mais terribles pour le ſpectacle. J'en ai vu une; il s'agiſſait d'un cocher qui avait tué ſa femme. Après lui avoir lu ſa Sentence, quelques jours avant l'exécution, on le transféra à une Chapelle près du Pont Saint-Ange: là, des Sentinelles permettaient au Peuple de le voir & de l'exhorter à bien mourir. Le jour venu, il monte ſur l'échafaud, ſe met à genoux: le bourreau, armé d'une maſſue & d'un couteau, le frappe à la tempe, l'aſſomme, ſe jette ſur lui, le ſaigne, le coupe par morceaux, qu'il ſuſpend à des crochets. Cette boucherie, qui glace le ſpectateur, ſans faire ſouffrir le coupable, eſt un trait d'humanité & de ſageſſe dans la légiſlation.

La Rote eſt compoſée d'Auditeurs de toutes les Nations de l'obédience de Rome. On compare ce Tribunal à celui des Amphictyons. C'eſt comparer les grands intérêts des Peuples aux petites affaires des particuliers. On peut ſe pourvoir devant le Pape en réviſion.

La Chambre Apoſtolique n'eſt pas, comme vous pourriez le croire, un Collége d'Apôtres, deſtiné à étendre la Religion, mais ſeulement le temporel du Pape : elle a l'adminiſtration de ſes Domaines & des impôts.

La Propagande mériterait mieux le nom d'Apoſtolique. Elle reçoit, dans un vaſte édifice, les Proſélytes & les Néophytes, de quelque Nation qu'ils ſoient ; elle y reçoit auſſi tous les Eccléſiaſtiques qui ſe ſont brouillés avec les Gouvernemens de la Terre, pour la cauſe de l'Egliſe.

Au-deſſus de toutes ces Chambres, Congrégations & Tribunaux, eſt le Pape avec ſon Conſeil privé. C'eſt là que ſe réglent toutes les affaires majeures ; c'eſt là que l'on prépare la déciſion de celles même qui doivent paſſer par les Congrégations ; &, quels que ſoient les Jugemens & les Décrets,

le Pape eſt le maître de les confirmer ou de les anéantir ; en ſorte que l'autorité ſuprême, tant au ſpirituel qu'au temporel, réſide dans la perſonne du Pape ſeul. Double deſpotiſme qui le diſtingue de tous les Souverains Catholiques.

C'eſt avec ce pouvoir illimité que Sixte-Quint renverſa toute l'adminiſtration de ſes prédéceſſeurs. Mais, par un bonheur inattendu, Rome eut à ſe louer du deſpote. Ce deſpotiſme ſe borne lui-même ſur l'article des impôts. Le Peuple eſt tellement accoutumé à leur invariabilité, que, pour peu que le Gouvernement voulût forcer la meſure, il trouverait de la réſiſtance.

Il eſt même quelquefois arrêté dans le chemin du bien. Benoît XIV s'était propoſé de remédier à trois abus : voyant que la loi du Carême était aſſez généralement violée, il voulait la convertir en un jeune hebdomadaire du vendredi, & huit jours ſeulement de jeûne continu avant Pâques (*a*). Sachant auſſi

(*a*) Un jeune Monarque, par une ſageſſe prématurée, vient de concilier, dans ſa Capitale, la loi du Carême avec le commerce libre des viandes. Le peuple le bénit.

que la multiplicité des Fêtes nuisait beaucoup au bien public, il voulait les réduire à un très-petit nombre. La proscription de la castration entrait encore dans ses projets. Il trouva tant d'oppositions, qu'il perdit courage.

Les Troupes qui gardent Rome, se partagent en différens corps de Cavalerie & d'Infanterie : douze cents Fantassins, deux cents Chasseurs, cent Chevaux-Légers, cent Cuirassiers à cheval, & deux cents Suisses à pied, avec un uniforme bleu, jaune & rouge, mélangé par bandes, portant des rabats, au lieu de fraises.

Les autres Troupes soudoyées, & les Milices enrôlées dans tout l'Etat Ecclésiastique, formeraient une armée de trente à quarante mille hommes. Les revenus ordinaires du Pape montent à vingt-cinq millions, qui pourraient s'augmenter, si l'agriculture & le commerce étaient en vigueur dans un Etat que cent lieues de bonnes terres & la Mer favorisent également. Sixte IV, en jetant les yeux sur d'autres sources de richesses ; sur les graces (non-gratuites) dont il pouvait disposer pour toute la Chrétienté, les Bénéfices, les Coadju-

toreries, les réſignations, les expectatives, les annates, les diſpenſes de toute eſpèce, les abſolutions; diſait que, tant qu'il aurait une main & une plume, l'argent ne lui manquerait pas; & on ſait que Sixte-Quint, après avoir dépenſé de grandes ſommes pour l'utilité & l'embelliſſement de Rome, laiſſa encore cinq millions d'écus Romains au Château Saint-Ange: fruits de ſes épargnes, pendant cinq ans de règne ſeulement.

Tout conſidéré, avec les revenus, les Troupes, & le pouvoir abſolu de la Tiare, un Pape guerrier, tel que Jules II, jouerait un rôle important parmi les Puiſſances du ſiècle. Mais l'amour de la paix, & la paternité univerſelle, doivent être les premieres vertus des Papes.

Une derniere remarque à faire ſur le Gouvernement Eccléſiaſtique, c'eſt qu'il enchaîne le Peuple par une multitude d'exercices de Religion, qui l'empêchent de trop réfléchir ſur le mieux être temporel, & auſſi par une foule de Confréries qui le livrent aux Moines; & les Moines, plus accrédités que les Eccléſiaſtiques, ſont à la diſcrétion du Pape.

LETTRE XXXIX.

De Rome le 30 Avril 1764.

PRÊT à quitter Rome, & ſes monumens, je penſe à ce qu'elle fut autrefois, & à ce qu'elle eſt aujourd'hui. On lit ſur le Palais des Conſervateurs, au Capitole, qu'ils ont rendu à Rome, *more majorum*, toute ſon ancienne ſplendeur. Vous allez en juger.

Ce Capitole, ſi fameux par les triomphes des Conſuls & des Empereurs, eſt occupé, ſur l'une de ſes cîmes, par les Cordeliers d'*Ara-Cœli*; l'autre eſt déſerte.

Ce Sénat ſi auguſte, qui s'y aſſemblait pour donner des Loix au Monde, eſt ſuccédé par un ſeul Sénateur, qui ne juge que les petites cauſes du Peuple; encore a-t-on peur que cette ombre ne prenne du corps, ſi on donnait la place à un Romain : c'eſt toujours un Étranger ſans appui, ſans conſiſtance, qui la remplit.

C'eſt au Capitole que les Conſuls diſtribuaient des couronnes aux Héros de

la Patrie. On y voit encore la couronne roſtrale de Caïus-Duilius, pour avoir été vainqueur dans le premier combat naval que donnèrent les Romains. On n'y couronne plus que des apprentifs Peintres.

Le *Forum Romanum*, ſi célèbre par ſes Cours de juſtice, ſes Temples, ſes Baſiliques, ſes Palais, ſes Trophées, ſert aujourd'hui de marché aux vaches; auſſi l'appelle-t-on *Campo-Vaccino*.

Le Mont-Palatin, que les Maîtres de la terre avaient couvert de leurs Palais, que les bons Empereurs voulaient qu'on ragardât comme des maiſons publiques, *Arx publicarum ædium*, n'eſt plus fréquenté que par quelques curieux qui cherchent des ruines.

Dans ce Champ de Mars, où l'on travaillait une Jeuneſſe qui devait perpétuer la gloire du nom Romain; au lieu de ces portiques, d'où l'on applaudiſſait; au lieu de ces ſtatues, de ces tombeaux érigés aux grands-Hommes pour en créer d'autres, je n'apperçois qu'un terrein vague, ſans utilité.

Ce Tibre, où cette même Jeuneſſe ſe jetait pour s'exercer à la nage, ne voit plus ſur ſes eaux que quelques

miſérables pêcheurs, & ſur ſes bords l'oiſiveté qui ſe promène.

Cette Mer Tyrrhénienne, que Rome couvrait de ſes flottes, dans un tems où elle n'avait pas plus de moyens que les Papes en ont aujourd'hui, n'offre dans ſes ports que deux galères & deux frégates.

Ce Cirque, commencé par Tarquin l'ancien, agrandi & embelli par les Conſuls & les Empereurs; cette belle Carrière, où ſe célébraient des jeux ſi variés, ſi ſolemnels, où le Peuple Romain s'écriait dans l'enthouſiaſme, *panem & circenſes :* ce Cirque & ſes jeux ont diſparus.

Le Coliſée, où ſe donnaient des ſpectacles d'un autre genre, où tout reſpiroit la grandeur, la magnificence & la joie univerſelle, ne montre plus que les ravages de la barbarie, & des Oratoires où des Pénitens vont ſe flageller à certains jours.

Les bains publics, ſi vaſtes, ſi commodes, ſi décorés, que Rome avait conſacrés à la propreté, à la ſanté de ſes Citoyens, n'en rappellent que l'idée, avec le regret de leur deſtruction.

Les *Septa-Julia*, du nom de Jules-

Céſar, qui les étendit, qui les décora de portiques, qui y éleva trois Théâtres & un Amphithéâtre; cette grande & magnifique enceinte, où le Peuple Romain s'aſſemblait pour élire ſes Magiſtrats, pour condamner ou abſoudre, pour donner la ſanction aux Loix, renferme aujourd'hui des Cafés, des Couvens & quelques Palais de *Monſignori*.

Ce Peuple-Roi, dans qui réſidait la ſouveraineté, & que ſes Conſuls mêmes traitaient de Majeſté, tremble à la vue d'un Sbirre ou d'un Barigel.

Ce Peuple ſi nombreux, qu'on diſait de lui, que, par ſes approviſionnemens de blé, il dévorait l'Afrique en huit mois, & l'Egypte en quatre, réduit maintenant à cent ſoixante mille bouches, aurait de la peine à vivre ſans les aumônes des Couvens. Le *Mont-de-Piété* vient auſſi à ſon ſecours: il prête ſur gages, pour dix-huit mois, ſans intérêts, juſqu'à la concurrence de cent cinquante livres de notre monnoie. Mais à l'expiration de ce terme, ſi on ne retire pas le gage, il eſt vendu, à moins qu'on ne nourriſſe le prêt, en payant l'intérêt de dix-huit mois à trois pour cent. Au moyen de cet éta-

bliſſement utile, le Peuple emprunte de petites ſommes dans ſes beſoins preſſans. Toutes ſortes de gages ſont reçus ; & le tems accordé pour les retirer, ſuffit ordinairement.

Les Grands du ſiècle jouent un rôle peu important, parce que toutes les grandes places ſont dévolues aux Eccléſiaſtiques. Le Connétable Colonne, Chef d'une Maiſon ſi ancienne, ſe contente d'être aſſiſtant du Trône, c'eſt-à-dire, d'être debout, à côté du Pape, dans les grandes cérémonies. Les places ſubalternes qui ont quelque pouvoir, ſe donnent également au Clergé. De-là, à ne conſidérer que les Agens du Gouvernement, on prendrait Rome moderne pour une Cité de Célibataires.

C'eſt ici principalement qu'on s'apperçoit combien les mœurs changent avec les Gouvernemens. Les anciens Romains paſſaient leur vie dans la place publique, à entendre les Orateurs de la Patrie ; au Sénat, au Champ de Mars, dans les Armées de Terre ou de Mer. Ceux de nos jours la paſſent en muſique & en cérémonies.

Cependant, quoique Rome moderne perde beaucoup dans la comparaiſon

avec Rome ancienne, elle a encore ſoutenu long-tems le parellele dans un point capital. L'ancienne Rome régnait ſur le Monde par la force de ſes armes & l'étendue de ſes conſeils. Rome moderne a diſpoſé des Royaumes pendant bien des ſiècles ; & encore aujourd'hui, ne règne-t-elle pas par la Religion ſur toutes les Égliſes Catholiques, dans l'ancien & le nouveau Monde ? Ainſi ſe vérifie le mot de Virgile :

Tu regere imperio populos, Romane, memento.
Romain, n'oublie pas que c'eſt à toi à gouverner le Monde.

LETTRE XL.

De Rome le 3 Mai 1764.

LEs dehors de Rome n'ont pas de quoi intéreſſer le Voyageur, par une culture riche & riante ; mais les *Villes* ou Maiſons de campagne piquent ſa curioſité. Ce ſont plutôt des Palais que des maiſons ; les familles Papales des derniers ſiècles y ont réuni tout ce que l'art & le goût ont de plus parfait. Pour n'en citer qu'un petit nombre, la *Villa Pamphila*, la *Ludoviſi*, la *Médicis*, l'*Albani*, ſemblent être bâties pour des Rois. Il eſt arrivé à quelques unes ce qui arrive par-tout : le créateur s'épuiſe pour bâtir, pour embellir ; le ſucceſſeur néglige & abandonne : la *Mattei*, la *Montalte*, ſe louent en potagers.

Caſtel-Gandolfo.

Caſtel-Gandolfo, Château pontifical, bâti par Alexandre VII, ſur le lac d'*Albano*, eſt bien digne du Bernin, qui en fut l'Architecte. C'eſt-là où les Papes, fatigués de la repréſentation papale, redeviennent un peu Particuliers,

un peu Hommes ; non pas cependant juſqu'à ſuſpendre l'étiquette de manger ſeul.

Vous devinez, ſans doute, que les environs d'une Ville, qui fut ſi long-tems la Capitale du Monde, doivent poſſéder des antiquités de toutes les ſortes. Les anciens Romains, pour ne pas infecter les vivans de la corruption des morts, les brûlaient, & avec cette précaution même, ils plaçaient les tombeaux hors des Villes. On apperçoit, en ſortant par la porte Capéna, quelques légers veſtiges de ceux où repoſaient les Scipions, les Servilius, les Métellus, ces Hommes vertueux, ces excellens Citoyens, dont Cicéron dit dans ſes Tuſculanes : *Penſez-vous qu'ils ſoient malheureux ?*

Celui de Cæcilia, fille de Métellus-Créticus, & femme du riche Craſſus, ce monument en grande maſſe, eſt preſqu'entier. Un vers de Virgile était gravé dans l'intérieur :

Semper honos, nomenque tuum, laudeſque manebunt.

Ta vertu, ton nom & tes louanges ſe perpétueront dans les ſiècles.

Si on liſait ce vers à haute voix, un écho, formé par l'Art, le répétait cinq fois. Plus de veſtiges du tombeau de Numa; mais le petit Temple rond qu'il avait dédié à la Déeſſe Veſta, ſubſiſte encore ſur le bord du Tibre. On n'entre pas de ſang froid dans la grotte où la Nymphe Egérie l'inſpira.

Il y a une eſpèce d'enchantement attaché aux faits célèbres de l'Hiſtoire. N'en reſtât-il aucune trace, il ſuffit d'être ſur le lieu même où ils ſe ſont paſſés, pour en être ému comme s'ils étaient préſens. On félicite Horace qui rentre vainqueur des Curiaces & d'Albe; on frémit ſur l'endroit où la fille de Servius-Tullius paſſa ſur le corps ſanglant de ſon pere, pour arriver au Trône; on tremble pour Mutius-Scævola, au milieu du camp de Porſenna. Non loin de-là, on pleure avec Véturie ſur l'obſtination de Coriolan; & on ſe réjouit avec elle au moment qu'elle le force à ſe vaincre lui-même. Sur le Mont-Sacré, on écoute avec intérêt l'apologue de Ménénius-Agrippa, qui ramena le Peuple dans le ſein du Sénat. En tournant ſes pas d'un autre côté, on s'allarme pour Rome, à la vue d'Annibal campé ſous

ſes murs, après quatre grandes victoires.

Si on s'éloigne à quelques milles, on trouve d'autres objets qui nourriſſent la curioſité du Voyageur. Souvenez-vous, Aſpaſie, qu'en liſant enſemble dans l'Hiſtoire Romaine, que la Veſtale Claudia, ſoupçonnée d'une faibleſſe, pour prouver ſon innocence, remit à flot, avec ſa ſimple ceinture, le vaiſſeau échoué qui apportait de Phrygie la Déeſſe Cybèle, vous rïez des annales des Pontifes qui l'atteſtaient, auſſi-bien que du bon Tite-Live, & du Peuple Romain qui le croyoient. Venez à l'embouchûre du Tibre, à l'ancien Port d'Oſtia, où ce prodige eſt arrivé. Vous croirez du moins aux grands Ouvrages de Trajan, dont vous verrez les reſtes éloquens : c'étaient deux môles pour briſer les flots de la mer, c'étaient de vaſtes magaſins de blé, c'étaient des Palais où l'on recevait les Ambaſſadeurs des Nations.

Le Port d'Oſtia.

A Fraſcati, l'ancien Tuſculum, Cité charmante ſur le penchant d'une colline, d'où coulent de belles eaux, on l'intéreſſe aux faibles reſtes de la maiſon où Cicéron allait ſe délaſſer des tra-

Fraſcati.

vaux du Conſulat ; c'eſt là où il écrivit ſes Tuſculanes : on y voit encore un pavé de Moſaïque bien conſervé.

En allant à Tivoli, on trouve un lac ſoufré, avec de petites iſles flottantes : mais, comme on ne peut voguer ſur ces iſlots, qui ſervent de bateaux, ſans agiter l'eau, on paye ſa curioſité par la mauvaiſe odeur qui s'en exhale ; cela rappelle les eaux infectes du Styx, dont les Poëtes parlent ; l'écume de ce lac forme certains petits corps blancs qui reſſemblent ſi fort à nos dragées, que l'œil s'y trompe.

Tivoli. Tivoli, peuplée de dix mille âmes, eſt ſituée dans une gorge de l'Apennin, qui, venant à ſe reſſerrer à la naiſſance de la Ville, ne laiſſe qu'un paſſage étroit pour le Teveron, jadis l'*Anio*. Cette rivière ſe précipite avec grand bruit, de la hauteur de vingt toiſes, dans des abîmes ; beauté ſombre & majeſtueuſe, qui ſe transforme tout-à-coup en ſpectacle riant. La grande caſcade en forme beaucoup de petites, les *Caſcatelles*, que tant de Peintres s'efforcent de rendre avec la grande ; mais la Nature en ſait plus qu'eux.

Il paraît que la ſituation de Tivoli, anciennement *Tibur*, était préférée à

beaucoup d'autres. L'Empereur Adrien y avait élevé un Palais de campagne, où il imita tout ce qu'il avait vu de plus remarquable dans ſes voyages d'Egypte & de Grèce ; Hippodrome, Théâtre, Lycée, Bains, Temples. Champs Elyſées, Enfer : ce Palais avait preſque la grandeur d'une Ville ; cent Chambres de Gardes Prétoriennes y reſtent entières ; on y fouille ſans ceſſe ; tout ce qu'on en a tiré, enrichirait bien des cabinets, & on y en trouve encore. Le ſavant Monſignor Furietti vient d'y déterrer deux centaures de marbre noir, qui font bien des jaloux.

Mécène & Horace recherchaient trop les belles ſituations, pour négliger celle-ci ; leurs maiſons de plaiſir ſe regardaient ſur les bords oppoſés de l'*Anio*. C'eſt-là, qu'en accordant leur lyre, ils chantaient l'amour, le vin, les Grâces, les Héros & les Dieux. C'eſt de ce riant ſéjour qu'Horace diſait :

Tibur, argeo poſitum colono,
Sit mea ſedes utinam ſenectæ ;
Sit modus laſſo maris, & viarum, militiæque.

Il ne ſouhaitait rien autre, pour le repos de ſa vieilleſſe & le terme de ſes travaux.

La maiſon où Brutus & Caſſius conſpirèrent pour délivrer Rome du plus aimable des tyrans, n'eſt pas entièrement effacée de la terre. Je paſſe ſous ſilence d'autres antiquités, un Temple de Minerve preſqu'entier, &c. Parmi les Maiſons de campagne qui ont ſuccédé aux anciennes, c'eſt la Villa *Eſteſe*, appartenante au Duc de Modène, qui l'emporte ſur toutes, par ſon architecture, par ſes jardins, par ſes grottes, par la beauté de ſes eaux; on eſt fâché de la voir inhabitée: elle ne ſert qu'aux curieux, & à un Cuſtode déguenillé que les étrangers font vivre. Ce pauvre Hère m'étonna, en me citant des paſſages d'Auteurs, relatifs aux objets que je conſidérais, & je diſais: pourquoi la fortune ne va-t-elle pas avec la ſcience?

Maintenant, Aſpaſie, êtes-vous raſſaſiée de Rome? Pour moi je ne le ſuis pas, quoique je parte demain. Quelle mine a votre printems à Paris? Il y a deux mois que nous avons le nôtre, après un hiver fort doux. Par le plan de mon voyage, j'évite l'intempérie qui cauſe tant de maladies à Rome; elle commence vers le milieu de Juillet, & dure juſqu'aux premieres pluies, qui

ſe font ordinairement attendre juſqu'à la fin d'Octobre. Le ſiroco, c'eſt-à-dire, le vent de Sud qui domine, air brûlant qu'on reſpire, ôte toutes les forces, appéſantit la tête, & jette tout le corps dans une langueur qui reſſemble à la fièvre ; il y a plus que de la reſſemblance : la fièvre ſe réaliſe trop ſouvent, & la mort ſuit, ſur-tout pour le peuple, qui n'a pas autant de moyens d'éviter les maladies épidémiques, que les riches.

La chaleur toute ſeule ne produirait pas ces funeſtes effets : il faut que l'air ſoit chargé de vapeurs peſtilentielles. Il y a des eaux ſtagnantes, çà & là, dans la campagne de Rome ; il y a, ſur-tout, les Marais Pontins à ſon midi ; la chaleur qui pénètre au fond, en exhale les vapeurs, & l'air s'en infecte pour arriver à Rome. On ſait par l'Hiſtoire, qu'il fut un tems où cette campagne, à préſent déſerte, était bien cultivée & couverte de lieux de plaiſance. L'eau venait des montagnes remplir des lacs, des canaux, des viviers, & fournir aux bains. On ſait encore que les Marais Pontins furent deſſéchés par certains Conſuls ou Empereurs, & cultivés. Alors, point d'eaux

Marais Pontins.

croupiſſantes, point de vapeurs malignes.

Il y a bien des ſiècles que les Papes, de l'un à l'autre, penſent à reprendre ce déſſéchement. On a calculé que, pour une dépenſe d'un million au plus, on acheterait non-ſeulement la ſalubrité de l'air, mais encore deux millions cinq cents mille pieds carrés de bonne terre, qui remplirait les greniers d'abondance. On s'occupe encore aujourd'hui de ce bon projet; on en parle beaucoup, de célèbres Mathématiciens en ont tracé le plan. Quand viendra l'exécution? Le mal marchera-t-il toujours à pas de géant, & le bien en ſe traînant?

LETTRE XLI.

De Lorète le 8 Mai 1764.

J'AI fait mes adieux à Rome le 4 Mai, pour me rendre à Veniſe. On dirait qu'on va chercher dans les Apennins la ſource du Tibre. On trouve d'abord le Pont Milvius, aujourd'hui Ponte-Molle : ce Pont n'a rien de beau ; mais les grands évènemens embelliſſent tout. Il m'a ſemblé voir Conſtantin & Maxence, ſe battant pour l'Empire du Monde, & Maxence renverſé dans le fleuve ; vous en avez vu le tableau tant de fois. A la tête de ce Pont eſt la tour de Béliſaire, qui, après avoir commandé les armées de l'Empereur Juſtinien, fut un triſte exemple de la viciſſitude des choſes humaines. On montre dans Rome l'endroit où il demandait l'aumône : c'eſt montrer, en même-tems, la honte de Juſtinien.

Le Mont-Soracte, qui ſe couvre de neige au premier froid, s'eſt trouvé ſur ma route : Horace, qui le voyoit

de ſa maiſon de Tivoli, ſe plaignait de ſon voiſinage.

Vides, ut altâ ſtet nive candidum
Soracte . . . . . .

Il ſe nomme à préſent Saint Oreſte. C'eſt à ſa cîme que le Pape Saint Syl-veſtre chercha un aſyle contre la perſécution ; on y a bâti une Egliſe.

Civita-Caſtellana.

Civita-Caſtellana mérite quelqu'attention, c'eſt l'ancienne *Feſcenninum* que le Dictateur Camille aſſiégea : il ne l'eût peut-être pas priſe ; mais un acte de vertu lui en ouvrir les portes. Il renvoya dans la Ville, vous le ſavez, les écoliers qui lui avaient été livrés par un traître ; c'était leur Maître même : qui ſait combien cette généroſité ſauva d'aſſiégeans & d'aſſiégés ?

Narni.

En arrivant à Narni, patrie de l'Empereur Nerva, qui montra de ſi grandes vertus dans un règne ſi court, j'ai apperçu un Pont moderne ſur le Néra, &, à quelques toiſes de diſtance, un reſte de Pont antique. Ce n'eſt pas le tems qui l'a détruit ; on voit qu'il était fait pour triompher des ſiècles. Une arche, qui ſubſiſte, a deux cents

pieds de large, & cent cinquante de hauteur. A peine regarde-t-on le Pont moderne ; c'eſt un nain qui diſparaît devant le ſquelette d'un géant.

J'étais impatient d'arriver à Terni, vous en devinez la cauſe : cette fameuſe caſcade du Vélino dans la Néra, la hauteur prodigieuſe de la chûte, la force & l'abondance de l'eau, la pluie éternelle qui réjaillit du gouffre, cent *Iris* qui ſe régénèrent ſans ceſſe aux rayons du ſoleil ; grand jeu de la Nature. Terni eſt encore remarquable par l'Hiſtoire des hommes ; c'eſt-là que prirent naiſſance les deux *Tacite*, l'un Empereur, l'autre Hiſtorien, tous deux dignes de l'admiration des ſiècles. Caſcade de Terni.

A Spoleto, je me ſuis retrouvé ſur les pas d'Annibal ; il s'y préſenta après avoir battu les Romains au lac Thraſymène ; ce lac, qui ſe nomme à préſent le lac de Pérouſe, dont il n'eſt éloigné que de quelques milles, forme un beau ſpectacle ; il eſt bordé de Villages, de Bourgs & de Maiſons de plaiſance. Spoleto.

La Ville de Pérouſe a des Palais, des Egliſes &. des tableaux qui attirent les Voyageurs ; elle ſe reſſent des bienfaits de pluſieurs Papes, qui la com- Pérouſe.

blèrent de privilèges, pour lui faire goûter la domination du Saint Siége; moyen infaillible pour réuſſir.

Fulgino. Fuligno, ſur cette route, anciennement *Forum-Flaminii*, eſt environnée d'immenſe prairies, arroſées par le *Clitumnus*, excellens pâturages. C'eſt de-là que les Romains tiraient leurs victimes d'élite. Cette Ville était, au quinzième ſiècle, ſous la puiſſance des Trinci. Le Cardinal Vitelleſchi fit périr le dernier de cette Maiſon, & la Ville obéit au Pape; elle n'a rien de curieux qu'un tableau de Raphaël, dans un Couvent de Religieuſes. Parmi pluſieurs Corps ſaints que poſſéde la Cathédrale, on montre celui d'une Sainte, dont aucune mère ne donnerait le nom à ſa fille, Sainte *Meſſaline*. On m'a parlé d'une antiquité Romaine, proche le Bourg de Spello. C'eſt une ruine d'Amphithéâtre, tout-à-fait ruine.

En quittant Fulgino, je me faiſais une fête de voir le *Palo*, autrement, *il Palazzo degli Eliſei;* on me l'annonçait comme un un Palais enchanté dans le ſein de l'Apennin, & on me vantait encore plus la grotte naturelle qui y tient. Vous ſeriez bien fâchée, Aſpaſie, que

que votre Maiſon de campagne reſſemblât à ce Palais : je comptais me dédommager ſur la grotte, & ſur-tout en mettant le pied dans un veſtibule qui la précède ; j'y liſais ſur un beau marbre, qu'un Grand-Duc de Toſcane avait admiré la grotte, & que la Reine Chriſtine de Suéde n'avait rien vu en ce genre d'auſſi frappant. Cette Reine, après avoir abdiqué un Royaume où elle auroit pu faire beaucoup d'heureux, voyageait alors à Lorète avec fort peu de dévotion. Il faut n'avoir point vu de grotte, pour admirer celle-ci. A propos d'inſcriptions ; les Italiens ne les épargnent pas, & ordinairement le ſtyle en eſt vraiment lapidaire : ils ont retenu ce bon goût des beaux ſiècles de Rome ; mais au lieu que les Romains en ornaient de grands ouvrages, leurs ſucceſſeurs en décorent, avec emphaſe ; les plus petits, une Sacriſtie, la moindre Chapelle, un recrépiſſage d'Egliſe.

Notre-Dame de Lorète s'annonce de fort loin. On voit dans les villages, ſur la route, des filles de 12 à 14 ans, parées en Madones, aſſiſes ſur des eſpèces d'Autels, les yeux & le corps

immobiles, une dignité preſque céleſte, & des Quêteuſes à côté.

La route abonde auſſi en Pélerins; ils vont par brigades de vingt, de trente ; & ce ne ſont pas des gueux : les brigades ont des Fourriers qui vont préparer les logis. On peut conjecturer de cette ferveur de dévotion ambulante, que l'Italie fournirait encore des armées de Croiſés, ſi cette maladie reprenait l'Europe.

L'Italie, plus que toute autre Terre, fut toujours la patrie des Saints : ſur mon chemin, à Aſſiſe, St. François & Ste. Claire ; à Tolentin, St. Nicolas : je vous ferais des Litanies, ſi je voulais ; mais vous n'avez pas encore aſſez de dévotion pour y répondre ; cela viendra avec l'âge. Pour venir de Rome ici, (prenez votre carte) j'ai traverſé le patrimoine de Saint Pierre ; ce n'eſt pas ce qu'il y a de mieux, mais l'Ombrie & la Marche-d'Ancône, pays bien cultivés & peuplés. Celui qui veut connaître les États du Pape par leur beau côté, doit l'examiner là, ſur-tout dans les Apennins, qui ne m'ont preſque pas quitté ; on y laboure & on y chaſſe : port d'armes général. C'eſt dans les

montagnes que les hommes ſe reſſentent plus de leur liberté originelle : il n'eſt pas auſſi facile d'y faire des eſclaves, que dans les plaines.

J'étais encore à trois milles de Lorète, lorſque mon Poſtillon ſe précipita de ſon cheval, reſta quelques momens ventre à terre, & ſe redreſſa ſur ſes genoux, les bras étendus en croix : effrayé, je lui demandai s'il s'était bleſſé. Non, dit-il : Eſt-ce que vous ne voyez pas le clocher de la Madona ? Je donne un jour à Lorète, & il ne faut que quatre heures pour tout voir.

La *Santa Caſa* eſt revétue au-dehors d'excellens bas-reliefs en marbre ; l'intérieur ſe montre tel qu'il était à Nazareth, lorſque l'Ange Gabriël annonça à Marie la maternité divine : on fait remarquer la feuêtre par où il entra ; les murs ſont d'une pierre rougâtre, en forme de brique : on lit ſur la porte une excommunication *ipſo facto*, contre quiconque oſerait y entrer avec des armes : il eſt arrivé à des Voyageurs de s'y montrer l'épée au côté, faute d'avoir lu ; il n'en faut pas davantage pour faire crier à l'hérétique ; & Lorète.

le peuple ne s'appaiſe que par la proteſtation qu'on n'a pas pris garde à l'affiche. La *Santa Caſa* eſt au centre d'une Égliſe, qui ne répond, ni par ſa grandeur, ni par ſa beauté, aux grandes richeſſes dont elle a été dotée : c'eſt une des moindres de l'Italie ; mais en revanche nul tréſor dans la Chrétienté qui égale celui-ci : deux cents lampes d'argent ; pluſieurs ſtatues, grandes comme nature, du même métal ; vingt-deux lampes d'or, dont une ſeule pèſe 80 marcs ; je ne vous parle pas des vaſes ſacrés, ſi riches par la matière & le travail ; tout cela eſt effacé par les perles, les émeraudes, les topaſes, les rubis, les diamans : une ſeule robe de la Madona (elle en change ſouvent) eſt eſtimée quarante mille écus Romains. La *Santa Scudella*, écuelle de terre qui était à ſon uſage, eſt enchaſſée dans un vaſe de grand prix ; point de Pélerin qui n'y promène ſon chapelet. La Madona, haute de quatre pieds, eſt de bois de cèdre ; ſa couronne, & celle de l'Enfant-Jéſus, ſont d'or, enrichies de diamans ; préſent d'Anne d'Autriche, Reine & Régente de France : elle faiſait ce magnifique préſent dans le

tems qu'elle s'emparait des rentes ſur l'Hôtel-de-Ville de Paris. Preſque tous les Princes Chrétiens & quantité de riches particuliers ont fait les leurs de ſiècle en ſiècle; on diſtingue le don de notre Henri III, qui prodiguait en débauches & en œuvres de dévotion le bien de ſon peuple : ajoutez à tant de richeſſes des ſommes conſidérables en argent monnoyé, qui s'augmentent tous les ans des charités des Fidèles.

Les Papes ſont les maîtres de ces tréſors ; &, au milieu des néceſſités publiques, ils n'y touchent pas ; où, s'ils y ont touché, ils ont rendu. Quelle en ſera la fin ? Nous ſavons par l'Hiſtoire, que tous les tréſors amaſſés dans les Temples payens, auſſi-bien que dans celui de Jéruſalem, ont fini par être la proie de l'inéxorable droit de conquête. Quelques canons & de vieilles tours ne défendront pas celui de Lorète : il ſerait hors d'inſulte, s'il n'était compoſé que d'offrandes pareilles à celle du célèbre juſte Lipſe ; ce fut ſa plume ; exemple ſuivi par de pauvres Poëtes, qui n'avaient que de pauvres plumes.

Je m'étais figuré que l'abord continuel des Pélerins non mendians & des Voya-

geurs, jetait une aiſance générale dans la Ville; la foule des pauvres y eſt ſi grande, que la dévotion & la curioſité en ſont également troublées: une bonne police empêchera toujours, quand elle voudra, que les lieux ſaints ne favoriſent la pareſſe.

Il y a des évènemens qui, ſans rien ajouter à la puiſſante protection des Saints, la rendent plus recommandable, plus célèbre, en tel ou tel lieu. Le Pape Jules II, au ſiége de la Mirandole, qu'il commandait en perſonne, fut effleuré d'un boulet de canon: il ſe voua à Notre-Dame de Lorète; il échappa à tous les dangers du Siége; il prit la Ville; il publia ſon vœu; il ouvrit le tréſor des Indulgences en faveur de cette dévotion; il y joignit des établiſſemens que ſes ſucceſſeurs augmentèrent. Toutes ces circonſtances donnèrent une nouvelle impulſion au concours des Fidèles. Point d'Egliſe, peut-être, dans le monde Chrétien plus fréquentée, plus fêtée que celle-ci; on y prie, on y adminiſtre les Sacremens, on y chante à toute heure: parmi les Cantiques, il y en a un qui eſt indiqué dans le livret de dévotion à l'uſage des

Français, ſur l'air des *Folies d'Eſpagne*, & les paroles ſont bien éloignées de cette dignité dont il faut revétir les choſes céleſtes. Pour faire de la poéſie divine, il ne ſuffit pas d'être dévot. Rouſſeau ne ſe piquait pas de dévotion, lorſqu'il fit ſes Odes ſacrées. Les Miſſionnaires devraient s'adreſſer aux Poëtes ; rien n'eſt indifférent pour la majeſté de la Religion, & il eſt au moins auſſi important d'édifier les gens inſtruits, que le peuple : les premiers, charmés de la ſublime ſimplicité du culte, donneraient l'exemple aux derniers.

Voulez-vous un précis de la tranſlation miraculeuſe de la *Santa Caſa*, tel que je l'ai lû dans les pièces originales ? La Galilée étant devenue Mahométane, les Anges tranſportèrent la ſainte Maiſon en Dalmatie ; mais les Chrétiens du pays ne répondirent pas long-tems à cette grande faveur ; les Anges reprirent la ſainte Maiſon, &, lui faiſant paſſer la mer Adriatique, la placèrent dans un bois qui appartenait à une Dame de Récanati, nommée Lorète : le grand concours des Pélerins occaſionna, dans ce bois, beaucoup de débauches, de vols, & de meurtres ; les Anges reprirent en-

core la ſainte Maiſon, & la dépoſèrent à peu de diſtance de Récanati, dans un grand chemin, où l'on a bâti la Ville de Lorète. A ſuivre l'eſprit de cette tradition, ſi l'Italie vient à ſe corrompre plus qu'elle ne l'eſt, à quel peuple paſſera le ſacré dépôt ?

Adieu, Aſpaſie. Laiſſerez-vous venir ici tous les ans deux mille Pélerins Français, ſans être du nombre ? On en compte tout autant, & la France n'eſt pas le pays qui en fournit le plus, & qui y laiſſe le plus d'argent. Je vous quitte ſur ce point de méditation ; demain je ſerai ſur la route de Veniſe, où je verrai le plus grand mariage du monde.

Fin du Tome premier.

TC 1284

TABLE

Des Lettres & Villes contenues dans ce Volume.

AVANT-PROPOS. Page 3

LETTRE PREMIERE.

De Paris le 24 Août 1763. 9

LETTRE II.

D'Orléans le 28 Août. 12

LETTRE III.

De Bourges le 4 Septembre. 14

Bourges. 16

LETTRE IV.

De Nevers le 7 Septembre. pag. 21
Nevers. 22

LETTRE V.

De Lyon le 14 Septembre. 23

LETTRE VI.

De Chambéry le 22 Septembre. 31
Chambéry. 33

LETTRE VII.

De Laſnebourg, au pied du Mont-Cénis, le 25 Septembre. 39
Montmélian. 41

LETTRE VIII.

De Turin le 30 Septembre. 43
Suze. 46
Rivoli. 47
Turin. Ibid

LETTRE IX.

De Milan le 11 Octobre. 59
Milan. 62

LETTRE X.

De Plaiſance le 14 Octobre. pag. 71
Plaiſance. 72

LETTRE XI.

De Parme le 19 Octobre. 77
Parme. 78

LETTRE XII.

De Bologne le 27 Octobre 86
Reggio. Ibid
Modène. 88
Bologne. 90

LETTRE XIII.

De Florence le 7 Novembre. 92
Florence. 102

LETTRE XIV.

De Lucques le 14 Novembre. 121
Prato. Ibid
Piſtoïa. 122
Lucques. 123

LETTRE XV.

De Livournes le 17 Novembre. 129

LETTRE XVI.

De Piſe le 19 Novembre. pag. 133

LETTRE XVII.

D'Aquapendente le 25 Novembre. 137
Sienne. 141

LETTRE XVIII.

De Viterbe le 27 Novembre. 143
Bolſéna, Radicofani & Montefiaſcone. Ibid.
Viterbe. 145

LETTRE XIX.

De Monteroſi le 28 Novembre. 147

LETTRE XX.

De Rome le 8 Décembre. 150

LETTRE XXI.

De Rome le 14 Décembre. 156

LETTRE XXII.

De Rome le 24 Décembre. 165

LETTRE XXIII.

De Rome le 28 Décembre. pag. 173

LETTRE XXIV.

De Rome le 4 Janvier 1764. 177

LETTRE XXV.

De Rome le 12 Janvier. 191

LETTRE XXVI.

De Rome le 20 Janvier. 202

LETTRE XXVII.

De Naples le 27 Janvier. 207
Albano. 209
Paleſtrine. Ibid
Vélétri. Ibid
Piperno. 210
Terracine. Ibid
Gaëte. 211
Minturne. 212
Capoue. Ibid
Naples. 214

LETTRE XXVIII.

De Naples le 2 Février. pag. 217
Le Paufylippe. Ibid
La Solfatara. 219
Pouzzole. Ibid

LETTRE XXIX.

De Naples le 6 Février. 228
Portici. 229
Pompeïa. 231
Iſle Caprée. 238

LETTRE XXX.

De Naples le 11 *Février.* 241
Cazerte. Ibid

LETTRE XXXI.

De Naples le 20 Février. 249

LETTRE XXXII.

De Rome le 29 *Février.* 256
Le Mont-Caſſin. Ibid

LETTRE XXXIII.

De Rome le 4 Mars. 259

LETTRE XXXIV.

De Rome le 18 Mars. pag. 263

LETTRE XXXV.

De Rome le 21 Mars. 271

LETTRE XXXVI.

De Rome le 26 Mars. 277

LETTRE XXXVII.

De Rome le 26 Avril. 281

LETTRE XXXVIII.

De Rome le 28 Avril. 286

LETTRE XXXIX.

De Rome le 30 Avril. 294

LETTRE XL.

De Rome le 3 Mai. 300
Caſtel-Gandolfo. Ibid
Le Port d'Oſtia. 303
Freſcati. Ibid
Tivoli. 304
Les Marais Pontins. 307

LETTRE XLI.

De Lorète le 8 Mai.	pag. 309
Civita-Caſtellana.	310
Narni.	Ibid
La Caſcade de la Ville de Terni.	311
Spoleto.	Ibid
Perouſe.	Ibid
Fuligno.	312
Lorète.	315

Fin de la Table du premier Volume.

15